





# CALISTE.

E. Dépée, impr. à Sceaux.

# CALISTE

PAR

M^me CAMILLE BODIN.

pseud. of

Mme. Jenny Bastide



2



PARIS,
DUMONT, ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, 88, AU SALON LITTÉRAIRE.

1841



Le silence régna de nouveau ; M. Delmot ne se sentait pas la force de le rompre, et le baron D*** et son confrère ne savaient comment y mettre convenablement un terme. Ils attendaient aussi une réponse du malade, qui continuait à paraître insensible, ses yeux alors fermés rappelaient encore davantage à M. Delmot la figure de celui qu'il avait secouru et vu évanoui, le jour d'un mariage qui paraissait lui inspirer tant d'effroi.

Le docteur n'en doute plus; sa fille adoptive est le fruit d'un amour coupable, sa naissance est illégitime aux yeux de la loi, et elle outrage la nature et offense la morale.

Cependant l'infortuné, étendu presque sans vie devant M. Delmot, n'est point un homme endurci dans le vice; il ne porte point impunément le fardeau d'une faute si épouvantable. Courbé sous le poids du repentir et du chagrin, son œil cave, la mort qui semble l'avoir désigné bien avant le terme, tout révèle à M. Delmot qu'il est plus à plaindre que coupable. Quelle différence avec la marquise, marchant dans la vie environnée de toutes les prospérités, brillante de beauté et de fraîcheur, pas un remords n'a ridé son front, pas une larme peut-être n'a obscurci ses yeux triomphans.

Enfin, le baron D*** rompit un silence qui devenait pénible, en demandant à ses confrères s'ils croyaient nécessaire de déranger

plus long-temps un malade dont l'existence paraissait si faible et si chancelante.

— Il me semble, ajouta-t-il, que nous pouvons sans scrupule attester que l'état du marquis est sans ressource, et que l'interdiction...

— Je suis entièrement de cet avis, se hâta d'ajouter son complaisant collègue. Il n'y a aucun remède, pas l'ombre de raison à espérer, et sans doute M. Delmot pense comme nous.

— Non, messieurs, s'écria avec fermeté M. Delmot; ce n'est point sur de si légers indices qu'on décide du sort d'un homme. Je désire et j'exige qu'un long examen nous mette plus à même de remplir notre devoir; et comme il se pourrait que le marquis, fatigué de la vue de plusieurs personnes, eut de la répugnance à se confier à des médecins réunis, mon avis est que nous l'entretenions chacun en particulier, ensuite nous nous retrouverons pour nous communiquer nos remarques, et asseoir notre jugement.

Quoique les esculapes de Paris eussent préféré ne pas accéder à l'avis de M. Delmot, ils étaient si persuadés que la marquise l'avait choisi avec la conviction qu'il agirait suivant ses désirs, ils jugeaient si réellement le marquis fort mal, qu'ils crurent ne devoir point s'opposer à cette mesure, et il fut décidé que chaque médecin à son tour resterait seul avec M. de Valbreuse.

C'était ce que désirait M. Delmot; le regard de l'infortuné marquis, son émotion lui avaient prouvé qu'il en avait été reconnu; le digne homme voulait savoir s'il ne pouvait rien pour le consoler, et si l'état du marquis était le fruit du désespoir, ou de la perte véritable de sa raison.

Il fut heureusement décidé que M. Delmot demeurerait le premier avec le malade. Il laissa sortir jusqu'à la garde, et après avoir vu se fermer la porte sur cette femme, ses yeux se reportèrent avec anxiété sur le pâle visage du marquis; il prit sa main, et imprégnant son

accent de ce que la pitié a de plus doux et de plus consolant, il prononça deux fois distinctement le nom de Caliste.

— Caliste ! répéta le marquis en levant ses languissantes paupières, vous m'avez donc reconnu ? et le ciel exhausse enfin mon dernier vœu ! C'est bien vous, digne et bienfaisant mortel, c'est vous qui recueillîtes mon enfant rejeté, l'objet de ma mortelle inquiétude et dont le sort a tourmenté toute ma vie. Mais le serrement de votre main m'assure que vous ne l'avez point abandonné. Ah ! dites-moi, avant que je ne quitte cette vie où j'ai tant souffert, dites-moi, est-elle heureuse ?

— Je l'ai élevée comme mon enfant, elle en porte le titre, et je n'existe que pour m'occuper de son bonheur.

— Dieu soit loué ! s'écria le marquis joignant ses faibles mains, ma fille ne sera point punie du crime de son père. Oh ! grâce, mille fois grâce pour votre bonté ; je sens que mes maux ne peuvent durer plus long-temps, j'ai trop

souffert, continua-t-il avec un soupir déchirant, et Dieu a enfin pitié de moi. Tout m'annonce que je vais bientôt mourir; c'est cette certitude qui m'a fait consentir à voir un médecin. Je voulais le supplier de vous chercher, et en dépit de tout, des sermens même les plus sacrés, apprendre le sort de ma fille. Et quand on m'avertit que plusieurs médecins se présentaient pour me voir, je résolus de ne rien répondre tant qu'ils seraient rassemblés, et de demander à parler en particulier à celui dont la physionomie me rassurerait davantage. Jugez quelle a dû être mon émotion, ma joie, quand j'ai entendu prononcer un nom qui n'est jamais sorti de mon cœur ni de ma mémoire. Vous viviez, vos regards étaient encore remplis de cette bonté touchante qui m'avait si bien rassuré à l'époque où je fis un appel à votre humanité. Je crus succomber à mon bonheur; ma faiblesse me fit craindre de ne pas avoir même le temps de vous interroger. Maintenant je suis plus calme, presque satisfait; ma

fille existe, elle est heureuse, qu'elle ignore toujours à qui elle doit la vie. Mon Dieu! est-ce être assez puni que d'être condamné à ne jamais la voir! Mais du moins, oh! du moins, vous me parlerez d'elle.

— Oui, répondit M. Delmot avec attendrissement mais avec fermeté, et je jure de vous soigner, de vous défendre, car je le vois, cette aliénation, cette folie n'ont jamais existé; vous pouvez vous guérir, reprendre votre rang, votre état dans la société. Je vais m'opposer à l'instant aux suites...

— Arrêtez, interrompit le marquis, arrêtez, mon seul ami, vous que seul aussi je veux écouter et voir. Il est vrai que j'ai recouvré ma raison, mais c'est pour sentir toute l'étendue, toute l'horreur de mon sort. Long-temps un délire violent brûla mon sang; j'ai été furieux: l'amour et le remords se disputaient ma vie. C'est alors qu'on enchaîna ma liberté.

Ne vous révoltez pas, il le fallait, car je me serais donné vingt fois la mort. Je suis ré-

signé ; mais si j'ai retrouvé du calme, je l'ai dû à la solitude, à la religion. Je pourrais, comme vous le dites, reprendre mon rang dans la société, et à ses yeux paraître encore digne d'estime, mais aux miens, jamais! Il est des crimes, quelque involontaires qu'ils aient été, dont il faut porter toute sa vie la punition, et je me suis condamné à les expier le reste de mes jours. Je ne m'abuse point, ma santé est perdue. Je vous en conjure donc, mon ami, aidez-moi à conserver une tranquillité que j'ai déjà payé si cher. Je crois sentir qu'un Dieu indulgent m'a pardonné; cela me suffit. Donnez votre avis comme homme de l'art; qu'on prononce l'interdiction désirée : que mon frère jouisse de mes titres, de ma fortune; qu'il en soit heureux, et qu'il en soit digne....

M. Delmot essaya d'interrompre le marquis, qui lui fit signe de le laisser continuer.

— Puisqu'il faut que je reçoive les autres médecins, je leur répondrai de manière à mettre leur conscience à l'abri. Une fois la sentence

prononcée, vous obtiendrez facilement de me voir. Vous viendrez me parler de mon enfant, et je mourrai en vous bénissant l'un et l'autre. Allez, je vous en conjure, ne me refusez pas, ou vous me rendriez plus malheureux.

— Allons, j'y consens, dit le docteur; mais c'est à la condition que vous accorderez plus de soins à votre santé, et que vous essaierez de reprendre des forces. J'exige aussi que vous fassiez usage de votre raison, qui me paraît si bien rétablie, pour appaiser des remords trop violens. La miséricorde de Dieu pardonne les fautes que le repentir a expiées; elle sait, dans la punition, distinguer l'erreur du crime; et tout me dit que votre cœur ne peut en avoir commis de volontaire. Si vous voulez suivre mes avis, j'espère des jours heureux pour vous; des jouissances tranquilles et bien douces peuvent même vous être réservées.

Le marquis baissa tristement la tête, et le docteur le quitta profondément ému, mais en cherchant à cacher les sentimens qu'il éprou-

vait à la curiosité des deux autres médecins, qui passèrent chacun à leur tour peu de momens près du marquis. Lorsqu'ils furent réunis, ils n'eurent pas de peine à s'entendre, puisque le seul qui eut pu s'opposer à l'arrêt qui condamnât M. de Valbreuse à l'interdiction, déclara lui-même qu'il ne croyait pas sa guérison possible; mais M. Delmot se réserva de ne signer cette déclaration qu'en présence de la marquise.

Lorsque M. Delmot et les médecins se retrouvèrent près d'elle, son front était calme et son maintien assuré. Cependant, M. Delmot, plus intéressé à l'examiner, devina dans ses yeux l'inquiétude qu'elle essayait de déguiser.

—Ainsi donc, messieurs, reprit madame de Valbreuse, vous croyez que la raison du marquis ne lui permettra jamais de reparaître dans le monde, et d'y remplir les obligations que son rang, sa fortune lui imposent. Il est alors de mon devoir de faire valoir le jugement que vous portez; des arrangemens de famille qui ne peuvent souffrir aucun retard...

— Si vous étiez moins pressée, madame, interrompit le docteur avec sévérité, la mort vous épargnerait sans doute une démarche qui doit être cruelle pour le cœur d'une femme; car M. de Valbreuse ne peut être long-temps un obstacle à l'avancement de son frère; monsieur de Valbreuse est mourant!

Un rouge pourpre parut sur les joues de la marquise, et ses lèvres se contractèrent violemment. Mais trop adroite pour montrer à quel point elle était offensée, elle dit avec une apparente douceur :

— J'espère, monsieur, que le marquis de Valbreuse n'est point aussi mal que vous le craignez, et qu'à l'aide des secours qu'il paraît disposé à recevoir aujourd'hui, on pourra concevoir quelque espérance de...

— Aucune pour sa raison, interrompit M. Delmot, qui sentit qu'il lui importait de ne pas éveiller les soupçons de la marquise; aucune, répéta-t-il, et ces messieurs le savent comme moi. Mais on peut à force de soins, de remèdes

doux, prolonger sa vie. Ce qui n'empêche pas, il est vrai, qu'on ne prononce son interdiction.

Le baron D*** s'inclina ainsi que son confrère; ils avaient tous deux gardé le silence pendant ce qui venait de se passer. L'ascendant de la vertu et de la bonté avaient agi sur eux presque à leur insçu, et l'obscur médecin de village semblait dicter des lois à la fière marquise de Valbreuse elle-même.

— Ainsi donc, ajouta le docteur Delmot, je crois qu'il est nécessaire que des soins assidus soient rendus au malade. Je le répète, je ne pense pas qu'ils lui fassent retrouver la raison, mais chacun aura fait ce qu'il aura dû. Madame, en s'occupant de l'avancement de sa famille, et nous en employant notre art au soulagement de l'humanité.

La marquise paraissait vivement contrariée; mais quelques mots ajoutés par M. Delmot, semblèrent lui rendre plus de confiance et de sérénité.

— Je crois, continua le docteur, qu'on doit éloigner du marquis tout ce qui peut ressembler à la contrainte, non que cela puisse faire beaucoup sur un esprit entièrement abattu, et qui paraît avoir perdu tout souvenir du passé. Mais tâchons qu'il descende doucement dans une tombe creusée avant le temps; qu'il meure si le ciel l'ordonne; mais pourquoi rendre ses derniers momens plus terribles par des précautions inutiles; tel est mon avis.

Madame de Valbreuse regarda le baron avec inquiétude. Il la comprit.

— Je pense, dit-il, absolument comme le respectable M. Delmot, nous n'avons pu tirer du malade que quelques mots à peine intelligibles; il paraît tranquille et si faible qu'il ne pourrait abuser d'un peu plus de liberté. Sa folie même.

M. Delmot regarda le baron qui détourna les yeux mais qui reprit bientôt avec plus d'aplomp.

— Sa folie n'est plus maintenant que de l'impassibilité.

— Eh bien! dit la marquise, finissez cette affaire, messieurs, je vais me rendre à Paris, je consulterai le reste de la famille, et à mon retour.....

— Non, madame, interrompit M. Delmot avec fermeté, je ne signerai rien que vous n'ayez donné l'ordre formel que le marquis pourra recevoir un médecin chaque fois qu'il le désirera, car les visites doivent être régulières et longues. Il est de votre devoir.....

— De mon devoir, répéta avec hauteur la marquise, pensez-vous me l'apprendre, monsieur?

— Non, madame, répondit froidement le docteur Delmot en lui adressant un regard assuré, non; mais je puis affirmer que je saurai remplir le mien. Appelez donc un autre juge, ou que ces messieurs décident cette affaire sans moi, je ne m'y oppose point, mais je sais ensuite ce que je devrai penser, peut-être ce que je devrai faire.

La marquise sentit qu'elle avait été trop loin

et que, dans cette occasion, elle avait perdu de vue son but en paraissant offensée.

Elle qui avait sacrifié ses plus belles années, qui n'avait jamais connu, ou du moins écouté, aucun entraînement tendre, allait-elle perdre par un emportement inutile le fruit de tant de ruses, et peut-être de tant de cruautés? L'interdiction signée, que pouvait-elle craindre d'un homme mourant et d'un vieillard lui-même à la fin de sa carrière. Ne savait-elle pas des autres médecins qu'en effet le marquis était bien mal. Elle le savait; et peut-être pour que son cœur n'en soit pas brisé, a-t-elle besoin de se rappeler tous les sacrifices qu'elle a déjà faits. Mais il existe entre elle et l'infortuné Caliste un secret terrible dont la connaissance peut détruire sa réputation de vertu si rigide et si pure. Caliste peut tout dévoiler, mais le ferait-il? Quand sa raison lui permettrait de parler, n'a-il pas juré de se taire? Pourrait-il trahir un serment fait à

celle qu'il a tant aimé, et que peut-être il aime encore?

« Oui, il m'aime encore, se répétait à elle-même la marquise, je le sens, j'en suis sûre ; et pendant que cette pensée faisait battre son cœur de joie, tous ses projets ambitieux étaient écartés. Elle revenait sur ces rapides instans où, seulement femme et sensible, elle avait permis à l'amour de se faire entendre. Elle revenait à cette heure terrible et énivrante où elle avait bu dans la coupe enchanteresse qui jamais encore n'avait approché de ses lèvres, et qu'elle avait dû au même instant repousser à jamais. A cette heure où, doublement coupable, elle avait maudit et son crime et son innocent complice, tous ces souvenirs étaient là rassemblés devant elle ; l'orgueil, l'ambition, tout avait disparu, elle avait été amante et mère ; elle abandonna son enfant, persécuta celui qu'elle avaitaimé. Ah! ne pouvait-elle se punir elle-même sans lui ravir la liberté et la raison? Qu'avait-elle gagné à faire

tant de sacrifices? Elle ne pouvait être heureuse? Puisque jamais elle n'oublierait le passé: Non s'avouait-elle, non, ce n'est point là destinée d'une femme, de ne jamais écouter son cœur. Briller et régner, est-ce le bonheur? »

Ces impressions, si rapides qu'elles fussent, se lisaient sur l'expressive physionomie de madame de Valbreuse; elles ôtaient à ses yeux leur expression fière et dédaigneuse. Et le docteur se sentit, malgré lui, entraîné vers elle.

— Allons madame, dit-il d'un ton presque paternel, abandonnez une défiance inutile, fiez-vous à moi.

L'accent de la vertu et de la bonté ne se fit pas cette fois vainement entendre; il inspira à la marquise une confiance à laquelle elle céda, et pendant que les médecins réunis écrivaient la consultation qu'ils devaient signer avant de se séparer, elle ordonna qu'on fit venir le gardien du pavillon et lui enjoignit positivement d'obéir au docteur Delmot comme à elle-même.

— Vous restez sur les lieux, monsieur, ajouta la marquise, et le désir que vous témoignez d'adoucir les maux du marquis, votre humanité bien connue m'autorisent à vous assurer que la famille de Valbreuse ne sera point ingrate. On vous obéira sans restriction, docteur, et jamais j'en suis certaine je n'aurai à me repentir de ma confiance.

M. Delmot s'inclina et signa de suite la consultation. Madame de Valbreuse ayant donné des ordres pour son départ, qu'elle fixa au soir même, voulut le retenir jusqu'à ce moment; mais le docteur, pressé de se retrouver chez lui, de revoir sa fille adoptive, refusa: la marquise, après l'avoir vu s'éloigner, désira demeurer seule. Depuis long-temps elle ne s'était sentie aussi découragée.

Elle s'approcha de la fenêtre de son oratoire, d'où l'on découvrait les bois de Valbreuse. Le jour était à son déclin, on ne pouvait distinguer le pavillon, mais on apercevait encore les cîmes des peupliers qui l'environnaient.

« Là, se dit Marguerite, là vit depuis dix ans celui qui a été chargé seul de porter le poids d'un crime qui nous fut commun. Le remords a perdu sa vie, et la mienne ne fut qu'une suite continuelle de prospérités. Mais je puis encore réparer... Je le puis, répéta-t-elle en prenant la consultation placée près d'elle, je puis le rendre au monde, à la société, m'en exiler à jamais, me retirer dans un couvent, et pleurer à mon tour une faute qu'il expia seul jusqu'ici....... Insensée que je suis, je parle de réparer, et la mort va atteindre Caliste. Il va mourir ! et, pour mon éternel malheur, je sens, oui, je sens que je n'ai pas cessé de l'aimer. Séparés par les devoirs les plus sacrés, je sais du moins qu'il existe, et cette certitude est nécessaire à ma vie. Mais, quand l'irrévocable éternité s'élèvera entre lui et moi, quand je me dirai : jamais ! jamais je ne le reverrai !.. Qui m'apprendra comment je supporterai cet arrêt?

« Inexplicable mystère que celui de mon

cœur, murmura-t-elle encore, en parcourant son oratoire, assemblage étrange de hauteur et de faiblesse! Oh! Caliste, toi seul peut-être, pouvais l'expliquer! Vainement, je veux repousser l'image si rapide des heures où, regardant le ciel avec toi, je crus conserver la vertu en connaissant l'amour. Imprudente, je pensais qu'on pouvait adorer, sans devenir coupable, l'être le plus noble! Et cependant, c'est moi qui t'ai persécuté! Ah! malgré les murailles qui te cachent, les verrous qui te renferment, Caliste, dans le silence des nuits, malgré le bruit d'une fête, partout je t'entends me dire : Regarde; vois ce que la douleur a fait de moi, compare ce que j'étais à ce que je suis devenue?»

Des pleurs amers coulèrent des yeux brulans de Marguerite. Pleure, pleure, se dit-elle encore, puisque tu n'as pas le courage de réparer, pleure malheureuse.

On vint l'avertir que les médecins et sa voi-

ture l'attendaient pour partir. Un instant elle fut prête à les laisser retourner à Paris sans elle ; un instant elle voulut rappeler M. Delmot dont le caractère lui inspirait du respect et de la confiance, et calmer, par l'aveu de sa faute, par une retraite éternelle ses remords et le murmure de sa conscience. Mais l'éclat des lumières avait remplacé l'obscurité du soir ; on ne voyait plus ni la forêt, ni les murailles du pavillon : les émotions de la marquise étaient déjà dissipées.

« Me perdre, me déshonorer moi-même, se dit-elle en ramassant la consultation tombée à ses pieds. Non, ma destinée est fixée, j'ai tout fait pour la rendre ainsi, n'hésitons plus. »

Peu d'instans après elle était sur la route de Paris. Et le lendemain, au cercle de la cour, on admirait la marquise, dont le front n'avait jamais présenté tant de sérénité et de dignité. Trois jours plus tard, Henri était reconnu pair de France et duc de Valbreuse.

Combien les sentimens de M. Delmot différaient de ceux de la marquise. Heureux d'avoir fait du bien, assuré de pouvoir adoucir les maux d'un être intéressant, sa mémoire, sans crainte, retournait sur la longue carrière qu'il avait parcourue, et, en mettant les pieds sur le seuil de sa modeste demeure, il éprouva un calme que ne devait jamais ressentir l'orgueilleuse maîtresse du château de Valbreuse.

Cette journée avait été cependant bien importante pour le docteur, en lui faisant connaître les parens de sa fille adoptive. Mais il fallait qu'elle ignorât toujours à qui elle devait la vie. Car, sans bien connaître les circonstances de sa naissance, M. Delmot en savait assez, pour être certain qu'un voile épais et éternel devait être jeté sur ce drame de famille.

« Si la destinée de cette pauvre enfant, se disait le docteur, ne l'avait poussée à connaître et à aimer cet Henri de Valbreuse, elle pourrait encore être heureuse. Quel serait l'honnête homme qui la refuserait sous le nom de Delmot ?

Mais, hélas! elle aime toujours cet ingrat, elle ne se guérit pas; jamais même elle ne fut si mal.

Il n'était que trop vrai; l'état de Caliste, loin de s'améliorer, devenait chaque jour plus alarmant. En la revoyant, le docteur ne put se dissimuler que cette même journée l'avait rendue plus faible, plus abattue. Et comme elle savait où son bienfaiteur avait passé les heures de son absence, et qu'elle l'avait vu revenir dans une voiture du château, elle tourna sur lui ses yeux inquiets.

M. Delmot, en touchant son pouls, en y retrouvant de plus vifs symptômes de la fièvre qui la consumait, pensa qu'il devait le premier mettre fin à des conjectures qui avaient probablement pour objet le comte Henri. Car, malgré tout ce que lui avait fait entendre le docteur, Caliste pouvait se faire illusion au point d'espérer encore, puisqu'elle ignorait que Henri fut marié. Ce nom n'avait point été prononcé depuis le retour de M. Delmot.

Il sentait qu'il fallait pourtant lui ravir une

dernière et dangereuse espérance, trouvant criminel de laisser le moindre vestige de cette passion dans le cœur de la malheureuse enfant.

— J'ai passé une triste journée, dit le docteur évitant de fixer les yeux sur sa fille; on a fait venir de Paris deux médecins pour juger de l'état du marquis de Valbreuse. Je l'ai vu. Qui n'aurait pas le courage de repousser des peines que la raison condamne, quand on voit un infortuné succomber à des chagrins réels, à une douleur sans remède.

— Il est donc bien à plaindre, demanda Caliste d'une voix émue.

— Oui, mon enfant, oui, il est bien à plaindre. Prie pour lui, ma fille; occupe-toi du sort de ce pauvre prisonnier et chasse de ton cœur un homme méprisable qui....

— Arrêtez, mon père, s'écria Caliste, ne tentez point de me guérir; c'est impossible, je ne le puis.

— Tu ne le peux, répéta M. Delmot tristement; n'as-tu aucune pitié de moi; cet hom-

me possède-t-il donc toutes tes affections? Essaye au moins de l'oublier.

Caliste ne répondit que par des larmes, et M. Delmot se retira chez lui plus affligé et plus irrité que jamais contre le duc de Valbreuse. Cependant le lendemain, en reprenant le chemin du pavillon, il rouvrit son âme à de nouvelles espérances.

Si le malheureux marquis pouvait se rétablir, et il ose presque le croire, qui l'empêcherait de passer en pays étrangers, d'y vivre avec sa fille sans jamais lui nommer sa mère. Je réaliserai ma fortune, se disait le bon M. Delmot, je les suivrai et m'éteindrai doucement dans leurs bras; mais il faut pour cela, et avant tout, que je rende du calme, du courage au père de ma Caliste et à elle-même.

Aussi ce fut avec un sentiment de satisfaction bien vif qu'il apprit que le malade avait passé une meilleure nuit. Abandonné depuis si long-temps à lui-même, et à ses inquiétudes pour son enfant, le marquis avait retrouvé un peu de repos

en acquérant la certitude que sa fille était heureuse. Et ce fut avec un visage moins abattu qu'il tendit la main à celui qu'il pouvait avec justice nommer son seul ami. M. Delmot s'assit près du marquis, et considérant les fenêtres grillées contre lesquelles il était appuyé, il dit avec un doux sourire :

— J'ai toute autorité sur votre concierge, évitant par ce mot de rappeler tout ce qui pouvait ramener le marquis au souvenir de sa captivité ; pourquoi ne quitteriez-vous pas cet appartement pour en occuper un plus riant, plus aéré ? Il faudra aussi, quand vous serez mieux, essayer quelques tours de promenade ; mais nous y songerons plus tard.

— Oui, répondit le marquis, nous y songerons plus tard, parlons de l'objet qui m'occupe entièrement, de ma fille, Apprenez-moi le nom que vous lui avez donné, racontez-moi tout, car vous êtes digne de concevoir la curiosité minutieuse d'un père. Il y a si longtemps que je n'ai parlé qu'à Dieu.

Le docteur lui raconta longuement tout ce qui concernaitCaliste, mais il se sentit plus d'une fois embarrassé lorsqu'il arriva à cette dernière année. Il lui eut été trop cruel d'ajouter aux chagrins du marquis en lui apprenant ceux de son enfant. Au contraire, le berçant d'une douce chimère, il ne parla que d'espérances de bonheur. Le marquis, après avoir entendu M. Delmot, répéta plusieurs fois.

— Ma Caliste est adoptée par vous, vous lui avez donné votre nom! Peut-être elle sera un jour heureuse épouse, heureuse mère. Elle ne portera point la punition de sa fatale naissance, de cet affreux....

— Mon ami, interrompit doucement le docteur, je ne veux point être insdiscret, je respecterai vos secrets si vous l'exigez. Mais le second père de Caliste n'obtiendra-t-il pas que vous lui confiez...

— Jamais, jamais s'écria le marquis. Je vous aime, je vous révère comme un père; mais ce secret horrible, oh! ne me le deman-

dez pas! Qui sait s'il ne changerait pas les sentimens que je vous inspire.

M. Delmot n'insista pas, mais lorsque, au bout de quelques jours, il trouva le marquis se promenant sans aide dans son appartement, il crut qu'il aurait assez de force pour entendre de nouvelles observations et le conduisant près de la fenêtre grillée, il lui dit :

— Voyez ce ciel si beau et si pur, pourquoi refuseriez-vous de venir l'admirer en liberté avec moi? pourquoi repousseriez-vous la vie, et le bonheur qu'elle peut encore vous offrir. Quittez ce triste appartement et peut-être, plus tard, présenterai-je à vos yeux une perspective de félicité que vous pourrez encore accueillir.

— Non, mon digne ami, répondit le marquis, je ne quitterai point cette chambre, j'y ai beaucoup souffert, il est vrai, mais depuis quelques années, c'est parce que je l'ai voulu; c'est une expiation, et maintenant j'y suis fait. La tranquillité de la tombe est à présent tout ce qu'il me faut, je suis certain que ma chère enfant

est heureuse; mais vous vous abusez si vous supposez que je puisse un jour me consoler. J'ai même encore une grâce à vous demander. Cependant j'avoue que mon courage recule devant ce dernier sacrifice.

— Parlez, dit M. Delmot, si ce que vous désirez est en ma puissance comptez sur moi.

— Eh! bien, reprit le marquis en appuyant affectueusement sa main sur celle du docteur, je voudrais que vous quittassiez ces lieux avec Caliste; je sens que c'est un sacrifice immense à votre âge que celui d'abandonner vos habitudes, votre maison, mais vous ne savez pas les dangers qui environnent ici ma malheureuse enfant, vous ne savez...

— Je sais tout, interrompit M. Delmot d'une voix solennelle, je sais tout. Je connais, j'ai vu la mère de Caliste.

Le marquis devint d'une effrayante pâleur, et regardant le docteur avec terreur, il s'écria :

— Vous savez tout et ne me méprisez pas ; cependant, vous ignorez encore que mon cri-

me fut amené par une erreur; mais ce qui deviendra peut-être sans excuse à vos yeux, c'est le sentiment malheureux et coupable que j'ai conservé si long-temps. Hélas! j'ignore même s'il est bien éteint dans mon cœur; ce que je sais, du moins, c'est que j'avais juré de garder toute ma vie ce fatal secret, et...

— Vous ne l'avez point trahi, interrompit M. Delmot, et la mère de Caliste ne m'a point reconnu. Cette découverte mourra dans mon sein; mais vous ne pouvez refuser à présent de me tout révéler. J'ai besoin de cette preuve de confiance pour décider l'avenir de notre enfant et le nôtre.

— Je ne résiste plus, répondit le marquis, je ne vous demande que deux jours pour recueillir mes souvenirs avec clarté, car c'est une bien longue histoire que l'histoire de mes malheurs. Peut-être n'en pourrai-je séparer celle d'un ami qui me fut bien cher et dont les tourmens ont eu tant d'influence sur

ma destinée. Je ne vous cacherai rien, pas même, dit le marquis d'une voix plus basse, les secrets sentimens d'une autre, ce qu'elle m'en a avoué et ce que j'en ai deviné. Ne craignez pas que je néglige aucun détail. Dans l'entière solitude où je suis resté tant d'années, n'ayant plus d'avenir ni de présent, j'ai vécu dans le passé. Il n'est point d'heure heureuse ou cruelle de ma vie dont le souvenir ne se soit présenté mille fois à moi. Je n'ai oublié ni un mot ni un regard ; mais je veux mettre un peu d'ordre dans mon récit.

Demain, laissez-moi seul, mon ami, et le jour suivant remplissez la promesse que vous m'avez faite, apportez-moi le portrait de ma fille. Dites-moi, ressemble-t-elle à sa mère?

Le docteur en convint et quitta le marquis. En retournant chez lui, il rencontra M. Lesbière, qui l'accompagna et essaya d'obtenir quelques détails sur le prisonnier du pavillon. Voyant qu'il ne réussissait pas, il parla le premier de la marquise, et annonça qu'Henri était nommé

pair de France et duc de Valbreuse. M. Delmot ne répondit rien ; mais en retrouvant Caliste, il l'embrassa avec encore plus de tendresse que de coutume, et il se dit à lui-même, pauvre enfant.

« Ce ne sont point les honneurs ni les richesses que je regrette pour toi ; mais faut-il murmurer contre cette Providence qui comble de biens celui qui fit tant de mal et qui n'a pitié de personne. »

Caliste remarqua avec inquiétude la préoccupation de son vieux père.

— Seriez-vous inquiet de votre malade ? lui demanda-t-elle avec intérêt.

— Non, mon enfant, répondit M. Delmot, qui lui sut gré de cette attention pour le marquis; il va même de mieux en mieux; lui aussi parle de toi... Ces mots lui échappèrent; il chercha à réparer son imprudence en ajoutant : J'ai dit au marquis que tu étais ma seule joie, ma seule consolation sur la terre.

Caliste soupira.

Le lendemain, M. Delmot consacra toute la journée à sa famille ; mais le jour suivant, il prit après son déjeûner le chemin du pavillon. Le marquis était beaucoup mieux, il reçut avec une vive reconnaissance le portrait de sa fille, qu'il admira et couvrit de baisers, ensuite il commença son triste récit :

« J'étais encore enfant lorsque la révolution prit une tournure sérieuse et qu'une partie de la noblesse crut, ou voulut croire, qu'elle donnait une grande preuve de dévoûment à son roi en quittant la France. Mon père s'imagina devoir suivre un exemple qui lui était donné par les premières familles de France. Je me souviens encore parfaitement du jour

où il arriva près de ma mère pour lui annoncer qu'il fallait émigrer la nuit même. Nous étions à Valbreuse, où ma mère habitait presque continuellement seule avec moi; mon père restait à Versailles, où le retenaient ses devoirs à la cour et son goût pour les plaisirs. Il avait cependant fait, quelques années auparavant, un voyage avec sa femme dans une terre qu'une de ses tantes possédait en Bourgogne, la marquise y était tombée malade, et assez avancée dans sa grossesse, elle en avait vu arriver le terme sans pouvoir revenir à Paris. Voilà pourquoi mon frère Henri fut mis en nourrice loin de nous, ma mère n'ayant pu le nourrir. Plus heureux, jamais je ne l'avais quittée. Etait-ce à ce bienfait de la nature, au caractère passionné que j'annonçais, ou aux célestes vertus de ma mère qu'il fallait attribuer la force de mes sentimens pour elle, mais la tendresse qu'elle m'inspirait était de l'idolâtrie. Aussi, quand j'entendis mon père la prévenir qu'ils partaient la nuit même pour l'étranger, je me

jetai aux pieds de ma mère pour la conjurer de ne pas me laisser. Elle m'assura que ce n'était pas son intention, et je la vis verser bien des larmes de ne pouvoir aussi emmener mon frère. Mais il était impossible de conduire avec soi un enfant aussi jeune, c'eût été, d'ailleurs, désobliger la tante de mon père.

« Ma mère partit donc avec assez de tranquillité sur le sort de mon frère, mais non sans de vifs regrets. Mon père avait emporté beaucoup d'or, les diamans de sa femme et, convaincu comme beaucoup d'autres que ce voyage ne serait pas long, et qu'on rentrerait en France très-promptement, il ne ménagea nullement ses ressources ; c'était tous les jours nouvelles fètes, nouveaux plaisirs pour lui, tandis que ma mère vivait retirée et entièrement occupée de mon éducation. M. de Valbreuse la traitait avec respect, avec politesse; mais ne se donnait même pas la peine de cacher sa légèreté. Il était fort beau, il le savait, et les femmes lui avaient trop appris à estimer

au-dessus de tous les autres dons ce frivole avantage. Ma bonne mère ne se plaignait jamais, mais je devinais ses chagrins; je voyais si promptement la trace de ses larmes. Oh! combien, dès ce moment, j'appris à respecter la destinée des femmes. Combien je me promis, si un jour l'existence d'une d'elles dépendait de moi d'y sacrifier jusqu'à mon bonheur même.

« Mon père était venu en Allemagne joindre l'armée de Condé. Mais la présence d'une femme et d'un enfant le gênait; ses ressources pécuniaires diminuaient sensiblement, il proposa de nous conduire près d'un oncle que madame de Valbreuse avait en Angleterre, et dont il était essentiel de cultiver l'amitié. Cela était vrai. Mais je vis mon aimable, mon excellente mère pâlir à l'idée d'une séparation. La légèreté de son époux n'avait point affaibli, dans cette âme si tendre, l'amour profond qu'elle lui avait voué. Mon père nous conduisit à Londres; l'oncle de ma mère, qui s'y était

établi il y avait bien des années, nous reçut avec amitié. Il s'était marié avec une Anglaise et, par amour pour elle, il était resté dans la patrie de sa femme. Mais il venait de la perdre, et il était facile de juger à sa douleur qu'il ne survivrait pas au chagrin d'avoir vu rompre par la mort l'union fortunée dont il ne lui était resté aucun gage. Il mourut en effet peu de mois après notre arrivée, et laissa toute sa fortune à ma mère, reversible sur ma tête seule.

«Mon père nous avait quitté après nous avoir remis sous la protection de l'oncle de ma mère, et il était retourné à l'armée des princes. J'avais douze ans alors, il était temps de s'occuper sérieusement de mon éducation. Ma mère avait semé dans mon cœur les germes les plus précieux, et son exemple était d'ailleurs la meilleure des leçons. Mon oncle nous avait fait connaître un de ses amis, très versé dans toutes les sciences et du caractère le plus élevé. Williams Foster devint notre protecteur. Ce fut lui qui nous choisit un asile à Richemond,

où ma mère désira se retirer. Ce fut lui qui la dirigea dans le choix de mes maîtres et qui surveillait les exercices que ne pouvait suivre une femme, mais il appréciait toute la supériorité de ma mère, et il ne cessait de me répéter: «Votre mère est un ange, n'oubliez jamais l'exemple qu'elle vous donne. »

« Mon Caliste, me disait-elle souvent, je crains que tu n'hérites de la sensibilité de ta mère ; peut-être en seras-tu moins heureux, mais n'en sois pas moins bon. Crois-moi, mon fils, dans les longues heures d'insomnie qu'imposent les douleurs physiques et morales, l'âme se repose avec sécurité sur la pensée de n'avoir jamais fait volontairement de mal à personne. Qu'aucune voix ne s'élève pour se plaindre de toi, et si tu n'es pas constamment heureux, au moins tu ne connaîtras pas le remords. Aime et respecte toujours M. de Valbreuse ; quelle que puisse être un jour sa conduite envers toi, souviens-toi que les droits d'un père sont immenses, et les devoirs d'un

fils sans limites. Sois aussi le protecteur, le meilleur ami de ton jeune frère.

« Hélas ! mon adorable mère me répétait ses conseils avec une insistance et une tendresse qui auraient dû m'ouvrir les yeux. Mais j'étais trop jeune pour comprendre ce qu'elle prévoyait, ma mère sentait qu'elle ne serait pas long-temps dans ce monde pour m'aider à porter la chaîne des malheurs que Dieu nous envoie.

« Avec une sensibilité aussi développée et une mère comme la mienne, mon âme ne pouvait manquer de comprendre le charme de la vertu. Mais ma mère ne se contentait pas de parler à mon cœur; elle instruisait mon esprit, et formait ma raison. J'appris l'anglais, l'italien, l'allemand, je lus dans ces différentes langues les premiers poètes. J'admirai dans les anciens les exemples de dévoûment à la patrie qui enflamment et enthousiasment la jeunesse. Mais bientôt ce fut dans mon pays même, dans cette France déchirée et opprimée que je choisis mon héros.

«Un homme envoyé par le destin devint l'instrument de la Providence. A sa voix, les autels saints se relevèrent, les factions se rallièrent, le sang cessa de couler, et le nom de Bonaparte s'unit dans ma pensée à celui d'Alexandre et de César. Ce fut au milieu des Anglais que j'appris à l'admirer. Ce peuple qu'il regardait comme son plus grand ennemi, le jugea mieux que le reste du monde; alors il n'était pas roi!... Ma mère évitait de parler de la révolution; mais je la voyais pleurer sa patrie, nous recevions beaucoup d'émigrés malheureux qu'elle soulageait en secret; Il n'était donc pas étonnant que le général Bonaparte qui venait d'arrêter des flots de sang en couvrant la France de gloire, attirât toute mon admiration; j'entendais ma mère le louer avec notre ami sir Williams, et je l'approuvais quand il disait avec sa saine et froide raison, qu'il estimait les Français qui s'étaient ralliés à Bonaparte pour défendre leur patrie. C'était d'après ces opinion set avec la pente chevaleresque de mon

caractère, que je formais mon jugement, et mes secrets projets d'avenir. Mais j'y entrevoyais déjà un obstacle; les lettres de mon père étaient remplies de plaintes et de diatribes contre la France. Depuis que le parti royaliste avait perdu de sa puissance, les princes dont la cause était presque abandonnée, vivaient dans la retraite, et les émigrés, ne sachant qui servir, ni à qui s'en prendre, soutenaient leur opinion plutôt par entêtement que par conviction. Ils se disputaient entre eux et trouvaient que l'émigration était une chose fort mal imaginée, depuis qu'ils ne possédaient plus les jouissances du luxe, qui en avait fait, pour la plupart, une partie de plaisir et un voyage d'agrément. Ma mère m'apprit que cédant à ses instances mon père venait enfin nous rejoindre. Je la regardai avec plus d'attention, au moment où elle m'apprit cette nouvelle, et je la trouvai cruellement changée. Je la conjurai de me dire si elle se sentait plus malade; elle me couvrit d'un doux regard et me dit:

« — Tu m'apprends, mon bien-aimé Caliste, toute la puissance de la volonté, puisque j'ai pu te cacher mes souffrances jusqu'à présent ; mais aujourd'hui je dois t'éclairer, car nous allons bientôt nous quitter et il ne te restera plus que ton père.

« — Mon père, m'écriai-je, en la pressant avec force comme pour l'arracher à cette mort dont elle parlait si froidement. Mon père, ah ! depuis tant d'années il fait couler vos larmes et vous ne voulez pas que je me désespère à l'idée de n'avoir que lui pour appui.

« — Caliste, reprit ma mère en me repoussant doucement, j'aurai de la peine à vous pardonner les paroles qui viennent de vous échapper. Vous devez aimer, respecter votre père, et ne le juger qu'avec soumission. Sans doute il sera votre appui, votre guide, mais ne vous en restât-il aucun sur la terre ; j'aime à croire, mon fils, ajouta-t-elle en se rapprochant de moi avec tendresse, j'aime à croire que conduit par ton propre cœur, tu ne dévieras

jamais du chemin, non-seulement de l'honneur, mais de la vertu et de la bonté, et que mon souvenir ne te quittera pas dans l'ivresse du bonheur ou des plaisirs, non plus qu'au milieu des peines de la vie. Quant à ma mort, continua-t-elle avec un consolant sourire, pourquoi n'en parlerions-nous pas ensemble? Une mère doit partir la première, c'est la loi de la nature. Elle se prononce pour moi, peut-être un peu avant le temps, mais si les chagrins font compter les années doubles, crois-moi, mon fils, je suis assez vieille pour mourir.

« Mon père arriva; il paraissait irrité et mécontent: il fut vivement frappé du changement de ma mère, ce changement n'était que trop réel en effet, et bientôt nous la vîmes sur son lit de mort. Calme et sereine, elle essaya vainement d'adoucir mon désespoir, me recommanda à son époux qui lui jura solennellement de ne vivre que pour mon frère et pour moi; mais, ma mère reposant son œil mourant sur la figure altérée, quoique calme, de sir Williams, dévoila

par ce regard qu'elle comptait bien plus sur sa protection et sur son appui pour moi, que sur les promesses de mon père. Pourtant, il était fort affecté, et dans le premier moment, il ne s'opposa point aux mesures que je pris avec sir Williams, pour conserver et pouvoir transporter facilement les restes de ma mère; car je comptais bien, si je revoyais jamais ma patrie, y rapporter ces cendres précieuses, et répandre sur elles, avec mon frère, des larmes qui seraient longues à tarir. Cependant, au bout de peu de mois, le marquis se fatigua de ma douleur et de la vie simple et monotone que nous menions. Il allait, il est vrai, fréquemment à Londres; mais le caractère réservé des Anglais ne lui convenait pas : peu à peu, il rapporta dans notre retraite des opinions toutes différentes de celles qu'il avait à son arrivée du continent.

A Londres, on n'aimait pas Bonaparte, mais on l'admirait, on vantait hautement la manière dont il accueillait l'ancienne noblesse restée

en France, bientôt on annonça que les émigrés pouvaient rentrer ; dès ce moment la cause de l'émigration fut entièrement perdue, et chacun reprocha à son voisin de l'y avoir entraîné. Cet homme allait si haut qu'on était tenté de le suivre. Mon père ne fut pas un des derniers à projeter de rentrer en France et, promptement rassuré par les promesses de sir Williams, il me laissa entre ses mains, prit une somme assez considérable, fruit des économies de ma mère, sur les revenus laissés par son oncle, et partit en me promettant de m'appeler bientôt près de lui.

« Je demeurai avec bonheur près de sir Williams; mon esprit naturellement sérieux l'était devenu encore davantage depuis la mort de ma mère, et la société de mon digne ami était celle que je préférais. Il se montrait impitoyable pour le vice, aussi ma jeunesse fut-elle exempte de fautes graves. Nous parcourûmes, sir Williams et moi, les provinces anglaises, si riches d'industrie, si belles d'agriculture.

Je voyageai seul en Ecosse; je m'égarai sur ces montagnes si bien chantées par Ossian. Je parcourus ces lacs solitaires; je vécus quelques mois avec ce peuple presque sauvage, et je me plus cent fois davantage au bord du lac Lomond que dans la brillante société d'Édimbourg. Mon caractère romanesque et sensible se plaisait dans la solitude. J'y évoquais ma mère, et aussi celle que je devais aimer un jour. Mon cœur vierge de passions devait les éprouver un jour avec violence; de combien de charmes et de vertus n'embellissais-je pas l'épouse à qui je me promettais de tout sacrifier. Elle devait avoir le cœur et l'esprit de ma mère; son céleste regard et sa douce physionomie. Insensé que j'étais de croire que le ciel formerait pour moi un tel prodige; ou d'imaginer qu'on juge ce qu'on aime, ou que l'on n'aime que ce qu'on doit aimer.

« Mon père ne m'appelait point près de lui et ses lettres étaient rares; cependant elles m'apprenaient tous les changemens survenus en

France, et dans sa propre situation. Je sus par ses lettres et par le bruit public que le général Bonaparte, d'abord premier consul, s'était fait Empereur des Français ; que le marquis de Valbreuse, actuellement comte de l'empire, avait accepté du service et retrouvé ses propriétés. Ces nouvelles n'étonnaient pas le sage Williams, elles le faisaient sourire.

« — Ton père, me disait-il, t'appellera près de lui, tu entreras dans l'armée française. Tu feras ton devoir. Le gouvernement anglais peut ne pas reconnaître celui qui s'est fait roi ; mais tout homme se doit à sa patrie.

« M. de Valbreuse ne se pressait pas de me parler de mon avenir, il était temps qu'on s'en occupât cependant, si je ne voulais pas rester un être inutile. La nécessité de quitter mon respectable ami m'était pénible ; mais sa sage philosophie tempérait mes regrets.

« Si tu es heureux, me disait-il, je supporterai courageusement notre séparation. Mais si quelque malheur te frappait, tu sais ce que

j'ai promis à ta mère, et tu sais bien aussi que je sais tenir ma parole.

« Une année se passa encore avant que mon père m'engageât à le rejoindre. Enfin la lettre qui contenait cet ordre arriva. Cette lettre de M. de Valbreuse était encore plus sèche que les autres. Il me parlait avec humeur de la fortune indépendante que je possédais, pas un mot de mon frère à qui j'avais vainement écrit. Je préparai tout pour mon départ; sir Williams voulut me rendre des comptes de tutelle, je le suppliai de continuer d'administrer ma fortune et de m'en faire seulement passer les revenus.

« Grâce à mon ami et aux précautions que j'avais prises je pus emporter le cercueil qui contenait les cendres de ma mère. J'écrivis à mon père que j'allais les déposer à Valbreuse, et qu'ensuite je me rendrais près de lui. Je le priais d'engager mon frère à venir me joindre, je me faisais un bonheur de l'embrasser près des restes de ma mère. J'espérais trouver en lui un ami. Hélas! il ne vint pas. J'entrai seul

avec un cercueil sous les ombrages de Valbreuse. Je descendis seul dans le caveau qui renfermait les ossemens de mes ancêtres J'y plaçai mon excellente mère, et lorsque j'eus rempli ce devoir, douloureux, j'appris que mon père était remarié depuis six années. Je me demandai pourquoi il ne me l'avait pas annoncé, et, tout en reconnaissant les droits du comte d'arranger son bonheur, j'éprouvai un sentiment pénible en pensant que j'allais voir la seconde femme de mon père. Je me dis qu'il était à craindre qu'elle ne l'éloignât de ses enfans. Il me semblait que, sans trop d'injustice, je pouvais remarquer que, depuis les dernières années, mon père était devenu encore moins tendre pour moi.

« J'appris également que Henri était à Paris, et il n'était pas venu me joindre. Cette indifférence blessa et attrista mon cœur. Ce qui m'entourait n'était pas fait pour détruire cette impression. J'étais seul, dans ce grand château où je reconnaissais partout les traces de ma

mère. J'occupai la chambre où elle m'avait donné le jour. En entrant dans son cabinet d'études, je retrouvai à la même place son fauteuil près d'une petite table, sur laquelle était un livre entr'ouvert; c'était un volume de Racine, que j'avais lu avec ma mère. Quelques fleurs desséchées marquaient des passages qu'elle m'avait fait remarquer. Que de vie, de souvenirs il y avait dans cet appartement si long-temps abandonné! Je croyais que j'allais entendre cette voix si touchante, je croyais qu'elle-même allait paraître.... Mais tout resta muet. Ne venais-je pas de fermer une seconde fois sa tombe; il n'était que trop vrai, je ne devais plus la revoir.

« Ce fut abattu par de tristes pressentimens que je pris le chemin de Paris. Quand j'entrai à l'hôtel de Valbreuse, des valets me demandèrent mon nom. J'étais étranger dans la maison de mon père, personne ne m'attendait. Il me reçut dans son cabinet et parut frappé de surprise en me re-

voyant; il m'avait, en effet, donné le temps de changer. Ma figure avait pris une teinte sérieuse qui s'éclaira pourtant en pressant mon père dans mes bras. Je demandai mon frère; il était parti pour Metz avec la comtesse. Ce fut avec un ton légèrement embarrassé que mon père me l'apprit. Quelques instans après, nous ne parlâmes plus que de la carrière où j'allais entrer, et de ma présentation aux Tuileries. M. de Valbreuse me mena chez quelques parens de ma mère, qui m'accueillirent avec bonté : tous l'avaient beaucoup aimée, ils se plaisaient à me répéter que je lui ressemblais; je m'aperçus que ces répétitions blessaient mon père. Nous ne prononçâmes pas une seule fois entre nous le nom de ma mère ni celui de sa nouvelle épouse.

« Je fus présenté à l'empereur, qui m'interrogea d'abord sèchement, ensuite avec moins de sévérité. Mes réponses parurent lui plaire. En m'envoyant en Allemagne, dans un régiment de cavalerie, Napoléon me promit que je

n'y resterais pas long-temps, et qu'il me rapprocherait de sa personne. Mon père cacha à peine le mécontentement qu'il éprouvait de cette promesse et je m'aperçus qu'elle avait augmenté sa froideur. Je lui parlai du désir que j'éprouvais de me rapprocher de mon frère; le comte me répondit que je paraissais destiné à une carrière plus brillante que la sienne, et que l'indépendance de ma fortune devait me donner de plus grandes prétentions.

« Enfin je quittai Paris, ayant acquis la triste certitude que j'étais indifférent à ma famille. Je l'écrivis à sir Williams; il chercha à me consoler avec son indulgence ordinaire.

« Souvenez-vous, me répétait-il, des conseils de votre excellente mère, soyez bon pour tous, mais calme contre leur injustice. J'essayais de mettre en pratique ces leçons, mais une sensibilité malheureuse me rendait difficile à suivre une telle résolution. Quelques mois plus tard je sauvai la vie à mon frère dans une reconnaissance contre les Autrichiens. Je l'em-

brassai en nommant notre mère; il m'écrivit dans les premiers temps, ensuite il m'oublia et partit pour l'Espagne. Mais le ciel me réservait une consolation: je trouvai un ami fidèle, dévoué pour moi comme je l'étais pour lui. Notre amitié m'a coûté le bonheur de ma vie. Mais si elle n'avait pas fixé dans mon cœur un remords éternel, je ne me plaindrais pas de ce qu'elle m'a coûté.

« Romuald d'Orsini était comme moi sans famille, car est-ce en avoir une que d'en être délaissé? je l'avais consolé quand il perdit sa mère, il me soigna lorsque je fus dangereusement blessé; nous appuyant l'un sur l'autre, nous marchions dans la vie ; moi, sans désirer d'autres liens, lui, renfermant dans son sein l'amour qui le dévorait et dont il ne parlait jamais. Nous obtenions de nouveaux grades, tous les deux nous avions reçu la croix, ce qui était alors la plus honorable des distinctions. A cette époque je fus porter un rapport au quartier-général; j'y revis mon père. Il en-

tendit l'empereur me combler d'éloges et m'envoyer au roi Murat son beau-frère, mais seulement, ajouta Napoléon, comme un prêt, car il voulait que je ne quittasse point le service de la France, où il me donna une dotation. Je m'expatriai sans emporter de ma patrie ni un mot de tendresse de mon père, ni une marque de souvenir de mon frère; mon cœur brisé fut resté sans consolation; mais mon cher Romuald ne me quittait pas. Sa joie en apprenant cette nouvelle avait été presque délirante, et lorsque nous eûmes franchi les Alpes, quand il toucha cette terre brûlante de l'Italie où tout respire le plaisir et l'amour, il s'écria :

«—Je la reverrai donc! Et pressant ma main avec tendresse, tu sauras tout un jour.

« Moi-même je me sentais plus faible, plus entraîné; la volupté m'égara un instant. Je crus être heureux; ma tête seule, mes sens étaient troublés, mon cœur resta vierge; mais il n'était pas loin l'instant fatal où il devait appartenir tout entier à une autre..

« Nous étions depuis six mois à Naples où je commençais déjà à me plaire moins que dans les premiers temps. La vie de plaisirs n'avait eu qu'un charme passager pour moi. Quoique parfaitement traité par le roi Joachim, j'eusse préféré le suivre sur le champ de bataille que de rester à sa cour.

« Aussi j'appris avec satisfaction que j'allais

recevoir une mission pour Venise. Je devais commencer, il est vrai, par y demeurer quelques semaines à peu près dans l'inaction et occupé assiduement d'un travail sédentaire; mais c'était m'occuper, faire quelque chose d'utile enfin. Une réflexion vint assombrir ma joie; il fallait me séparer de Romuald, qui chaque jour me devenait plus cher, quoique j'eusse peut-être pu accuser son amitié de me cacher un secret; car je ne pouvais douter qu'il n'en eût un. Depuis quelque temps surtout, il était plus rêveur, sa santé même m'inquiétait, je n'osais le presser de parler, de rompre un silence qui paraissait lui coûter, mais que je ne doutais pas lui être commandé par l'honneur.

« Quelquefois il me disait avec un accent contenu et sombre :

« — Tu te plains, Caliste, de ne pas trouver une femme qui te comprenne; mais, ami, tu ne sais pas ce qu'on souffre d'aimer avec excès, et d'être loin de ce qu'on aime.

— Je croyais, répondis-je, qu'heureux en Italie, tu comptais sur une réunion?...

« — Je l'espérais, mais non, elle ne viendra pas et je ne sais plus quand finira cette horrible séparation. Voici quelque mois surtout que celle que j'aime me désespère : on dirait que mon éloignement ne la rend plus malheureuse.

« Ainsi me parlait Romuald, lorsqu'un jour que ses plaintes étaient plus amères, je m'écriai involontairement :

« — Quoi! tu doutes de ce que tu aimes, et tu ne pourrais guérir?

« — Caliste, me répondit-il, on voit que tu ne connais pas l'amour, si tu crois que la fierté puisse l'éteindre. D'ailleurs, je ne t'ai point dit que je doutais. Si je doutais réellement, continua-t-il avec une expression effrayante, nulle puissance ne la sauverait de ma fureur.

« C'était là tout ce que je savais de la passion de Romuald. Je l'aimais chaque jour davantage; il me semblait que ses tourmens bri-

saient mon âme et l'ébranlaient plus que ne le ferait ceux que je pourrais éprouver jamais ; je n'osais ajouter à ses chagrins, en lui annonçant que nous allions nous séparer, et je différai jusqu'à ce que je reçusse mon ordre de départ; il me fut remis. Je balbutiai cette triste nouvelle à mon ami; mais dès qu'il comprit que je me rendais à Venise, il sembla ne plus penser au chagrin de nous quitter. Et comme s'il venait d'enfanter un projet qui pouvait lui rendre la vie et le bonheur, il s'écria avec un élan de joie qui me blessa un peu.

« — Eh bien ! pendant ce temps, je profiterai du congé que l'on m'a proposé pour me rendre aux eaux d'Aix ; je tâcherai de réparer ma santé si altérée.

« Je le félicitai sincèrement de cette résolution. Il me semblait que c'était bon signe de lui voir la volonté inaccoutumée de soigner sa santé. Romuald me dit qu'il comptait partir quelques jours après moi. Nous passâmes la soirée qui précéda celle de notre séparation à parler de

notre amitié, je remarquai avec plaisir que Dorsini paraissait moins tourmenté de sa fatale passion.

« Je me mis en route au point du jour, seulement accompagné d'un domestique anglais que m'avait donné sir Williams. C'était un garçon sûr, discret, possédant des qualités essentielles. Je ne voulus pas qu'il courût devant moi à cause de la chaleur, n'ayant rien, d'ailleurs, qui me forçât à trop me presser. Je l'avais fait monter dans ma voiture; le cinquième jour nous n'étions pas loin de Venise, quand il m'avertit que quelqu'un, venant à cheval du même côté que nous, faisait signe au postillon d'arrêter. La nuit commençait à être sombre, et je ne reconnus Romuald que lorsqu'il ouvrit lui-même la portière pour m'engager à descendre. Je crus qu'il n'arrivait avec tant de vitesse que pour me rejoindre et me revoir encore, avant qu'il ne prît la route de la Savoie, et j'allais l'engager à se placer près de moi, quand il m'éloigna de ceux qui pouvaient

nous entendre, et pressant fortement ma main, il me dit :

« — Je ne te demande point si tu m'aimes, Caliste ; si ta fortune, ta vie sont à ma disposition. Aujourd'hui, c'est plus que tout cela qu'il me faut.

« — Parle, que puis-je faire? Mon bras est à ton service.

« —Je le sais, répondit Romuald, je viens de te le dire, s'il ne s'agissait que de ta fortune, ou de ton courage, je compterais trop sur toi pour être un instant inquiet. S'il était question de mon honneur, je te le confierais, et ne serais même pas ému. Mais c'est plus que tout cela, je te le répète.

« — Eh! quoi?

« —C'est ton nom, c'est ta mission pour Venise.

« Je demeurai interdit, les traits de Romuald étaient bouleversés, il attendait avec anxiété ma réponse. Je me sentais une répugnance extrême à lui accorder ce qu'il me demandait, mais le courage de le refuser me

manquait; un non ne pouvait arriver jusqu'à mes lèvres.

« Romuald devina ce que j'éprouvais; il abandonna ma main, et fit quelques pas pour s'éloigner.

« — Écoute, m'écriai-je en le retenant; apprends-moi au moins....

« — Rien, et dans ce moment je ne sais si je ne souffre pas davantage d'être obligé de renoncer à mon espérance que de reconnaître la faiblesse de ton amitié.

« — Si je ne te sacrifiais rien, quelle preuve d'amitié te donnerais-je? Mais c'est avec la conviction que je fais mal, et qu'il en résultera quelque malheur, que je t'accorde ce que tu me demandes, Romuald.

— Je ne te remercie point, ami, répondit-il; je le sens, j'en ferais autant pour toi; mais, les momens sont précieux : tu ne connais de la malheureuse passion qui me dévore que le mal qu'elle me fait; j'espère obtenir de te tout confier avant peu. Celle que j'aime est à Venise, il faut que je la voie....

« — Et pourquoi ne pas m'avoir averti, m'écriais-je en interrompant Romuald, j'aurais obtenu que tu y vinsses avec moi, ou que tu remplisses la mission qui m'y conduit.

« — Impossible! mon amour n'a fait que trop de bruit, et si je paraissais sous mon nom à Venise, on en éloignerait aussitôt celle que j'aime. En prenant le tien je n'éveillerai aucun soupçon, je la verrai, je saurai enfin mon sort. Toi, sous le mien, tu resteras quelques semaines aux eaux, bientôt je te rendrai ton nom, et s'il résulte quelque malheur, je m'arrangerai pour qu'il retombe sur moi.

« Je sentais parfaitement la folie et le danger d'un pareil projet, mais la tête de Romuald était tellement exaspérée que je ne pouvais tenter de raisonner avec lui, encore moins essayer de le faire renoncer à ses désirs. Nous échangeâmes nos papiers; il connaissait comme moi-même la mission dont j'étais chargé, et nous savions de nos familles et de nos positions respectives assez de particu-

larités pour ne pas me trouver embarrassé. Je me promettais d'ailleurs, sous prétexte de mauvaise santé, de vivre aux eaux dans une solitude profonde. Je quittai donc Romuald, sinon tranquille, du moins déterminé à ne jamais lui reprocher les suites que pourraient avoir le sacrifice que je me déterminais à faire.

« Ah! si j'avais pu prévoir...

« J'ordonnai à mon fidèle Wilhis de dire que je me nommais Romuald d'Orsini. Il ne se permit pas une réflexion, ni sur cet ordre, ni sur ce que je changeais le but de mon voyage.

« J'arrivai en Savoie. Pour ajouter à mes inquiétudes, j'appris que le général de Valbreuse entrait en Italie et se dirigeait sur Milan. Je fus au moment de l'écrire à Romuald, mais il aurait pu soupçonner de l'hésitation, ou supposer dans mon empressement à lui apprendre cette nouvelle, peut-être le désir secret de me dégager de ma parole, et je me tus. Je retardai autant que possible le moment de voir la société rassemblée aux eaux; et sous

prétexte de fatigue, je ne sortais pas de mon appartement.

« J'avais éprouvé une telle répugnance à écrire un nom qui n'était pas le mien, sur le registre des eaux, que je sentais bien que le mensonge, quelqu'innocent que soit son motif, est toujours une grande faute. Hélas! je devais payer bien cher le tort d'avoir dévié un instant du droit chemin.

« J'attendais de jour en jour des nouvelles de Romuald, j'espérais qu'il m'écrirait de venir le rejoindre, que grâce à l'espèce de prison à laquelle je me condamnais, j'éviterais de grands malheurs.

« Un matin, mon valet de chambre me remit un petit billet bien parfumé. L'adresse portait le nom de d'Orsini. Madame de Bethune qui avait écrit ce billet y disait, qu'arrivée de la veille, elle avait lu sur le registre un nom qui lui rappelait un souvenir agréable, ayant habité à Bologne la maison d'une madame d'Orsini qui l'avait comblée de soins et de préve-

nances ; qu'elle ne doutait pas que je ne fusse son fils, ce Romuald tant aimé dont elle parlait sans cesse. Madame de Bethune finissait son billet en m'engageant à me présenter le soir même chez elle, ou si j'étais trop indisposé, elle me prévenait qu'elle userait du privilège de son âge, pour venir elle-même chez moi.

« Quelle que fût ma répugnance, il était impossible de se refuser à une telle invitation, et je fis dire que je me rendrais aux ordres de madame de Bethune.

« Accueilli par cette dame de la manière la plus encourageante, je sus dissimuler mon trouble. Au fait de ce qui concernait la famille de d'Orsini, je m'en entretins avec elle, sans qu'elle conçut le moindre soupçon. Madame de Bethune était une femme âgée, mais d'une conversation piquante, d'un esprit vif; elle paraissait aimer la gaieté et le plaisir, et disposée à faire beaucoup de frais d'amabilité pour réunir du monde. Je n'avais pas été une demi-heure avec elle, que j'avais pu la juger, et qu'elle

m'avait déclaré qu'elle comptait sur moi pour augmenter sa société habituelle.

« J'allais lui apprendre que je ne pourrais profiter long-temps de cet avantage, attendu que le congé que j'avais obtenu pour soigner ma santé était très limité, quand j'entendis ouvrir doucement une porte et que je vis entrer une femme.

« Madame de Bethune me présenta à sa nièce, veuve depuis deux ans du colonel Molmont. J'admirai la plus ravissante figure qui eût jamais frappé mes regards. Ce n'était point cependant la physionomie douce et céleste que je rêvais depuis mon enfance. C'était une beauté si éblouissante, une taille si majestueuse et si parfaite; enfin, ajouta le marquis en soupirant profondément, vous l'avez vue, jugez de ce qu'elle devait être dans tout l'éclat de la jeunesse. Elle ressemblait à ce portrait, continua-t-il, en couvrant de baisers celui de sa fille. Mais elle était plus régulièrement belle,

et la critique la plus sévère était forcée de se taire en la voyant.

« La conversation devint générale ; madame de Molmont y prit part avec une grâce et une mesure parfaite. Le sérieux paraissait être la pente naturelle de son caractère. Cependant il y avait dans ce sérieux une grâce indicible et un entraînement plein de charmes. Peut-être pouvait-on reprocher à cette beauté parfaite un peu de hauteur dans le regard ; mais tout était si bien en harmonie chez elle, qu'on n'eût osé désirer aucun changement, de peur de déranger un si bel ensemble. Plusieurs fois les yeux de madame de Molmont s'étaient arrêtés sur moi avec une curiosité sévère, et ensuite avec une bienveillance plus aimable, et quand je me levai en m'excusant d'avoir fait une si longue visite, je crus apercevoir un regret dans ses yeux.

« Madame de Bethune me dit qu'elle comptait me trouver le lendemain à la fontaine. Elle ajouta que la vie des eaux ordonnait que

l'on ne se quittât pas. Qu'elle comptait réunir tous les soirs quelques personnes à qui elle donnerait du thé, et qu'elle m'enjoignait, au nom de madame d'Orsini, qu'elle voulait remplacer, de ne pas manquer de m'y rendre sous quelque prétexte que ce fut

« En rentrant chez moi, je tombai anéanti sur un fauteil; je ne me reconnaissais plus, mon passé, mon présent, mon avenir, tout était trouble, cahos. L'image de ma mère, le souvenir de Romuald, le nom que je portais, je l'oubliais. Je ne pensais qu'à cette femme enchanteresse. Elle était dès le premier instant entrée en souveraine dans mon âme, et, sans songer si elle m'aimerait, si elle pourrait jamais m'appartenir, je ne voyais plus qn'un bonheur, qu'un but, qu'un avenir, l'aimer avec idolâtrie. Ma nuit fut un délire continuel. Si je fermais les yeux, une vision magique m'apparaissait. Ma main brûlante pressait la sienne, tous les feux de l'amour embrâsaient mon cœur, et cette ivresse dont l'âpre violence

ne pouvait se rendre, avait quelque chose de si doux et de si terrible à la fois, qne dès ce moment, j'en suis sûr, elle commença d'affaiblir ma raison.

« Je ne dormis pas un instant, et j'étais des premiers à la fontaine. Étranger à tout le monde, je ne parlai à personne, et les yeux fixés sur le chemin qui conduisait chez madame de Bethune; je la vis sortir appuyée sur le bras de madame de Molmont, qui était, s'il est possible, plus belle que la veille. Je m'approchai, et je me sentis près d'elle ce que je n'avais jamais été. Mon esprit trouvait de l'originalité pour la faire sourire, des argumens pour la eonvaincre, et pendant ces jours si rapidement écoulés, je goûtai tout le charme attaché à la présence de ce qu'on aime. Nous causions de longues heures sans parler d'amour, mais elle pouvait le deviner dans mes yeux, dans ma voix, dans le tremblement de ma main lorsqu'elle approchait la sienne. Elle m'aima, et dès ce moment commença

pour elle une lutte entre la passion et le devoir. Moi, plus heureux, fier de l'adorer, la croyant libre, songeant pour la première fois à l'indépendance de ma fortune, aux espérances que me donnait ma carrière militaire, tout était espoir, enchantement. Mais par une timidité née tout entière de l'amour, je ne lui déclarai pas tout à coup mes sentimens. J'aimais qu'elle les devinât; j'aimais aussi à la voir se débattre contre ce que je regardais seulement comme la retenue délicate d'une femme.

« J'avais entendu parler du colonel de Molmont, comme d'un vieux militaire brave et estimé; mais je savais aussi qu'il était peu aimable; je me persuadais que sa femme ne lui avait jamais accordé que de l'estime, que c'était à moi qu'était réservé de faire naître l'amour dans son âme, et de lui apprendre le bonheur d'être passionément aimée. Cependant il était des momens où je sentais dans nos caractères une grande différence. Elle ne me paraissait douce et sensible que par entraînement. Le récit

d'un trait de bonté, d'une action généreuse, ne remplissait pas ses yeux de larmes; mais ils s'animaient d'un feu éblouissant si on parlait de grandeurs. Sa taille, déjà si majestueuse, prenait alors une dignité nouvelle. On eut dit que, faite pour régner, l'amour ne lui semblait qu'une faiblesse condamnable, je la voyais se débattre contre lui, et sa fierté s'irritait parfois de se trouver si faible. Et moi, moi, je l'adorais de vouloir me résister; j'érigeais ses défauts en grâces, en vertus, et tel était l'excès de ma passion, que je n'aurais pas voulu ôter à son caractère un seul des inconvéniens dont je craignais pourtant de souffrir.

« Marguerite (la première fois que madame de Bethune lui donna ce nom devant moi, elle tressaillit et me regarda avec inquiétude), Marguerite joignait à un esprit fin beaucoup d'élévation et, quelque preuve que j'aie pu acquérir de l'empire que l'orgueil exerçait sur elle, j'en suis persuadé, c'est à son éducation qu'elle doit ses plus grands torts. Elle aimait la vertu; mais la

vertu qui attire l'admiration du monde ; elle l'aimaitet m'y sacrifia. Mais je suis certain que ce nefut pas sans remords, ni sans douleurs.

« La passion qu'elle m'inspirait augmentait chaque jour de profondeur; elle faisait maintenant partie de ma vie, ou plutôt elle la remplissait tout entière. A peine pensais-je à Romuald, à la position dangereuse dans laquelle il m'avait placé; ou, si j'y pensais, c'était pour frémir de la crainte de recevoir de lui l'avertissement de venir reprendre et ma place et mon nom. Un mois s'était écoulé, et j'avais seulement reçu de lui une lettre courte et presque inintelligible. Il m'en promettait une autre plus tard. Je comprenais maintenant tous les sentimens qui l'agitaient et le faisaient agir. Ah! qu'il avait eu raison de me dire que je ne savais pas de quoi l'amour rendait capable. Cette passion me soumettait aujourd'hui, bien plus que lui peut-être !

« Enfin j'étais déterminé à écrire à Romuald qu'il fallait me permettre de découvrir à ma-

dame de Molmont mon véritable nom. Pourtant, avant de prendre ce parti ; je voulais obtenir l'aveu d'un sentiment dont je ne doutais pas, mais dont l'expression m'inspirait cependant de vives inquiétudes. Marguerite me fuyait; à sa vive et brillante gaîté avait succédé une continuelle rêverie. Je ne pouvais plus obtenir d'elle ces conversations intimes où elle se montrait si aimable.

« Devant témoins, elle ramenait constamment la conversation sur les avantages du rang et de la richesse.

« Elle changeait et pâlissait ; moi-même je commençais à sentir une secrète terreur troubler mon amour, et ne pouvant plus trouver l'occasion d'entretenir seule Marguerite qui me fuyait avec persévérance, je résolus d'obtenir quelques explications de madame de Bethune.

« Elle écouta en riant mes premières plaintes. Hélas! elle savait pourtant l'obstacle insurmontable qui me séparait de Marguerite, et elle riait de la passion d'un malheureux qui

y attachait toute sa vie. Madame de Bethune s'était prêtée à un stratagême qui, quoiqu'innocent dans le principe, devait avoir des suites bien funestes.

« — Comment! s'écria cette femme légère, vous vous étonnez de la conduite de Marguerite et vous m'en demandez le motif, comme si je pouvais deviner tous les caprices qui passent dans la tête d'une jeune femme.

« — Le caractère de madame votre nièce, repris-je très sérieusement, ne me paraît pas capricieux. La supériorité de son esprit la met au-dessus de cette faiblesse et....

« — Sans doute; sans doute, interrompit-elle comme fatiguée d'entendre l'éloge de l'esprit d'une autre; mais que concluez-vous de tout ceci, et en quoi le plus ou moins de sérieux de madame de Molmont peut-il vous affecter autant?

« — En quoi! madame, ignorez-vous que je l'aime et que maintenant ma vie est attachée à mon amour.

« — J'espère que non, reprit-elle avec plus de gravité ; écoutez, mon cher Romuald, l'amitié que je vous porte ; le souvenir de votre mère, me fait mettre du regret et de l'intérêt à tout ceci, moi qui n'en mets pas à grand chose ordinairement. Écoutez donc un conseil de ma vieille expérience ; quittez Aix de suite, Marguerite ne peut vous appartenir. Son caractère, ses goûts, sont entièrement opposés aux vôtres ;

« — Elle ne peut m'appartenir, répétai-je sans faire attention au reste de la phrase. Ne m'avez-vous pas dit qu'elle était veuve ? et... :

« — Je conviens de tout cela, reprit madame de Bethune. Mais quand Marguerite serait libre, ne devinez-vous pas qu'elle ne se mariera jamais qu'à un homme titré, riche, élevé en grade.

« Je respirai. Si la malheureuse aventure de Romuald n'avait point de suites désastreuses, ma carrière, déjà assez avancée, devait d'un instant à l'autre devenir plus brillante. J'étais le fils aîné d'un comte de l'empire ; ma fortune

personnelle était assez considérable. Ainsi donc, si c'était le nom de l'obscur d'Orsini et son manque de fortune qui inquiétaient Marguerite, je pouvais facilement la rassurer, lui dire qu'en m'aimant, elle serait à la fois heureuse par mon amour, et placée dans un rang digne d'elle. Peut-être mon cœur se sentait-il un peu blessé. Mais j'aimais trop Marguerite pour la juger avec sévérité.

Mes yeux rayonnaient d'espérance. Madame de Bethune me regardait avec étonnement et attendait probablement que je lui donnasse une explication. C'était à Marguerite seule que je voulais parler de notre avenir ; que je voulais confier le secret de Romuald. Je comptais assez sur la sûreté de son caractère, pour ne sentir aucune inquiétude en lui révélant ce secret. Aussi détournai-je l'attention de madame de Bethune, en m'occupant exclusivement d'elle, avec plus de gaîté et de soin, que je n'en avais apporté depuis long-temps.

« — A la bonne heure, me dit-elle, voilà

comme je vous aime et comme vous êtes aimable. Les sentimens sérieux ne seyent ni à votre âge, ni à votre état, et vraiment vous n'étiez pas amusant depuis quelques jours. Marguerite elle-même est abattue; mais la voilà avec le reste de notre société, et j'espère que vous allez continuer à mériter mes éloges,

« Madame de Molmont s'avança plus belle que jamais, mais le nuage qui obscurcissait son front ne se dissipa point de la soirée, Au contraire, quand elle remarqua mon enjouement, elle me regarda avec un sourire presque méprisant. Je compris ce regard, il fût jusqu'à mon cœur pour y porter l'assurance de mon bonheur. Je compris qu'elle m'en voulait d'avoir le maintien d'un homme heureux, lorsque je devais craindre qu'un obstacle insurmontable ne nous séparât. Je jouissais avec délices de son injustice, de son mécontentement, puisque je mecroyais le pouvoir d'en faire revenir: saisissant un moment où l'on ne pouvait m'en-

tendre, je la suppliai de m'accorder un instant d'entretien dans le jardin de la maison.

« Vous êtes bien présomptueux, me répondit-elle avec hauteur, et elle s'éloigna.

« Je restai immobile au milieu de l'appartement, me demandant ce que j'avais à faire d'une existence qu'elle repoussait. Mes regards suivaient Marguerite qui s'éloignait fièrement; mais il fallait qu'elle passât devant une grande glace. Ses yeux s'y arrêtèrent pour me chercher peut-être; ils étaient remplis de larmes, et la joie rentra dans mon âme.

« Cependant le reste de la soirée elle m'évita. Une fois ma main approcha la sienne, elle devint très pâle, et la retira avec terreur. Mais elle ne pouvait effacer ce que j'avais vu, elle ne pouvait m'enlever le bonheur qu'elle m'avait donné malgré elle, et je me retirai chez moi, déterminé à lui parler sans témoins.

« S'il est vrai qu'une puissance miséricordieuse veille sur nous et nous envoie le pressentiment de nos malheurs et de nos fautes; s'il est vrai que la Providence en nous abandonnant dans la route qui doit nous perdre, essaie cependant de nous retenir sur le bord de l'abîme, je fus imprudent et coupable de repousser les avertissements que me donna le ciel

la nuit qui précéda le jour où j'étais décidé à voir Marguerite seule, et à lui tout confier. Ce n'étaient point des songes qui me tourmentaient, car je ne dormais pas, mais bien de tristes et désolans pressentimens.

« L'image de Marguerite s'élevait devant moi, mais tout à coup elle était remplacée par celle d'une autre femme dont je ne voyais pas la figure, mais de qui la taille était belle et majestueuse comme la sienne. Cette femme s'appuyait sur le bras de mon père et me faisait signe de m'éloigner, avec un geste de fureur. Je cherchais Marguerite, je ne la trouvais plus à sa place, je foulais aux pieds Romuald mourant, il tenait sur son cœur un mouchoir trempé de sang et répétait tout bas : « Tous les deux malheureux et malheureux par l'amour, viens, Caliste. » Et ce nom de Caliste m'arrivait comme un glas funèbre ; il me semblait étranger. Je ne croyais plus que ce fût le mien, car jamais Marguerite ne m'avait appelé Caliste.

« Mes yeux ne s'étaient point encore fermés au sommeil, quand Wilhis entra chez moi portant un gros paquet de papiers, sur l'adresse duquel je lus le nom de d'Orsini. J'étais décidé à tout confier à Marguerite, j'étais inquiet de mon ami, et cependant je fus long-temps à me déterminer à ouvrir cette lettre. Je l'ai conservée ; lisez-là, dit le marquis à M. Delmot. Pendant ce temps, je prendrai du repos et du courage pour continuer mon récit.

« Il faut que je t'écrive, Caliste, il faut que je t'ouvre mon âme tout entière. Peut-être sera-ce, ami, les dernières confidences que tu recevras de moi. Car demain, oui demain, je dois savoir enfin si je puis vivre ou mourir. Je ne l'ai point vue encore; depuis plus de quinze jours habitant la même ville qu'elle, n'éveillant aucun soupçon, elle n'a pas trouvé cependant un seul moment à m'accorder. Vous pouvez, m'écrit-elle, tout confier à votre ami, et jusqu'ici le silence le plus rigoureux m'avait été ordonné même envers toi... Je te le

dis, Caliste; nous touchons à une catastrophe. Mon sang bouillonne avec trop de violence.

« Mais avant de commencer un récit qui, en réveillant dans moi tant d'émotions, peut me faire oublier tout le reste, apprends du moins que le secret qui nous est commun est en sûreté. La mission dont on t'avait chargé ne peut être remplie qu'au retour d'un général qui ne revient que dans un mois. D'ici là, tout sera fini d'une manière ou d'une autre.

« Je t'ai plusieurs fois raconté les malheurs de ma famille. Tu sais que mon père à l'aurore d'un beau talent, connut et aima ma mère, jeune Romaine, jolie autant qu'aimable; que, n'écoutant l'un et l'autre que l'amour, ils s'enfuirent; elle, en abandonnant une famille riche et puissante, lui, en quittant l'école de Rome, où il recevait les leçons et les conseils des grands maîtres. De peintre célèbre qu'il aurait pu devenir, Paolo d'Orsini se résigna à végéter à Bologne où il s'établit. L'obscurité,

la misère furent son partage, mais il ne se plaignit jamais, car sa passion pour ma mère ne s'éteignit que lorsque le tombeau s'ouvrit pour lui, et à la fleur de l'âge.

« A cette époque j'atteignais dix-sept ans ; je restai seul avec ma mère qui se résigna à vivre, mais qui ne sortit jamais d'une profonde tristesse, et il était trop facile de prévoir que cette tristesse amènerait aussi pour elle une mort prématurée. Mes parens avaient fait jusque-là les plus grands sacrifices, s'étaient privés presque du nécessaire pour me tenir dans l'université assez renommée de Bologne. Il n'y fallait plus songer ; ma mère pleurait, je cherchais à la consoler. La guerre était allumée ; deux puissances se disputaient notre belle Italie. La France, encore dégoûtante d'un sang versé pendant une révolution épouvantable, venait de se régénérer en commençant une guerre où des prodiges de valeur chaque jour répétés ne semblaient plus étonner que ses ennemis. Le mont Saint-Bernard fut franchi à la voix

d'un homme, et cet homme devint l'objet de mon admiration. Puisque ma malheureuse patrie devait subir un maître, j'aimais mieux qu'elle devînt la conquête d'un héros; et, quoique Italien, je m'avouais que je m'enrôlerais volontiers sous ses bannières. Ma mère me conjura de renoncer à un désir qui lui enlèverait son seul bien, je me résignai à lui obéir; mais qu'allions-nous devenir?

« Nous étions plongés dans une incertitude cruelle, et, maudissant le sort, je me demandais comment j'allais donner du pain à ma mère, lorsqu'une lettre arriva; c'était pour nous un événement, et le timbre de Rome le rendait encore plus remarquable. Un des frères de ma mère lui écrivait qu'il venait d'apprendre la mort de mon père, que cette nouvelle ayant éteint la haine de sa famille, on lui accordait, durant sa vie, une pension dont elle toucherait de suite une année.

« Le premier mouvement de ma mère fut de répondre qu'elle repoussait un secours, qui lui

venait par suite d'une perte si cruelle pour son cœur, mais elle se dit, je dois être mère avant tout. Elle en accomplit en effet tous les devoirs et, pour que mon éducation fût plus achevée, elle y consacra presque entièrement la somme qu'elle recevait. Je m'occupai deux ans encore de mon instruction; pendant ce temps, l'Italie fut conquise et pacifiée, et ma mère, convaincue alors que sa pension s'éteindrait avec elle, que l'état militaire pouvait m'offrir une carrière honorable, céda à mes désirs, et me laissa entrer au service de France.

« Je t'ai raconté plusieurs fois, comment j'eus le bonheur de sauver la vie à mon colonel, comment, grâces aux circonstances, je pus me distinguer, et fus fait officier très rapidement; comment mon colonel, nommé général, me choisit pour son aide-de-camp. Tu sais tous ces détails, et si je te les ai rappelés ici, c'est que je voulais t'amener à l'enchaînement de circonstances qui me fit connaître l'amour, ses tourmens et ses délices.

« Mon général fut envoyé à Venise; on désigna pour sa demeure le palais d'un riche patricien très vieux et très avare. Cependant quand mon général arriva pour prendre possession de l'appartement qu'on lui avait désigné, nous remarquâmes des préparatifs de fête; les domestiques avaient à peine le temps de nous répondre, et ce ne fut pas sans difficulté que nous pûmes comprendre que notre nouvel hôte se mariait le jour même avec une jeune personne dont il pouvait facilement être le grand-père. Les mariés étaient à l'église, et au retour devait avoir lieu le repas, le bal, le concert et le feu d'artifice, pour lesquels on faisait tant de préparatifs. Peu de momens après, nous entendîmes effectivement un bruit d'instrumens précédant le cortége des époux qui montait les marches du palais donnant sur le grand canal. Nous nous étions approchés d'un balcon, et mon sourire se joignit à celui du général, quand nous pûmes distinguer la singulière tournure de l'époux.

« Vieux et laid, son élégant habit faisait encore mieux ressortir une figure où le grotesque le disputait à la dureté. Ses sourcils froncés, blancs et épais, formaient un singulier contraste avec sa peau noire et huileuse; ses yeux lançaient des regards qui tenaient à la fois de l'astuce d'un singe apprivoisé, et de la férocité d'un animal sauvage.

« La pauvre enfant! me dit mon général, en me montrant la mariée couverte d'un long voile, et dont on ne découvrait que la taille svelte et élancée, le pied charmant et les longues tresses de cheveux blonds.

« La pauvre enfant! répétai-je avec lui; et je devins triste lorsque je la vis disparaître. Notre hôte ne tarda pas à venir cérémonieusement prier le général d'assister au repas de noces. Le général s'excusa, mais promit de se rendre au bal du soir. J'avais pu examiner, pendant que dura cette visite, le vieux Venuzzi c'est ainsi qu'il se nomme, et dès cet instant, je me sentis pour cet homme une ré-

pugnance qui n'était sans doute que le pressentiment de la haine que je devais lui porter un jour. J'éprouvais à la fois de l'impatience et de la crainte de voir arriver la fin de la journée; il me semblait que j'attendais quelque événement important. J'essayai de me dispenser de me rendre chez Il signor Venuzzi, sous le prétexte d'un grand mal de tête.

« — Le bal le dissipera, me fit observer mon général; je n'ai que vous ici, mon cher Romuald, et vous ne voudriez pas me laisser seul. D'un autre côté, il ne serait pas convenable de ne pas se présenter à ce bal, puisque je l'ai promis. Mais nous nous y rendrons tard et en sortirons de bonne heure.

« En effet, le bal était commencé depuis longtemps, lorsque nous y arrivâmes. Le général, ainsi que moi, cherchâmes des yeux la mariée, mais nous apprîmes qu'elle venait de sortir, se trouvant légèrement indisposée.

« Je fus forcé de figurer à une *furlana*, mais malgré la musique et cette danse animée, j'é-

tais préoccupé et regardais autour de moi avec impatience. Des fusées suspendirent le bal, on s'approcha des fenêtres, puis on se hâta de descendre au jardin où l'on croyait mieux jouir du feu d'artifice. Je marchais seul quand, au détour d'un bosquet, j'entendis une voix dure prononcer avec humeur :

« — Point de ces enfantillages, ma fille, il faut reparaître et vous défaire surtout de cet air triste. Allons, encore des larmes, lorsque vous venez de faire un mariage magnifique qui vous rend riche et heureuse.

« — Heureuse! répondit une voix tremblante, ma mère; vous le pensez, vous, j'avais eu du courage jusqu'à ce moment; mais l'instant terrible est venu; je vais appartenir à cet homme et jamais, jamais ne devrai le quitter.

« Ces paroles furent suivies de sanglots qui émurent vivement mon cœur.

« — Allons, reprit la mère un peu moins durement, que veux-tu, Giulietta? la chose est faite. Tu sais bien que je n'étais pas tout

à fait maîtresse. Allons, sèche tes larmes, restons dans le jardin ; on y verra moins la rougeur de tes yeux.

« J'aperçus la mariée sortir d'un bosquet ; plusieurs personnes vinrent au-devant d'elle, on la fit monter sur des gradins préparés pour jouir plus commodément du feu d'artifice. Les yeux fixés de son côté, je ne pouvais cependant encore la distinguer que dans l'ombre ; quand les pièces d'artifices se succédant, répandirent une lueur éclatante et éclairèrent la charmante figure de la jeune épouse. Je la vis, Caliste, pour ne plus l'oublier : ses yeux étaient bleus et charmans, sa figure enfantine légèrement colorée, et on ne pouvait mieux la comparer qu'à ces têtes délicates que Raphaël donne à ses anges. Elle paraissait à peine sortir de l'enfance, et dans son regard abattu se lisait encore quelque chose de l'imprévoyance et de l'adolescence ; ses formes et sa taille à peine encore formées ne démentaient pas cette expression ; et quoique je vinsse d'entendre ses plaintes et

ses sanglots, il y avait tant de jeunesse dans tout son maintien, que je me dis avec regret qu'elle serait bientôt consolée, et faite à son sort.

Les fusées tombaient autour de nous : à plusieurs reprises elle se leva avec terreur. Une fois surtout, elle parut plus effrayée, je tendis involontairement le bras vers elle ; elle s'en aperçut et se rassit en rougissant ; mais une de ces fusées ayant atteint le voile léger qui ornait sa tête, je la vis de suite toute en feu, et quoique je ne fusse point placé près d'elle, je ne sais comment je m'élançai si vivement à ses côtés, que chacun me fit place. J'arrachai le voile et saisissant dans mes mains tremblantes les tresses de sa belle chevelure, j'éteignis le feu qui commençait à les gagner.

« L'effroi, l'état de malaise où se trouvait cette jeune femme furent sans doute cause que la peur prit sur elle autant d'empire ; elle s'évanouit entièrement dans mes bras. Je l'enlevai des gradins où elle était assise, et, traversant

rapidement le jardin avec ce délicieux fardeau, j'atteignis le palais, et la déposai sur un lit de repos placé dans le premier salon.

« Bientôt sa famille, son époux nous entourèrent; mais elle était appuyée sur mon cœur, et je ne me sentais ni le courage ni l'envie de la quitter. Elle ouvrit les yeux, regarda autour d'elle, mais ayant aperçu la figure repoussante de Venuzzi, elle se rejeta sur mon sein, en cachant sa tête avec effroi. Une femme d'une tournure commune vint l'arracher de mes bras, et ne se donnant même pas la peine de me remercier; elle l'entraîna brusquement dans un autre appartement.

« Je sortis pour rejoindre mon général; il était déjà rentré chez lui. En passant, je rencontrai dans un coin du salon notre vieil hôte, qui me regarda d'un air soucieux et mécontent. Cependant il m'accabla de politesses et me reconduisit jusqu'à la porte de mon appartement. Les fenêtres en étaient placées en face de deux croisées dont les persiennes étaient baissées;

et au travers desquelles on apercevait une vive lumière.

«Ces fenêtres étaient celles d'une partie du rez-de-chaussée, et moi j'occupais le premier étage. Mes yeux pouvaient plonger dans cet appartement. Mais au travers des persiennes je n'apercevais que la lumière qu'on changeait de place à chaque instant. Au tumulte d'une fête avait succédé un silence qui fut tout à coup troublé par un cri étouffé, suivi de plaintes douloureuses. J'éteignis ma bougie pour ne donner aucun soupçon : peu de temps après, on leva une des persiennes, on approcha un fauteuil, une femme évanouie y était étendue ; c'était elle..... je compris qu'elle sortait d'une violente attaque de nerfs. Sa mère la quitta ; elle semblait attendre son retour avec anxiété ; je conjecturai que celle-ci était allée demander à Venuzzi de laisser sa femme seule pour cette nuit, et qu'il y avait consenti, car madame de Venuzzi parut plus calme et se décida à se coucher. Les fenêtres furent refermées, je n'aperçus plus rien.

« Je n'essaierai point de te peindre, Caliste, la joie que j'éprouvai de ce que Venuzzi n'usait pas de ses droits la nuit même. Il me sembla que, n'étant pas encore à lui, c'était à moi qu'elle appartenait. Mon cœur ne pouvait oublier ce regard, ce mouvement irréfléchi qui l'avait précipitée dans mes bras ; il me semblait qu'elle venait de me confier son existence, et que je devais tout faire pour la défendre.

Avec les ombres de la nuit s'évanouirent les projets insensés suggérés par elle. N'était-elle pas mariée? n'étais-je pas venu trop tard? Cependant, à peine faisait-il jour que je courus à ma fenêtre; déjà elle était à la sienne; pâle, abattue comme un lis courbé par l'orage. Elle regardait tantôt le ciel avec mélancolie, tantôt la porte de son appartement, et le reste du palais avec inquiétude; elle semblait dire, quand on se réveillera, mon suplice recommencera.

« Je n'osais me faire apercevoir dans la crainte de l'effrayer, car elle était à peine vêtue. Nous restâmes ainsi près d'une heure; elle laissait

couler des larmes qui tombaient sur mon cœur et bouleversaient ma raison. Il faut que je la console, me disais-je, il faut que je lui parle.

« On frappa à ma porte, pour m'avertir que le général me demandait à l'instant. Je repris mon uniforme que j'avais jeté la veille sur un canapé, personne n'y avait touché, n'avait pu voir, ni enlever le trésor qui y était attaché. Je bénis ce hasard, car aux franges d'une de mes épaulettes étaient restées quelques tiges du bouquet virginal qui ornait la tête de la mariée. Plusieurs de ses charmans cheveux blonds y étaient aussi attachés; il me sembla que je la retrouvais tout entière, et je cachai ce trésor sur mon cœur.

« Je fus obligé de donner le reste du jour aux devoirs de mon état, à peine eus-je le temps de monter une fois chez moi, les persiennes de ses fenêtres étaient hermétiquement fermées, je ne la vis point.

« Le général me plaisanta sur l'immense service que j'avais rendu à madame de Venuzzi

en sauvant sa belle chevelure des flammes.

« — Si j'en crois, ajouta-t-il, un noble vénitien avec qui je me suis entretenu hier, son mari serait peu flatté que les jeunes gens l'approchassent. C'est, assure-t-on, un richard usé par la débauche; cette jeune fille appartient à une famille grecque presqu'indigente. Venuzzi l'a épousée en donnant au père quittance d'une somme qu'il lui avait prêtée, il n'a fait à sa femme aucun avantage; mais il s'est engagé, si elle se conduisait bien, à lui laisser à sa mort toute sa fortune. Venuzzi tient dans ses mains la destinée de cette famille, et il serait peu convenable de rien hasarder qui puisse compromettre le bonheur ou l'avenir de cette intéressante femme. Pensez-y, mon cher Romuald, ajouta mon général avec bonté.

« Le général ne se présenta point chez notre hôte, et m'engagea à l'imiter. Il sortait beaucoup et s'amusait à Venise; moi, je passais le temps que j'avais de libre seul chez moi. Mais les persiennes du rez-de-chaus-

sée restaient toujours baissées; Giulietta ne paraissait plus, même au point du jour. Tout me révélait que son époux partageait son appartement. Seulement quelquefois, je voyais des doigts délicats entr'ouvrir les feuilles de la persienne.

« Un soir, je me promenais dans le jardin que Venuzzi n'avait osé nous interdire; la nuit était sombre; je m'approchai de ces persiennes toujours fermées avec tant de soin; on ne voyait rien, mais on pouvait entendre :

« — Chantez Giulietta, disait Venuzzi.

« — Chanter, répondit-elle, ne savez-vous pas que les oiseaux cessent de chanter en cage. Non, tant qu'il me faudra demeurer enfermée, vous n'entendrez pas ma voix.

« — De la patience, ces officiers ne seront pas long-temps ici.

« Elle répondit par un soupir, mais elle ne chanta pas.

« Peu de temps après, le général m'annonça que nous allions faire une course à Trieste,

qu'il laisserait à Venise une partie de ses équipages, et que nous serions vraisemblablement quinze jours absens. Quoique je n'eusse aucun espoir de parler à Madame de Venuzzi, mon cœur se serra à l'idée de quitter la maison qu'elle habitait. Je m'imaginais que si je pouvais l'entretenir une seule fois, lui dire tout ce que je ressentais, je serais satisfait et me résignerais à ne pas connaître d'autre bonheur. J'ignorais que rien n'est aussi insatiable que l'amour, que plus il obtient, plus il exige.

» Nous partîmes après avoir pris congé de Venuzzi, qui se fit répéter plusieurs fois par le général que nous serions au moins quinze jours absents. Je regardai avant mon départ les fenêtres de Giulietta, elles étaient plus que jamais fermées et je n'aperçus pas même la main charmante qui les entr'ouvrait quelquefois.

« Nous arrivâmes à Trieste où le général venait remplir une mission assez importante. Le soir même il me dit :

« — Il faut que vous repartiez demain pour Venise, Romuald. J'ai oublié un papier essentiel, qui contient un projet pour l'Illyrie. Je vois jour à pouvoir promptement avancer cette affaire, et peut-être la terminer. Vous sentez de quelle importance il est que j'aie promptement ce projet. Vous pourrez arriver dans la nuit, prendre seulement quelques heures de repos, et repartir au point du jour.

« Je lui obéis, et pendant le trajet, quoique l'image de Giulietta ne fut pas moins puissante sur moi, elle se présentait sans joie et sans espérance. Il était minuit quand j'arrivai au palais Venuzzi; un des gens du général qu'il y avait laissé vint m'ouvrir. Je lui ordonnai de faire tout préparer pour que je pusse repartir au point du jour; et, après avoir trouvé le papier qui faisait le motif de mon voyage, j'entrai dans mon appartement pour y attendre le jour. Je m'approchai de ma fenêtre, et je faillis jeter un cri de surprise et de joie; celles de Giulietta étaient ouvertes.

Assise seule auprès de l'une d'elle, Giuletta rêvait, et de temps en temps, regardait le ciel et le jardin comme si elle avait recours à toute sa raison pour ne pas céder à la tentation d'y descendre. Je la vis prendre un livre, s'approcher d'une lampe, essayer vainement de lire; puis retomber dans une profonde rêverie.

« Mais ce n'est point une illusion: plusieurs fois elle a regardé du côté de mon appartement. J'avais eu soin de laisser ma bougie dans la première pièce et rien ne devait lui apprendre que j'étais là. Ainsi, je pouvais la contempler sans craindre de la voir fuir ou d'alarmer son argus. Mais lui-même, où était-il? Comment la laissait-il seule? Certes, il eut fallu être plus qu'un ange pour ne pas songer à profiter de si heureuses circonstances.

« Je descendis l'escalier dont une des portes ouvrait sur le jardin. Je retenais mon haleine, mon pied ne se posait qu'à peine sur les larges marches, et je m'arrêtais

à chaque moment pour écouter et comprimer les battemens de mon cœur. J'allais entrer dans le jardin, lorsque je remarquai dans le fond du vestibule une porte entr'ouverte qui laissait voir une longue file d'appartemens; une lumière s'avança, une femme vêtue de blanc la portait, les rayons de la bougie tombèrent sur moi; Giulietta, c'était elle, s'appuya effrayée contre la balustrade de l'escalier et parut prête à perdre connaissance. J'osai la soutenir jusqu'à la première pièce de son appartement. C'était celle dans laquelle je l'avais déposée le jour du feu d'artifice; elle s'assit sur le même sopha où je l'avais placée. Je fus à l'instant même à ses pieds.

« — Relevez-vous, me dit Giulietta, mon sort est trop cruel, n'y associez pas le vôtre. Si l'on vous surprenait, vous n'échapperiez pas à la plus horrible vengeance.

« — Que m'importe! m'écriai-je, en pressant sa main sur mes lèvres. Écoutez-moi, douce et chère victime. Vous êtes bien mal-

heureuse ; mais n'est-il aucune ressource, aucun moyen de vous soustraire....... Ah! pardon, dis-je en m'interrompant, un étranger qu'à peine vous reconnaissez peut-être, oserait-il?.......

« — Je ne vous reconnais pas! dit Giulietta en cachant dans ses mains sa tête d'ange, il fallait donc ne jamais vous voir.

« Cet aveu qui m'énivrait de délices, me fit trouver pour peindre à Giulietta la passion qu'elle m'inspirait, des paroles je crois jusqu'alors inconnues. Deux heures se passèrent dans cet entretien où j'appris que j'étais aimé, mais où je reconnus aussi les obstacles terribles qui nous séparaient. Venuzzi était jaloux de moi jusqu'à la frénésie. Une affaire importante l'ayant appelé à Ferrare, il ne s'était déterminé à s'y rendre que lorsqu'il nous crut éloignés pour plus long-temps qu'il ne pensait l'être lui-même. Lorsqu'il était présent, l'infortunée Giulietta n'avait pas une heure de liberté ni le jour, ni la nuit. J'appris alors tous

les détails de ce mariage que la pauvre Giulietta avait refusé si long-temps; mais Venuzzi menaçait de faire mettre son père en prison. Son père était pauvre, et la tourmentait pour le sauver et devenir riche.

« — Je résistai bien des mois, me dit Giulietta, mais les fureurs de mon père et la douleur de ma mère l'emportèrent; ils se repentent à présent; ma mère surtout connaissant mes tourmens, la vie que je mène; ma mère veut aujourd'hui essayer de tout réparer. Il nous est arrivé d'Athènes un jeune parent devenu très riche; je ne l'ai point vu, mais il connaît mon sort et veut proposer beaucoup d'or à Venuzzi pour qu'il consente à la rupture de notre mariage. S'il refuse, je puis en appeler aux lois, car jamais, ajouta-t-elle en rougissant avec naïveté, jamais je n'ai aimé cet homme, et depuis quelques semaines surtout.....

« Une joie indicible entra dans mon âme.

« — Et si vous étiez libre, m'écriai-je, pen-

seriez-vous encore au malheureux qui ne peut plus désormais avoir de joie ou de douleur qui ne lui vienne de vous?

« Giulietta m'accorda un regard qui valait tous les sermens. Au milieu des transports que me causait sa présence, je n'aurais pas vu naître le jour, quoiqu'il commençât à faire pâlir la bougie qui nous éclairait ; mais j'entendis les bateliers amenant la gondole qui allait me conduire jusqu'à Mestre où je devais prendre des chevaux. Il fallait quitter Giulietta et la quitter sans savoir comment je pourrais la revoir. Cette idée m'eût mis au désespoir sans les consolations qu'elle m'accorda.

« — A votre retour, me dit-elle, ne restez pas chez vous, comme vous l'avez fait, car cette conduite a donné plus de force aux soupçons de Venuzzi. Tâchez même de décider votre général à demander de changer de logement.

« — Quoi ! m'écriai-je, ne plus espérer de vous rencontrer au moins par hasard; renon-

cer au bonheur de me sentir près de vous. Mais vous avez raison, ajoutai-je tristement, vous serez plus libre alors, vous irez dans le monde, je pourrai vous y voir peut-être, mais d'autres vous y verront aussi.

« Hélas! dès ce premier moment, je découvris à Giulietta mon malheureux penchant à une jalousie effrénée.

« Elle baissa les yeux et me dit :

« — Ce moyen nous eut rapproché plus sûrement, peut-être même aurais-je trouvé l'occasion de vous voir quelquefois seule. Mais s'il peut vous faire penser que le désir d'être plus libre.....

« J'implorai mon pardon ; je convins qu'elle avait raison, et ne la quittai qu'après avoir obtenu que nous nous écririons quand je serais de retour.

« — Comme vous passerez vos soirées dehors, ajouta Giulietta, j'obtiendrai de descendre au jardin, et, sous la statue du Silène placée près de la fontaine, je déposerai mes lettres,

vous prendrez le même moyen pour me faire parvenir les vôtres.

« Je partis le plus heureux et le plus amoureux des hommes. L'affaire qui avait conduit le général à Trieste l'y retint long-temps; je mourais d'impatience. Mais enfin, elle finit au gré de ses désirs, j'eus le bonheur de m'y rendre utile et je revins à Venise satisfait et brûlant d'amour. Aussitôt, je volai au jardin. Je trouvai une première lettre de Giulietta, et je déposai un volume que j'avais écrit. Alors s'établit entre nous une correspondance que rien ne troubla. Je lisais ainsi dans ce cœur tendre et ingénu; je croyais que je le remplissais tout entier et ma passion prenait chaque jour une nouvelle violence.

« Giulietta me confia qu'elle avait vu son cousin plusieurs fois et que depuis lors il était plus disposé que jamais à la tirer de son esclavage. Je lui avais obéi, je sortais chaque soir, mais souvent je rentrais sans être remarqué de personne, et je restais sans lumière à la

croisée de mon appartement. Venuzzi, persu dé que nous étions tous dehors, permettait à Giulietta d'ouvrir ses persiennes; je la dévorais des yeux; malheureux si je lui voyais l'air triste et souffrant, plus malheureux encore si je lui trouvais un maintien gai et riant. Sa toilette négligée m'inquiétait, sa parure plus soignée me mettait au supplice. Mes lettres se ressentaient de mes injustices; elles étaient remplies de reproches, d'excuses, de fureur et d'amour. Celles de Giulietta, aimables et confiantes, me faisaient craindre cependant que son caractère ne manquât de force et d'énergie. Eh bien! je l'aimais davantage de sa timidité et de sa parfaite innocence. Elle me peignait sa tendresse avec une ingénuité et un abandon plein de charmes, et je sentais que je ne pouvais vivre plus long-temps ainsi; il me fallait la voir. Alors, je songeai que le conseil qu'elle m'avait donné était le meilleur. Pour nous rapprocher, il était nécessaire de quitter le palais Venuzzi. Mon gé-

néral vint au devant de mes impatiens désirs.

« — Romuald, me dit-il, vous changez beaucoup; partout vous portez un air de mélancolie qui confirme mes soupçons. Vous aimez madame de Venuzzi, vous passez toutes les nuits à votre fenêtre, je le sais; et vous pouvez ainsi compromettre cette jeune femme et vous rendre mutuellement malheureux. J'espère que vous écouterez les conseils de l'amitié; et dès demain, nous quittons ce palais pour aller en occuper un autre.

« Je courus m'enfermer pour écrire à Giulietta, je lui jurai que je ne sortirais pas de la maison, si elle ne m'assurait que je la verrais bientôt. Elle me répondit que je me tinsse tranquille pendant dix jours, que je me montrasse partout l'air gai et indifférent, et que la dixième nuit, je me trouvasse à une heure, près du portail du palais Venuzzi.

« Je lui obéis, je sus me contraindre et prendre un maintien enjoué qui trompa jusqu'à mon digne chef. Il m'en félicita justement le

jour même où je comptais me trouver au rendez-vous donné par Giulietta.

« L'heure arriva enfin.

« Le portail s'ouvrit. Une main saisit la mienne et m'introduisit dans une salle basse où je trouvai ma jeune amie. Je ne te décrirai point, Caliste, ma joie, mon délire, je ne pensai pas un instant aux dangers qui nous environnaient, car son époux reposait près de nous. Je sus de Giulietta qu'à force de prières elle avait obtenu quelque temps auparavant la grâce d'un des serviteurs de Venuzzi qui avait manqué essentiellement à son maître, et que cet homme était maintenant entièrement dévoué à sa jeune maîtresse. Je découvris facilement, par ce qu'elle me dit, que cet homme était très intéressé. Je me promis de le bien payer, mais je ne sentais pas moins l'imprudence qu'il y avait à se confier à un valet qui trahissait son maître pour de l'or, et pouvait nous trahir si on lui en offrait davantage. Cependant je me gardai bien de faire part de mes craintes

à Giulietta, j'étais trop heureux d'exposer ma vie pour elle. Nos rendez-vous, d'abord rares par prudence, devinrent bientôt plus fréquens et, presque chaque nuit, nous nous réunissions. Satisfait de recevoir d'elle la promesse de m'appartenir un jour, je respectais l'innocence de celle qui devait être la compagne du reste de ma vie; elle se confiait à moi avec tant de candeur, elle répétait avec tant de conviction qu'elle était sûre que nous serions protégés du ciel tant que nous ne serions pas coupables, que je passais de longues heures à ses pieds, seulement heureux de l'entendre et de puiser l'espérance dans ses yeux.

« Je l'aimais ainsi depuis près d'une année, et nos rendez-vous duraient sans interruption depuis plus de trois mois, quand arriva le carnaval. Il n'était ni brillant, ni animé comme jadis, mais cependant il donnait encore lieu à des bals et à des fêtes. Giulietta m'apprit que Venuzzi consentait à la conduire à plusieurs; que son cousin prenait chaque jour plus d'em-

pire sur cet homme, en l'aidant à réussir dans des spéculations importantes; et il usait de cet empire pour lui représenter la cruauté qu'il montrait en privant une jeune femme vertueuse, de tous plaisirs, de toutes distractions.

« — Hélas! continua Giulietta, mon cousin vante ma vertu, s'il savait.....

— Ce parent vous aime, il vous l'a dit? interrompis-je avec colère.

« — Je conviens, reprit-elle en baissant les yeux, qu'il prend à moi un intérêt aussi vif que tendre, et qu'il m'a déclaré que s'il m'eut connue libre.....

« — Et il veut tout sacrifier pour que vous le deveniez; il vous voit chaque jour; et moi, bientôt oublié, trahi, c'est avec peine que je puis vous arracher quelques heures.

« — Oui, mais pendant ces heures, j'expose ma vie, reprit Giulietta en pleurant, ah! Romuald, n'avons-nous pas assez de nos chagrins, des dangers qui nous entourent; cependant, puisque vous ne pouvez souffrir que

je doive ma liberté à un autre qu'à vous, j'attendrai, je supporterai mon supplice, et votre amour me tiendra lieu de tout.

« Tant de condescendance et de dévoûment auraient dû me toucher, et pourtant j'acceptai le sacrifice de Giulietta, je lui fis promettre qu'elle ne se séparerait de Venuzzi que quand je pourrais l'arracher moi-même à sa puissance. Ma cruelle jalousie préférait la savoir enchaînée, que de lui voir accepter le secours de son cousin. Mais lorsque je fus loin d'elle, je pensai, non sans remords, que je voulais ravir cette jeune et belle Giulietta au bien-être et aux plaisirs du luxe, si nécessaire au bonheur d'une femme, pour l'associer à la vie d'un soldat sans fortune. Comment avec sa délicatesse supporterait-elle l'existence pénible que je pourrais lui offrir. Je me répétais tout cela, quand je n'étais pas près d'elle, et la raison me criait que je ne devrais point entretenir dans le cœur de Giulietta un amour qui ne pourrait jamais la rendre

entièrement heureuse. Mais une autre pensée que je repoussais avec bien plus de force, me disait aussi que dans un être si faible, ce sentiment ne pouvait être bien profond, car quoique je comprisse l'empire d'un premier amour je craignais que chez une très jeune personne, il ne fût que cette exaltation où l'imagination prend plus de part que le cœur. Je n'osais anssi m'avouer à moi-même la haîne que j'éprouvais pour ce parent de Giulietta, pour ce cousin si dévoué. Je le détestai bien davantage après l'avoir vu.

« Qu'il était beau! la coupe grecque de sa figure, l'étrangeté de son costume le rendaient encore plus remarquable; je me trouvai avec lui aux cafés de la place Saint-Marc, et sans le demander, je fus certain que c'était lui.

Un riche Vénitien donnait une fête brillante où le général était invité ainsi que moi. J'hésitais à y aller, car j'étais plus triste que de coutume, Giulietta m'ayant averti que je ne pourrais la voir cette nuit là, parce que

nous risquions d'être surpris par Venuzzi qui devait se rendre à cette fête. Je savais donc que j'y trouverais cet homme, ce qui augmentait ma répugnance à m'y rendre. Cependant je me dis qu'il serait peut-être prudent qu'il m'y vit ; j'y fus.

On dansait ; un triple rang de femmes se tenait debout sur les banquettes qui entouraient un salon où se pressait toute la société, car les autres étaient entièrement déserts. On se poussait, on s'étouffait, je demandai le motif de tant d'empressement.

« — C'est le beau Grec, me répondit-on, qui danse avec sa cousine, la Venuzzi.

« Un trouble affreux déchira mon cœur et égara ma raison ; quoi ! elle est là, pensai-je, et elle me l'a caché ; elle danse avec un autre ; il tient sa main, il la presse peut-être, et moi, malheureux, je n'ose même lui parler.

« J'avais, à force de persévérance, franchi tous les obstacles qui me séparaient des danseurs,

et je me trouvai au premier rang de ceux qui les entouraient.

« J'aperçus alors Giulietta. Elle était ravissante de beauté! La danse, l'émotion du plaisir prêtaient à sa figure un attrait nouveau. Je ne l'avais jamais vue qu'abattue et sans parure. Ce soir là, elle était brillante de gaîté et de fraîcheur. L'enfer entra dans mon cœur, je parcourais la toilette de Giulietta d'un œil furieux, il me semblait que chaque ornement était un outrage; car le choix de cette parure paraissait annoncer sa préférence pour un autre. Sa blonde chevelure tombait en longues nattes sur ses épaules, une petite calotte grecque brodée de perles et de diamants était placée sur le sommet de sa tête. Un bandeau de perles magnifiques ornait son front, son cou, ses bras en étaient entourés. Un corset de velours rouge serrait sa taille charmante, et sa jupe légère relevée avec des fleurs laissait voir un pied charmant chaussé d'un brodequin brodé en or, de la même étoffe que

le corset; elle dansait une tarentelle; cette danse voluptueuse prêtait à sa physionomie et à ses mouvemens une expression d'abandon qui la rendait mille fois plus charmante. Je ne me contenais qu'à peine; mais lorsque, dans une des figures, Giulietta se mit à genoux, et que je vis son danseur tourner autour d'elle en ayant l'air de la traiter comme sa conquête, je n'y pus tenir, et écartant violemment ceux qui m'entouraient, je la relevai et repoussai avec fureur le Grec qui s'approchait pour me la ravir. Elle laissa tomber le tambour de basque qu'elle tenait, et se dégageant de mes bras, elle ne put que s'écrier d'une voix étouffée :

« — Malheureux! tu nous as perdus.

« En effet, Venuzzi était déjà auprès de nous; il entraîna ma malheureuse amie, et je restai immobile au milieu de la foule étonnée. Le général me regarda d'un air sévère et s'éloigna. Je sortis de ce lieu de fête comme un

insensé; j'entendis quelqu'un qui marchait sur mes pas : c'était le Grec.

« — Demain, me dit-il avec une colère concentrée, demain, au point du jour, au Lido, un de nous doit y trouver sa tombe. »

Ici M. Delmot fut forcé de s'interrompre ; les pâles rayons du soleil du soir l'avertirent qu'il y avait long-temps qu'il était sorti de chez lui, il craignait qu'on y fût inquiet, et lui-même n'aimait pas à s'en éloigner trop long-temps, surtout depuis que Caliste était malade.

Cependant il la trouva mieux, quoique la

fièvre ne l'eut pas quittée, elle paraissait moins abattue. Il osa s'en féliciter; ah ! s'il avait su à quoi il devait attribuer ce changement, il eut maudit plus que jamais Henri de Valbreuse. Quel que fût pourtant le plaisir que M. Delmot trouvait à rester avec sa fille, ce ne fut point sans une secrète satisfaction qu'il se retrouva seul dans son appartement, où il put reprendre la lecture de la lettre de Romuald d'Orsini, qu'il avait demandé au marquis la permission d'emporter.

Il la continua avec empressement :

« En rentrant dans la maison que le général occupait, je fus douloureusement embarrassé en apprenant qu'il avait ordonné qu'on me priât de monter chez lui à mon retour. Le général était plus qu'un chef pour moi, c'était un ami, un père; depuis que j'étais près de lui, tout ce qui m'intéressait le touchait, et il y prenait part avec toute la sollicitude de l'amitié la plus vive. Mais sa surveillance s'arrêtait où commençaient les erreurs de l'amour, et sur

cet article je n'avais jamais trouvé en lui un juge sévère. Je restai donc interdit quand je vis son regard mécontent, et n'osai le premier rompre le silence.

« — Vous avez donc réussi, dit-il enfin, à perdre cette jeune et malheureuse femme; que pouvez-vous maintenant lui offrir en compensation?

« — Ma vie, mon amour, m'écriai-je.

« — Votre vie, répondit sévèrement le général, elle ne vous appartient pas, et votre amour est une faute, puisque madame de Venuzzi n'est pas libre. Je savais que vous sortiez toutes les nuits, mais me confiant dans la surveillance de ce Venuzzi, je croyais qu'ayant oublié votre folle passion, vous aviez noué quelqu'intrigue avec une de ces femmes qu'on ne peut perdre, ni déshonorer: votre conduite de ce soir m'a ouvert les yeux; elle est indigne et cruelle. Je vous ordonne de garder les arrêts jusqu'à nouvel ordre.

« — Mon général, je me bats demain au

point du jour et c'est un combat à mort, j'espère que ce sera moi qui succomberai.

« — Malheureux! s'écria-t-il en me saisissant la main, avez-vous oublié que ce duel perd entièrement cette infortunée, avez-vous oublié, ajouta-t-il d'une voix émue, que je vous aime comme si vous étiez mon fils.

« Je baisai sa main, et mes larmes jusqu'alors retenues coulèrent avec abondance; nous gardions le silence depuis assez long-temps; cinq heures sonnèrent à l'église Saint-Marc, et mon rendez-vous était à six.

« — Je vais écrire à ma mère, dis-je au général, je compte sur votre bonté pour lui apprendre ma mort avec ménagement.

« — Allez écrire, Romuald, nous partirons ensuite, car je ne vous quitte point.

« — Nous devons être seuls, mon général, nous nous le sommes promis. Ainsi, si je dois succomber, c'est au Lido que sera ma tombe. Mon bienfaiteur, mon père, vous ne l'oublierez pas, j'en suis certain.

« Je fus écrire une courte lettre à ma mère et une autre à Venuzzi ; je disais à Venuzzi ce qui était vrai, que sa femme n'avait jamais oublié ses devoirs et que moi seul était coupable par l'inconvenante scène dont ma mort l'allait venger. Je lui demandais de la pitié, des soins pour Giulietta, je le lui demandais au nom du sang qu'on allait répandre.

« Je me décidai à partir sans revoir le général, en laissant seulement un dernier adieu pour lui. Mais il était déjà assis dans la gondole qui devait me conduire au Lido.

« — J'attendrai là, me dit-il, en me serrant la main ; faites votre devoir, Romuald, mais n'oubliez ni votre mère, ni votre ami.

« Dans un bosquet de chênes, à peu de distance du rivage, auprès d'une tombe, je trouvai mon adversaire. Les rayons d'un pâle soleil commençaient à paraître, et rien n'était majestueux comme son lever. Cette mer, qui au terme de notre vue se confondait avec l'azur du ciel, nous rappelait l'image d'une éternité

sans bornes que l'un de nous sans doute allait connaître. Tout était silencieux, la mort régnait dans ce lieu, nos pieds foulaient la terre qui allait couvrir un de nous. Nous nous saluâmes en silence; je fixais avec une rage jalouse le cousin de Giulietta, et dans ce moment ma fureur se réveilla avec violence. Je n'avais que mon épée, il me montra deux pistolets, et me dit froidement :

« — Quoique je sois l'offensé, monsieur, je vous laisse le choix des armes.

« — Je ne prétends recevoir aucune faveur, répondis-je avec hauteur, et je dois vous prévenir que je me sers également bien de l'épée et du pistolet.

« Il sourit dédaigneusement et répondit :

« — Cet avertissement est pour le moins inutile, mais ce qui ne l'est pas, ce sont les conventions que nous devons échanger ensemble, et que vous ne pouvez refuser.

« — Je n'ignorais pas que vous étiez aimé,

et je vous remercie de m'avoir, en m'offensant personnellement, fourni l'occasion de vous en punir. La famille de Giulietta était disposée, quelque temps après mon arrivée, à confirmer les démarches que je voulais entreprendre auprès de Venuzzi pour obtenir qu'il renonçât à ma cousine. Il est si intéressé et si peu heureux d'avoir épousé cette jeune fille malgré elle, que j'étais presque sûr de l'amener à consentir à briser ses liens, quand Giulietta se refusa à ce qu'on continuât toute démarche. Quelques soupçons m'engagèrent à épier sa conduite, je payai mieux que vous le serviteur infidèle de Venuzzi, et je sus que sa femme vous recevait chaque nuit. Je respectai le choix de ma cousine, croyant qu'il la rendait heureuse, vous m'avez prouvé hier le contraire et vous m'avez profondément outragé. Je vous en rends grâce.

« — A quoi bon tous ces discours, m'écriai-je; nous devons, vous ou moi, trouver la mort ici.

« — A la bonne heure, reprit-il, toujours froidement, mais ce que vous appelez des discours ne sont que les précautions de l'honneur. Nous nous battrons sans témoin, l'un de nous doit rester là, j'ai dit à un ami sûr de s'y rendre, si dans une heure je ne l'avais pas rejoint......

« — J'ai pris les mêmes précautions.

« — Eh bien donc, ajouta-t-il, promettons-nous que ce combat n'aura aucune suite funeste pour celui qui survivra; je l'ai fait jurer à mon ami.

« — Moi de même; commençons.

« Nous prîmes nos épées, et pendant au moins dix minutes nous nous battîmes avec fureur sans pouvoir nous atteindre. Enfin, d'un mouvement spontané, nous jetâmes ces armes, saisîmes les pistolets et après nous être reculés de quelques pas, nous marchâmes l'un sur l'autre et tirâmes en même temps.

« Sa balle traversa mon bras, la mienne l'étendit sur la terre. Je me baissai pour l'aider

à se relever, il était immobile. Sa figure fut bientôt couverte des ombres de la mort : que j'étais loin dans ce moment de la haîne qui m'agitait quelques minutes auparavant !

« Je l'ai tué, me dis-je, je l'ai tué, parce qu'il aimait Giulietta. Lui qui aurait su, qui aurait pu la rendre heureuse, et moi, que mériterais-je donc ?

« Je me baissai de nouveau pour voir s'il n'y avait aucun espoir de le rappeler à la vie. Le sang sortait à gros bouillons d'une profonde blessure à la poitrine, il inondait un médaillon qui y était attaché, je le dégageai, c'était le portrait de Giulietta. Était-ce à elle qu'il devait cette faveur, ou l'avait-il dérobée ? Étais-je trahi par celle que j'aimais ? Si ce don était un gage d'amour pour lui, une preuve de trahison pour moi, je devais le mépriser, mais s'il était la consolation d'un sentiment malheureux, je devais le respecter maintenant que la mort avait puni mon rival, aussi je laissai ce portrait sur sa poitrine sanglante.

Je ne pouvais me décider à l'abandonner ainsi, et, telle était l'impression que me causait cet événement, que je ne songeais pas à l'inquiétude cruelle où devait être plongé le général, ni même à ma blessure. Cependant j'aperçus un homme qui se dirigeait de mon côté ; je pensai que c'était l'ami de mon adversaire, je m'éloignai, en chancelant et j'atteignis la gondole où m'attendait mon général.

« Ce guerrier que j'avais vu si ferme et si insouciant sur un champ de bataille, était pâle et tremblant. Il ne m'interrogea pas, ma présence lui disait tout. Nous rentrâmes et je fus plusieurs jours sans pouvoir sortir, quoiqu'une inquiétude affreuse dévorât ma vie. Enfin, n'y pouvant plus tenir, je me mis à errer chaque nuit près du palais Venuzzi. J'espérais, je ne savais ce que j'espérais; mais il fallait à tout prix sortir de mon état d'incertitude. J'avais donné ma parole au général que j'agirais avec prudence; il n'avait osé me dé-

fendre de sortir, il sentait que j'aurais plutôt renoncé à la vie que de lui obéir.

« Une nuit que je revenais encore inutilement des environs du palais Venuzzi, je traversais le pont Rialto ; j'aperçus quatre hommes qui me suivaient. Deux me dépassèrent, les deux autres restèrent derrière moi ; ils étaient soigneusement cachés dans leurs manteaux, je ne doutai point qu'ils n'en voulussent à ma vie. Quoique faible encore des suites de ma blessure, je tirai mon épée, résolu à me défendre vigoureusement. Il était inutile de penser à retourner sur mes pas et je ne voulais pas leur laisser la gloire de m'avoir effrayé.

« A peine fus-je au milieu du pont, que les deux hommes placés en avant s'arrêtèrent ; ils rent aussitôt joints par ceux qui me suivaient, et je sentis au même instant plusieurs coups de stilet. Je m'appuyai contre le parapet et me défendis avec mon épée ; mais un coup violent la fit sauter de ma main. Ils me saisirent et me soulevèrent pour me jeter par-des-

sus le pont; affaibli par les souffrances que me causaient mes blessures, je perdis connaissance en entendant bourdonner à mes oreilles le nom de Venuzzi.

« Cè fut plus de trois mois après que je sortis de l'état de faiblesse qui m'avait ôté toute connaissance. J'étais couché dans la chambre de ma mère; elle-même me veillait, pâle et bien changée. Je fus encore pendant plusieurs mois dans un état de débilité effrayante; enfin je guéris.

« Ma mère me raconta que l'on m'avait rapporté percé de coups chez le général, et qu'ayant reçu quelques jours après l'ordre de quitter Venise, il m'avait lui-même ramené dans une litière, craignant que je ne perdisse la vie dans le trajet, mais n'osant me laisser à Venise.

« Ma mère ne me parla point de ce qui s'était passé dans cette ville; quand je fus rétabli, elle insista pour que j'attendisse des nouvelles du général avant de prendre un parti. Elle lui

avait écrit tant que je n'avais pu le faire, et moi-même depuis je lui avais plus d'une fois exprimé ma tendre reconnaisance. Enfin une lettre de France me parvint : mon chef y était retourné, il m'apprenait qu'on venait de lui confier une division à l'armée d'Allemagne et qu'il m'avait encore demandé pour son aide-de-camp.

« Madame d'Orsini paraissait contente de me voir quitter l'Italie. Mais moi, pouvais-je m'y résoudre sans connaître le sort de Giulietta. Non, cet effort était au-dessus de la volonté et de la force humaine. Cependant pour rassurer ma mère, que je croyais plus instruite qu'elle ne voulait le paraître, je fis mes préparatifs de départ. Je la serrai sur mon cœur avec une tendresse bien vive. Mais les regrets que j'éprouvais de la quitter étaient mêlés d'un trouble impatient que m'inspirait la cruelle passion qui me dévorait. Comment aucun pressentiment ne me fit-il pas tomber aux pieds de la meil-

leure des mères et ne m'avertit-il pas que je l'embrassais pour la dernière fois.

« Pour ne pas alarmer madame d'Orsini, et pour obtenir plus sûrement des nouvelles de Giulietta, je mis beaucoup de secret dans mon voyage à Venise. J'y arrivai de nuit et fus me loger dans un quartier obscur, habité par le peuple. Je fis prendre des informations par un homme intelligent qui ne tarda pas à venir m'instruire que Venuzzi était toujours à Venise avec sa jeune épouse, mais qu'il avait fait de son palais une prison ; les jalousies hermétiquement fermées étaient attachées avec des cadenas, il ajouta que l'on ne parlait dans toute la ville que de la cruelle réclusion de la belle et malheureuse victime.

« — Et c'est moi, pensais-je.... c'est moi qui ai rivé ses chaînes. Ah ! qu'elle avait raison de me craindre et qu'elle doit me haïr aujourd'hui !

« La pensée de son malheur et de sa ha ne brisèrent mon cœur, et je passai plusieurs jours

inactif, rêvant comment je pourrais la secourir. Je ne trouvais aucun moyen, et mon ordre de rejoindre était pressant. J'ignorais quand je reverrais ma patrie ; j'étais même sûr que mon général ferait tout pour m'en éloigner. J'arpentais avec un sombre abattement la modeste chambre où je m'étais caché, lorsque je remarquai une femme dans la maison en face qui semblait suivre tous mes mouvemens. Importuné de sa curiosité, je m'approchai pour fermer la fenêtre. Cette figure ne m'était pourtant pas incônnue, je regarde avec plus d'attention et je reconnais enfin la mère de Giulietta, pâle, maigre, et dans un état voisin de la misère ; elle me fit signe de traverser la rue et de venir chez elle ; j'y volai.

« — Vous avez perdu mon enfant, s'écria-t-elle. Depuis la scène du bal, Venuzzi n'a cessé de lui faire éprouver de cruels traitements, il la tient enfermée et n'a voulu permettre que je la voie qu'une seule fois ; il nous a retiré les

secours qu'il nous donnait, et ma pauvre enfant n'a pu depuis six mois me rien faire passer. Aussi, voyez la misère et le chagrin où nous sommes réduites.

« Au travers des plaintes de cette femme où régnait beaucoup d'égoïsme, je devais cependant reconnaître la justesse de ses reproches.

« — Je ferai tout, m'écriai-je, tout pour adoucir vos peines; mais ne pouvez-vous faire savoir à Giulietta que je suis à Venise.

« — Ce serait tout perdre, me répondit-elle, il y a peu de jours que ma fille a profité d'un instant d'absence de Venuzzi pour me jeter à travers sa persienne une lettre et une petite boîte dans laquelle était un collier de perles, afin que je le vende pour vivre. Mais le moyen dans une ville où Venuzzi est si craint et si connu.

« — Et la lettre? demandai-je avec impatience.

« — La voici, reprit la mère, qui me mou-

tra assez de complaisance du moment où elle pensa que je pourrais lui être utile.

« Je dévorai ces caractères si chers ; la pauvre Giulietta disait à sa mère qu'elle souffrait tous les maux de la terre ; mais qu'elle ne pouvait espérer un peu de repos que si on la laissait seule et sans s'occuper d'elle. Que depuis quelques jours elle était moins maltraitée, parce que ses soins devenaient nécessaires à la santé affaiblie de Venuzzi.

« Je savais qu'elle ne pouvait parler de moi à sa famille ; et j'eus pourtant la faiblesse de m'en désespérer. Enfin je revins à la raison, je cédai aux instances de la mère de Giulietta qui me dit que Venuzzi ne tarderait pas à apprendre mon séjour à Venise, et que je perdrais entièrement sa fille.

« — Nous n'avons plus, ajouta-t-elle en pleurant, notre beau et riche parent.

« Je baissai les yeux ; elle continua :

« — Il a disparu sans qu'on sache ce qu'il

est devenu, il est mort ou retourné en Grèce, et peut-être.....

« Je n'osai l'interroger et détournai ce sujet d'entretien. Je dis à la mère de Giulietta :

« — Je pars pour la France, je m'engage au nom de l'honneur à vous faire passer chaque année la moitié de mon traitement; mais c'est à la condition que vous m'écrirez souvent, que vous remettrez à Giulietta les lettres que je vous enverrai aussitôt que vous en verrez la possibilité, et que vous m'adresserez les siennes.

« — J'y consens, me répondit-elle, vous aimez ma fille, et je suis sûre qu'elle vous aime ; Venuzzi est bien vieux, et peut-être un jour....

« — Oui, m'écriai-je en l'interrompant, et serrant ses mains dans les miennes, je serai votre fils et jamais vous ne manquerez de rien.

« J'obtins de cette femme un petit portrait de Giulietta qui la représentait toute enfant.

Je ne crus pas payer trop cher ce trésor, en donnant, pour l'obtenir, la moitié de ce que je possédais, et je partis sinon plus heureux, du moins plus tranquille. Je voyageai très rapidement pour arriver à Paris, et cependant mon général en était parti, je ne pus le rejoindre qu'en Allemagne.

« Durant une année je reçus des nouvelles fréquentes de la mère de Giulietta, elle me mandait que rien n'était changé dans le sort de sa fille, qu'elle ne pouvait la voir, mais qu'elle avait trouvé un moyen sûr de lui écrire, et qu'enfin elle allait lui faire passer le paquet de lettres qu'elle avait reçu de moi. Car toutes les fois que j'écrivais à cette femme, je lui envoyais une lettre pour sa fille.

« Enfin, une réponse de Giulietta me parvint, presque aussi tendre que celles que j'avais reçues dans d'autres temps. Cette lettre arriva pour me donner la force de supporter le plus affreux des malheurs; mon bienfaiteur, mon second père fut tué à deux pas de

moi. Sa dernière journée appartint à sa patrie, sa dernière heure au souvenir de ses enfants et à moi. Il me laissa son épée, écrivit quelques lignes en ma faveur à l'empereur Napoléon, et expira en me serrant la main.

« Ce fut alors que je passai dans la division de cavalerie où tu servais, et là commença cette amitié de frère qui ne doit finir qu'avec nous. Giulietta m'écrivait de temps en temps, mais elle m'ordonnait sur nos relations le plus profond silence, même avec toi, mon meilleur ami. La santé de Venuzzi devenait chaque jour plus mauvaise, il avait cessé de tourmenter sa femme. Il disait cependant hautement que, fut-il à son lit de mort, il quitterait à l'instant j'y rentrais.

« Tu te rappelles ma douleur en apprenant la mort de ma mère. Sans Giulietta et notre amitié, j'eus pensé que je ne tenais plus à rien sur la terre. Nous partîmes pour l'Italie, j'eus peine à te cacher mes espérances et je t'en appris assez pour que tu pusses deviner que j'ai-

mais une Italienne. Et depuis que j'avais remis les pieds sur ma terre natale, je sentais se ranimer la violence de ma passion et de ma jalousie. Le besoin de revoir Giulietta s'empara de moi avec d'autant plus de force qu'il était mêlé d'une sombre et douloureuse inquiétude. Ses lettres devenaient plus froides, plus raisonnées, elle repoussait mon désir de me rapprocher d'elle avec une prudence qui me blessait profondément; dans l'espoir de me calmer, elle me parlait d'un voyage que comptait faire Venuzzi pour prendre les eaux de Gurgitella à Ischia, dans le golfe de Naples. Cependant les mois se passaient et elle fut obligée de m'apprendre que Venuzzi ne ferait point ce voyage. C'est à cette époque que tu reçus la mission qui t'appelait à Venise, et que j'obtins ton amitié de t'y deremplacer.

M'y voici depuis un mois. J'ai vu la mère de Giulietta qui a voulu absolument me rembourser tout l'argent que je lui avais envoyé. Elle est maintenant dans l'aisance; elle m'a

repété qu'il fallait user de prudence, mais j'ai su que Venuzzi était fort mal et que sa femme était plus maîtresse que lui-même dans son palais. J'ai vu même entrer assez de monde chez elle, et cependant jusqu'ici je me suis contenu. Le remords de la violence que j'ai exercé au bal sur Giulietta m'a empêché de me laisser aller à la rage que j'éprouve. Ami, il faut t'avouer ce que je ne voulais pas m'avouer à moi-même. Je tremble que l'amour de Giulietta ne soit changé en crainte. Je l'ai effrayée par mon caractère, ou plutôt l'absence m'a perdu. Sa mère ne me répond qu'avec embarras, elle ne m'avoue point que Venuzzi soit en danger; tout cela cache un mystère. Si Giulietta ne m'aime plus, je suis perdu....

« Mais il faut que je repousse cette pensée, que je conserve ma raison jusqu'à demain; demain je dois la voir.

« Adieu, peut-être est-ce le dernier que t'adresse ton malheureux ami! »

Que de passion et d'erreurs, se dit M. Del-

mot, après avoir achevé la lettre de d'Orsini, et comme on se trompe quand on relègue dans l'impossible les effets de la funeste passion de l'amour.

Le docteur revit le lendemain son intéressant malade. En pressant sa main brûlante, il pensa que les souvenirs du passé augmentaient son mal au lieu de le calmer.

— Attendons, lui dit-il, je sais déjà que vous n'êtes point coupable, puisque la fatalité vous fit prendre un nom qui n'était pas le vôtre. Remettons à un autre temps....

— Non, répondit M. de Valbreuse, je veux, il faut que vous sachiez tout, vous comprendrez mieux alors combien il est essentiel que ma fille soit éloignée d'ici.

« L'impression que me fit la lettre de Romuald, reprit le marquis, fut tellement puissante que je sentis le besoin de rester seul, je ne fus pas à la fontaine. Madame de Bethune envoya chez moi. Je fis dire, ce qui était vrai, que je me sentais assez malade. Je me voyais

loin de mon ami, ne pouvant lui donner des conseils, lui prêter mon secours, car c'était nous perdre l'un et l'autre que de songer à l'aller trouver. Cependant je résolus, aussitôt que j'aurais parlé à Marguerite, de lui écrire que j'allais partir s'il ne venait pas me rejoindre de suite. Je passai la journée seul et profondément abattu. Ma passion était à son apogée, mais la lettre de Romuald m'inspirait, pour moi-même, une espèce d'effroi. Je pensai que je m'étais abusé, que madame de Molmont ne m'accordait aucune préférence, que ce que j'avais cru deviner de ses secrets sentimens n'était sans doute que de la coquetterie. Ces réflexions me plongèrent dans une situation d'esprit que je ne puis me rappeler sans croire que c'était la voix du ciel qui m'ordonnait de ne point solliciter d'entrevue avec Marguerite. J'arrivai ainsi jusqu'au soir, en ayant eu le courage de ne la point chercher et presque décidé à la fuir.

« La journée avait été étouffante, on respirait

un air embrâsé qui brûlait le sang. J'essayai de goûter un peu de repos, mais inutilement, et je pris le parti de descendre dans le jardin de la maison. Une petite porte s'ouvrait à l'extrémité, dans une ruelle sur laquelle donnaient également plusieurs autres jardins, entr'autres celui de la maison qu'occupait madame de Bethune avec madame de Molmont. Il était assez grand ; une haie touffue le fermait du côté du chemin et laissait apercevoir un bosquet où je m'étais assis souvent avec Marguerite pendant les jours si rapidement écoulés, où elle semblait prendre plaisir à m'entendre. C'était durant ces heures, dont le souvenir m'était maintenant presque cruel, que j'avais cru être aimé.

« J'étais retenu malgré moi près de cette haie quand je vis venir de la maison une femme vêtue de blanc. Les battemens de mon cœur ne m'auraient pas dit que c'était elle, que je n'aurais pu me tromper à sa taille si noble. Marguerite s'assit à l'entrée du

bosquet; la lune l'éclairait entièrement, je la vis reposer sa belle tête sur sa main et demeurer dans une profonde rêverie. Toute ma tristesse de la journée; toutes les idées raisonnables qu'avaient pu faire naître mes réflexions et la lettre de Romuald, mon incertitude sur les sentimens de madame de Molmont, s'évanouirent à sa vue. Le ciel et l'enfer me conduisaient; je m'approchai de la petite porte, elle n'était que poussée, et je l'eus bientôt franchie. Marguerite avait changé de place et avait pénétré dans le fond du bosquet; mon ombre parut à l'entrée de la charmille, elle me reconnut et se leva tremblante.

— Y pensez-vous, Romuald, s'écria-t-elle, à cette heure dans ce jardin; voulez-vous me compromettre, retirez-vous, je vous en supplie.

« — Non, dis-je en saisissant sa main, il faut que je vous apprenne....

« — Rien, rien ici, mais demain vous m'écouterez, vous apprendrez vous-même....

« — C'est impossible; répondis je en me je-

tant à ses pieds, demain vous reprendrez sur moi votre irrésistible empire; demain, vous m'imposerez silence d'un regard, ou vous me fuirez encore. Il faut que vous m'entendiez dans ce moment, que vous fixiez mon sort; demain, nous devons nous lier irrévocablement ou je dois vous quitter pour jamais.

« — Malheureux, vous ne savez pas...

« — Je ne veux savoir qu'un mot, interrompis-je impétueusement, si vous ne pouvez m'aimer?

« — Ah! s'écria-t-elle avec un accent déchirant, si je ne vous aimais pas, vous fuirais-je avec tant de soin.

« A ce cri du cœur, à ces paroles si tendres qui semblent fixer pour toujours sa destinée et la mienne, je ne me connais plus; j'oublie tout, excepté que je suis aimé, et pressant sur mon sein l'ange qui vient de doubler ma vie, je fais passer dans son âme une partie du feu qui dévore la mienne.

« Nous épuisâmes dans cette heure ravissante tout ce que l'amour a de puissance et

d'ardeur. Au milieu d'un délire qui nous dévorait l'un et l'autre, il échappait à Marguerite des paroles que je ne comprenais pas; elle voulait fuir, me repousser, mais l'amour fut plus fort que sa vertu, et si je ne dus connaître qu'une fois ses délices, son ivresse fut longue, enivrante, ineffaçable. On serait plus qu'un mortel, si un tel bonheur pouvait se supporter deux fois sans mourir.

« La lune s'était couverte d'un nuage, je ne voyais plus celle à qui je venais de consacrer ma vie. Mais j'entendais sa respiration précipitée et, sous ma main tremblante, son cœur battait avec violence. Je la serrais sur ma poitrine, et, croyant calmer son trouble en lui annonçant que rien ne pouvait m'empêcher de lui offrir un époux digne d'elle de toute manière, je lui dis en la couvrant de baisers, et avec une indicible joie.

« — Rassure-toi, ma bien-aimée, s'il existe des obstacles à notre union, le crédit, la fortune peuvent les lever sans doute. Ce n'est point

Romuald sans titres et sans biens qui deviendra ton époux. Je suis riche titré, mon père...

« — Ah ! fut-il un prince, interrompit-elle en s'arrachant de mes bras, tu ne m'aurais pas moins perdue, déshonorée ; je suis mariée, mariée ! répéta-t-elle avec angoisse, et le comte de Valbreuse est mon époux !.........

« A cette révélation, que j'ai cru, pendant bien des années, entendre répéter à mon oreille comme une condamnation terrible ; je sentis mes genoux se dérober sous moi ; mes dents claquèrent avec violence et ma main, qui pressait celle de Marguerite, devint froide comme celle d'un cadavre. Elle se leva avec effroi, s'avança vers l'entrée du bosquet où elle s'appuya et me regarda avec une expression que je ne pourrais rendre. Ses longs cheveux noirs étaient détachés ; sa figure était aussi pâle que son vêtement. Il me sembla que c'était une ombre terrible et menaçante, et lorsqu'elle s'avança de nouveau vers moi, qu'elle posa sa main sur la mienne, je crus sentir une lave

brûlante et je la regardai comme si j'allais mourir.

« — Écoute, dit-elle, je devine que tu n'es point Romuald d'Orsini, et cependant tu as pris son nom, tu connais sa vie comme la tienne. Il n'est qu'un homme au monde qui puisse... Parle, il ne faut qu'un mot pour changer les soupçons les plus horribles en une certitude plus horrible encore. Parle donc; mais attends, ajouta-t-elle en appuyant les deux mains sur son cœur; laisse-moi respirer avant que tu ne prononces ce nom odieux. Car je te devine, ajouta-t-elle avec une effrayante énergie, je te devine, tu es Caliste de Valbreuse, tu as voulu outrager ton père et me déshonorer.....

« Elle s'enfuit, et je ne sais comment je me retrouvai dans mon appartement.

« Lorsque j'aperçus les premiers rayons du jour, j'en détournai mes regards; il me semblait qu'il n'aurait jamais dû se lever pour éclairer un coupable tel que moi. Car ce n'était point assez de mon crime involontaire, je me sentais toujours brûler par la passion malheureuse qui devait dévorer toute ma vie. La veille j'aimais Marguerite, aujourd'hui c'était

un délire qui égarait ma raison; le souvenir si doux et si consolant de ma mère, ce souvenir qui dans mes plus grandes peines m'avait constamment soutenu, me bouleversait et m'était maintenant pénible. Qu'avais-je retenu de ses leçons de morale et de vertu? j'étais incestueux! Faut-il l'avouer, il était même des momens où je me sentais de la haîne pour mon père. Lorsque cette horrible frénésie me saisissait, je me jetais à genoux, je priais Dieu de m'envoyer tous les châtimens; mais de me préserver au moins d'un crime envers celui à qui je devais la vie. Je jurai de ne vivre que pour expier, mais je ne jurai point d'oublier, c'était au-dessus de mesforces.

« Wilhis me remit une lettre; j'espérai un instant que c'était d'elle, mon cœur s'élança au-devant. Mais non, cette lettre était de madame de Bethune qui m'annonçait son départ pour Paris avec sa nièce, qui ne lui avait donné que deux heures pour se préparer.

« Nous serons parties quand vous vous ré-

veillerez, ajoutait-elle, mais j'espère vous revoir bientôt à Paris. »

« Ainsi Marguerite m'avait fui, en emportant l'horrible soupçon que je savais qui elle était, et que j'avais voulu la séduire sous un nom supposé. Cette pensée m'attéra tellement, qu'elle me donna des vertiges et me mit dans un état qui alarma mon pauvre Wilhis. Il fût chercher un médecin qui voulut me saigner plusieurs fois, je le laissai faire, je n'avais plus qu'un désir, celui de mourir. Je me disais je lui écrirai à l'instant de la mort; elle entendra la voix de la vérité, ce dernier serment de la tombe qu'on ne peut ni repousser, ni méconnaître.

« Deux jours après, j'étais fort affaibli, mais hors de danger d'éprouver une maladie sérieuse. Je me disposais à écrire à Romuald. L'inquiétude qu'il me causait augmentait mon agitation, quand on m'annonça un courrier de sa part. Le message dont il était porteur ne contenait que ces mots :

« Viens, Caliste, je t'attends pour mourir. »

« Tout mon sang refoula vers mon cœur; mais quelqu'affreux que fussent les malheurs que je présageais, la terreur que ces mots m'inspirèrent me fut utile dans ce moment; ils me rendirent l'énergie qui m'était nécessaire pour voler au secours de mon ami.

« Je suivis à l'instant même l'envoyé de Romuald, et, toujours sous son nom, j'arrivai deux jours après à Venise. On me conduisit vers un quartier obscur, sur les bords d'un des plus étroits canaux de la ville et dans une maison plus que modeste; ce fut là que je trouvai mon malheureux ami. Nous nous considérâmes avec effroi l'un et l'autre, car un espace de temps aussi court nous avait cruellement changés.

« Si le malheureux avait su combien ma condescendance m'avait été fatale! Mais son désespoir l'occupait trop pour qu'il put me parler d'autre chose.

— « Tu vois devant toi un misérable assassin, s'écria-t-il.

« Je reculai involontairement.

« — Tu as raison, continua Romuald, je te fais horreur, et je ne t'aurais pas appelé près de moi, si je n'avais voulu te rendre ton nom; le mien seul doit être déshonoré.

« — Romuald, m'écriai-je, en le serrant dans mes bras, je comprends maintenant, mieux que tu ne le crois, où peut conduire la violence de l'amour. Je te pardonne de penser que mon amitié recule devant quelque sacrifice que ce soit; tu n'as point l'usage de ta raison puisque tu doutes de moi. Je reprendrai mon nom, ou je garderai le tien, comme tu voudras, ajoutai-je d'un air sombre, et quel que soit ton crime, je doute qu'il égale le mien. Ces dernières paroles que je ne fis que murmurer, il ne les entendit pas.

« Il se précipita sur mon sein, nos larmes se confondirent et soulagèrent un peu mon cœur, Romuald lui-même se montra plus tranquille.

— « Écoute, me dit-il, je vais tout t'apprendre ; mais c'est à la condition que quand tu m'auras entendu, tu ne t'opposeras point à ce que je me donne la mort, si tu m'en empêchais, je me dénoncerais moi-même et tu me verrais mourir sur un échafaud.

« — Tu sais, me dit mon ami, que je finissais ma lettre en t'annonçant que le lendemain, je comptais voir Giulietta. C'était dans la maison de sa mère que devait avoir lieu notre entrevue. J'avais, près de la place Saint-Marc, un logement ostensible où je portais ton nom; celui où tu me trouves maintenant, est le même que j'ai occupé pendant le court séjour que je fis ici avant de me rendre à l'armée d'Allemagne. La mère de Giulietta, alors très malheureuse, demeurait en face. Tu sauras comment je suis revenu dans cette maison.

« J'arrivai au rendez-vous, bien avant l'heure fixée et je fus reçu par les parens de madame de Venuzzi avec une politesse remplie d'embarras. Enfin, après une longue et péni-

ble attente, j'entendis le pas léger de Giulietta.

« Cinq ans s'était écoulés depuis notre séparation; son image adorée n'avait pas quitté mon cœur, je brûlais de la revoir et cependant j'éprouvai à son approche un sentiment inexplicable de terreur. Il n'est que trop vrai, l'être que l'on aime peut vous être redoutable; on craint son regard, le son de sa voix; c'est-là qu'on va deviner si l'on est toujours aimé. Hélas! le premier abord de Giulietta m'apprit mon sort et je baissai les yeux comme un coupable en voyant les siens errer autour d'elle et se fixer sur moi sans émotion.

« Cinq ans avaient affaibli chez elle la grâce naïve de la première jeunesse, et dans son maintien rempli de dignité on reconnaissait maintenant la femme du monde faite pour y être adorée et accoutumée aux hommages; il y eut même dans le bonjour qu'elle adressa à sa mère, une nuance de protection qui excluait presque la tendresse et le respect filial. Elle n'était arrivée que depuis un instant, que j'a-

vais jugé et presque deviné ce que j'avais à craindre. Elle hésitait à commencer l'entretien, et moi-même je redoutais les premiers mots qui allaient peut-être détruire ma dernière espérance. Enfin, je pris sa main et la portai à mes lèvres, elle la retira et me dit :

« — J'ai cédé à vos désirs, Romuald, j'ai voulu vous voir, d'abord pour vous remercier des services que vous avez rendus à ma famille...

« Je la regardai fixement, je me sentais offensé de ce qu'elle put me remercier, elle à qui appartenait ma vie.

« Elle continua en détournant les yeux :

« — Ensuite pour vous parler raison, vous ouvrir mon âme avec la franchise de l'amitié....

« Mon cœur se révolta, mais je me tus.

« Giulietta reprit avec plus de fermeté et comme blessée de mon silence.

« — J'étais si jeune quand je vous vis pour la première fois, qu'on peut pardonner à mon inexpérience la faute que je commis alors.

J'ai compromis deux fois votre vie et la reconnaissance....

« — Arrêtez, m'écriais-je, ne m'outragez point par une feinte pitié; vous savez mieux que personne que je vous pardonnerais cent fois plus d'avoir fait couler tout mon sang que de cesser de m'aimer. Vous allez être bientôt libre; vous m'avez promis plus d'une fois que vous n'appartiendriez jamais qu'à moi, et je jure.....

« — Point de violence, interrompit-elle avec une froideur qui me glaça ; écoutez-moi, je me souviens de mes sermens, je voudrais les tenir; mais....

« — Mais vous ne m'aimez plus ; avouez votre perfidie tout entière.

« — Je ne suis point perfide. Trompée, comme plus d'une femme, par les illusions de la jeunesse ; flattée d'inspirer une violente passion, je crus ressentir un amour semblable ; vous fûtes le premier à me désabuser ; votre jalousie, vos fureurs m'effrayèrent, et je pensai

que si un jour je m'unissais à vous, je ne ferais que changer d'esclavage. Cependant j'avais failli causer votre mort, vous revîntes encore après vous exposer à mille dangers, vos procédés pour ma famille, tout prolongea mon erreur, et pressée par ma mère, je renouai une correspondance avec vous. Mais je ne vous le cache point, quand j'appris votre retour en Italie, je descendis dans mon cœur et je me dis en frémissant que j'allais recommencer cette vie orageuse pour laquelle je ne me sens pas faite. Je vous écrivis pour vous détourner de venir ici, et cependant, vous servant d'un autre nom, vous vous y êtes rendu. Vous venez réclamer des promesses arrachées à l'inexpérience et à la crainte ; mais vous serez assez généreux pour me les rendre et...

« — Arrêtez, m'écriai-je, pourquoi m'écriviez-vous hier que vous m'aimiez toujours. Pourquoi me permettiez-vous de confier à mon ami les liens qui nous unissent au moment où vous voulez les rompre.

« — Oui, je vous aime toujours, répondit Giulietta avec un céleste regard, je vous aime de l'amitié la plus tendre et la plus dévouée ; je vous ai engagé à tout confier à votre ami, parce que je pensais que ses conseils vous dirigeraient mieux que votre passion. Tant que notre union a été possible, je tenais à ce que le passé fut caché aux personnes que je pouvais être appelée à voir un jour comme votre épouse. Mais puisque nous ne devons jamais être l'un à l'autre, je désire que de salutaires avis vous engagent à m'oublier.

« — Vous oublier, vous ne le croyez pas possible. Mais écoutez ; il fut un temps où je ne pensais pas pouvoir vivre sans votre amour, Aujourd'hui, je sens que je puis vous pardonner de n'en plus avoir pour moi, si vous n'en ressentez point pour un autre. Promettez-moi de m'appartenir et je me contenterai de cette amitié dévouée et tendre que vous me juriez à l'instant m me.

« Elle retira sa main que je retenais avec anxiété, et ne répondit rien.

« — Avouez donc, m'écriai-je en sentant redoubler ma rage, avouez qu'un autre amour vous exagère mes défauts, ou plutôt que votre inconstance, que votre perfidie....

« — Ah! s'écria-t-elle avec un accent qui me fit frémir, jamais je ne vous aimai comme j'aime aujourd'hui.....

« A cet aveu cruel je me sentis anéanti..... Des larmes abondantes coulèrent de mes yeux brûlans, mais mes larmes coulèrent sans que la pitié essayât même de les rendre moins amères.

« Giulietta partit sans m'adresser un mot de douceur ou de consolation. Oh! femmes, femmes, êtres faibles et tyranniques, rien n'est impitoyable comme votre âme quand l'amour est détruit. La domination et la coquetterie ont seuls un constant empire sur vous, et vous n'avez de suite et de résolution que pour as souvir ces deux passions.

« Je sortis de cette maison où je venais de tant souffrir. Je ne pleurais plus, je me sentais un désir de vengeance que j'essayais vainement de réprimer. N'ayant plus de ménagemens à garder, je résolus de tout employer pour savoir la vérité, telle affreuse qu'elle fut. J'appris que depuis plus d'une année, le parent de Giulietta, queje croyais avoir tué, avait reparu à Venise, et que depuis ce temps il ne la quittait pas ; j'appris de plus que Venuzzi, touché enfin des soins de sa jeune épouse, lui léguait sa fortune à la condition qu'elle épouserait ce Grec.

« Dès ce moment une horrible frénésie bouleversa mon âme ; je résolus de mourir, mais d'arracher avant Giulietta à mon rival. Il ne s'agissait plus de m'exposer à un combat incertain et qui pouvait la rendre libre ; il fallait qu'elle mourut puisqu'elle ne voulait plus être à moi. Je ne chercherai point à justifier ma cruauté, sans doute l'amour est de tous les sentimens le plus libre et le plus involontaire ;

et punir celui ou celle qui ne le ressent plus quand vous l'éprouvez vous-même dans toute sa force, est une injuste oppression. Mais suffit-il donc aussi de dire je ne vous aime plus, consolez-vous, pour rompre ainsi tous les liens. Non, non, me répétais-je avec résolution, perfide mérite un châtiment, elle le recevra. Le mien viendra après.

« Le hasard ne me servit que trop bien; ne pouvant tenir en place, dévoré par une agitation terrible, il fallait que quelque événement, tel funeste qu'il fut, changeât promptement mon sort.

« Vers la fin du jour je rentrai chez moi, je m'enveloppai d'un manteau brun, et ce fut tranquillement que je m'armai d'un poignard italien, dont la blessure est, je crois, mortelle. Je me rendis ensuite près du palais Venuzzi; les portes n'en étaient pas aussi bien gardées que par le passé. J'en vis sortir un médecin célèbre à qui j'avais parlé aux noces de Venuzzi, et je l'interrogeai avec un sang-froid qui ne

lui donna aucun soupçon. Il m'apprit poliment que Venuzzi n'était pas plus mal, et que s'éteignant de vieillesse il souffrait peu.

« — Je viens de le quitter, ajouta-t-il, il allait se livrer au repos; un de ces matins il ne se réveillera plus. Il laissera une belle et riche veuve dont au reste, assure-t-on, le mariage est déjà arrêté.

« J'aurais pu en savoir davantage, mais je quittai le docteur et me glissai dans le palais. A peine avais-je franchi la première pièce et me trouvais-je dans le salon qui communiquait à l'appartement de Venuzzi, dont la porte était entr'ouverte, que j'entendis la voix de Giulietta dire :

« — Il dort, je vais sortir, voici la potion à lui donner d'heure en heure. Ne le quittez pas d'une minute.

« J'espérai pouvoir encore me faire entendre d'elle. Je sortis, résolu de l'attendre autour du palais, et je gagnai une petite place sur laquelle ce palais avait une entrée. Au bord d'un des

canaux qui bordent la place, j'aperçus trois gondoles; une était remplie de musiciens, une autre gracieusement ornée de fleurs, et je vis le cousin de Giulietta descendre de la dernière. Je le reconnus aussitôt, il était plus beau et plus brillant que jamais. Son regard impatient, mais serein, regardait avec une douce attente le chemin qui conduisait au palais Venuzzi.

« Il l'attendait, mais il était sûr qu'elle viendrait; et moi, malheureux! je devais la voir partir pour être heureuse près d'un autre. Le supplice d'enfer que me donna cette idée me rendit toute ma fureur. Je fus près d'éteindre ma soif de vengeance dans le sang de celui qui causait mon tourment. Mais s'il me tuait, me dis-je; elle resterait sur la terre pour aimer et être encore aimée. Non, non, périsse la perfide.

« La nuit était presque entièrement arrivée; je vis le Grec s'avancer sur la place, regarder la demeure de l'infidèle Giulietta, revenir précipitamment, se jeter dans sa gon-

dole, donner l'ordre aux musiciens de le suivre, et partir. Il laissa la barque remplie de fleurs; je ne doutai point que ce ne fut pour Giulietta et qu'il ne fût l'attendre plus loin; Je ne me trompais pas. Au bout de quelques minutes, qui me parurent interminables, je la vis paraître. Un long voile cachait sa tête et une partie de sa taille élégante; son pied se posait légèrement et avec précipitation; hélas! l'infortunée, pleine de jeunesse et d'espérance, marchait avec empressement à la mort; bientôt elle allait payer de sa vie le malheur d'avoir été aimée de moi.

« Aussitôt qu'elle eut aperçu la gondole ornée de fleurs, elle y entra. Je n'étais qu'à deux pas; mais placé de manière qu'elle n'avait pu me voir. Pendant le rapide moment durant lequel ces événemens se passèrent, je ne perdis pas un instant la résolution de donner la mort à Giulietta; aussi, dès qu'elle fut entrée dans la barque, je ne balançai point. Le gondolier placé à la poupe me tournait le

dos et se disposait à quitter le rivage; il chantait gaîment. Je mis le pied dans la gondole une seconde après Giulietta; elle était encore debout. J'ignore si elle me reconnut à l'instant, mais en lui donnant la mort, je sus lui apprendre quelle vengeance tombait sur elle. Je posai une de mes mains sur sa bouche et de l'autre je lui enfonçai mon poignard dans la poitrine. Je n'entendis qu'un gémissement étouffé et la laissai retomber sur les coussins parfumés et moëlleux où sans doute, plus d'une fois, elle avait entendu, elle avait répété des sermens d'amour. Je sortis de la gondole dont je refermai la porte au moment où elle se mettait en mouvement et sans avoir été aperçu, tant ce qui venait de se passer avait été rapide.

« Je vis s'éloigner lentement cette barque couleur de deuil, décorée pour l'amour, et devenue par ma vengeance le cercueil de la jeunesse et de la beauté. Mes yeux secs la suivirent jusqu'à ce que l'éloignement et l'obscurité

me la dérobèrent entièrement. Que n'aurais-je pas donné pour voir cette gondole rejoindre celle du Grec! du moins mon imagination se le représentait au moment où, rempli d'une joie voluptueuse il ouvrait la porte de la gondole qui lui amenait sa belle conquête, et ne trouvait qu'un cadavre.

« La pensée de son désespoir calmait le mien. Mais après avoir long-temps écouté sans rien entendre, je m'éloignai décidé à me donner la mort à mon tour. Cependant, devais-je laisser peser sur ta tête les soupçons et les dangers auxquels t'exposait notre changement de nom. Je résolus alors de t'écrire de venir me joindre, et de me mettre en sûreté jusqu'à ton arrivée. Je me souvins de cette maison où j'étais sûr d'être bien reçu, et j'y suis resté sans péril. Depuis plusieurs jours je n'ai entendu parler de rien, et je t'attendais pour reprendre mon nom, recevoir ton dernier adieu et mourir.

« Il régnait dans le ton de Romuald un sang-froid et une douleur concentrée qui me déses-

péraient, mon cœur se révoltait à la pensée de sa cruauté; mais je ne tardai pas à me convaincre qu'il affectait un calme bien loin de son âme.

« — Tu me hais, me dit-il, je suis un monstre à tes yeux et tu ne conçois pas...

« — Il est vrai que je ne conçois pas un désespoir qui peut pousser à ravir l'existence à ce qu'on aime. Pourtant, je comprends mieux que tu ne le penses les funestes excès où nous conduit l'amour.

« Nous restâmes un instant dans le silence, Romuald reprit :

« — Terminons tout ce qui a rapport aux intérêts de cette vie, je ne me suis montré presque nulle part depuis que je suis ici, ayant appris que le général qui devait donner les dernières instructions pour ta mission était absent; j'espère donc que ton dévoûment ne t'entraînera à aucun malheur. Au surplus, ma mort arrangera tout.

— « Ta mort, répétai-je les yeux remplis de larmes; quoi ! tu penses à me ravir le

seul être qui m'aime au monde. Tu en parles de sang-froid, cruel ami.

« — Caliste, me répondit Romuald, si je n'étais que malheureux, peut-être pourrais-je attendre qu'une mort glorieuse terminât mon supplice; mais oublies-tu que j'ai tué une créature belle et adorable. Je veux me punir de mon fatal caractère; car c'est à lui que je dois tous mes maux. Voudrais-tu que, tranquille dans le crime, je traînasse une existence déshonorée, que la justice des hommes viendrait au surplus bientôt trancher sur un échafaud. Le sang demande du sang. Laisse-moi donc répandre le mien; ne sens-tu pas ce que je dois souffrir, et toi, mon unique ami, voudrais-tu m'empêcher de trouver le repos.

« — Hélas! m'écriai-je, songe, malheureux! que ce n'est pas seulement cette vie si courte et si remplie d'angoisses que tu veux terminer. Tu te fermes tout espoir de pardon pour l'avenir... Dieu te repoussera. Ne veux-tu donc pas

que nous nous retrouvions un jour; qu'un jour, après avoir supporté l'un et l'autre le poids de l'existence, nous nous présentions ensemble devant cet être bon et indulgent qui sait tout pardonner. Tu peux fuir, passer en France ou dans l'étranger, en Angleterre, par exemple, où j'ai ma fortune; j'irai bientôt t'y joindre, ce ne sera point un sacrifice que je te ferai; tu sais quelle indifférence éprouve pour moi ma famille, dont à présent je suis plus que jamais résolu de m'éloigner. Romuald, écoute, tu m'as entendu me plaindre de ne rien aimer; maintenant l'amour fait le tourment de ma vie. Dis, à présent que tu me sais si malheureux, pourrais-tu te résoudre à m'abandonner. Rappelle-toi nos sermens. A la vie, à la mort, disais-tu, et tu veux partir le premier, me laisser seul dans ce désert qu'on appelle le monde, dans ce désert où l'amour ne doit jamais me rendre heureux, où je ne t'aurais plus pour me consoler

« Et je le pressai sur mon cœur et crus l'avoir attendri, mais il retomba dans une sombre rêverie, dont il ne sortit que pour me prier de m'occuper de me loger ailleurs sous mon véritable nom. Il me rendit compte avec sang-froid et clarté de ce qu'il avait fait concernant la mission dont j'avais été chargé.

« On doit être surpris à Naples, ajouta-t-il, de ne point recevoir de lettres ; écris de suite que tu as été malade. Comme je ne suis sorti que le soir et avec précaution, on le croira facilement ; je me sentirai plus tranquille, quand j'aurai la certitude de ne pas t'avoir perdu avec moi.

« Je voulais rester près de lui, il insista pour que je sortisse, et ajouta pour m'y décider:

« — Tu apprendras peut-être quelque chose de cette infortunée Giulietta.

« Je saisis cet espoir avec transport.

« — Oui, j'y cours, m'écriai-je, ta main mal assurée peut n'avoir fait que blesser cette malheureuse femme. Tu vivrais alors n'est-il pas

vrai ? tu vivrais pour soutenir ton ami dans les épreuves qui l'attendent ?

« Il sourit tristement.

« — Va, dit-il, va t'occuper de tout cela ; j'ai besoin de repos, laisse-moi.

« Je regardai dans l'appartement, je ne vis aucune arme ; Romuald paraissait plus abattu que furieux et je me promis d'ordonner à Vilhis de ne pas le quitter une minute.

« — Je te laisse donc, dis-je, en me rapprochant de lui. Je n'osais le conjurer de ne pas attenter à sa vie ; j'avais peur de lui rappeler ce funeste dessein. Je serai bientôt de retour, ajoutai-je et j'espère te rapporter de consolantes nouvelles.

« Il se jeta dans mes bras, appuya sa tête sur ma poitrine, et nos larmes se confondirent. Ensuite il se plaça sur son lit, de manière à mieux m'apercevoir; cependant, quand il entendit le bruit de la porte, il se retourna, nos yeux se rencontrèrent et fixèrent dans mon sou-

venir un regard que le temps n'effaçera jamais.

« Je recommandai à Vilhis de se tenir dans l'appartement. Je lui dis même d'employer la force s'il le fallait et d'appeler le secours des gens de la maison. Je me rapprochai encore de Romuald, il dormait ou feignait de dormir. Je regardai de nouveau s'il n'y avait aucun instrument de destruction. La fenêtre était éloignée de son lit et je pensai que Vilhis en se tenant près de Romuald, aurait le temps de s'opposer à tout acte de désespoir.

« Je partis assez tranquille, après avoir pris toutes ces précautions, et surtout en pensant que j'avais laissé luire aux yeux de Romuald l'espérance que peut-être Giulietta ne serait pas morte Je me disais.... mais à quoi devait servir ma vaine prudence. J'allai prendre de suite un appartement et j'écrivis à l'instant même à Naples. Il m'en coûtait d'altérer encore la vérité ; mais tel est le résultat d'une première faute, qu'elle en amène toujours d'autres à sa suite. Je courus ensuite chez le général:

il n'était pas de retour. Je ne fis toutes ces démarches que parce que je l'avais promis à Romuald. Je voulais pouvoir l'assurer que j'avais veillé à ma propre sûreté, je savais que ces précautions le rendraient plus tranquille ; j'étais plus embarrassé pour savoir des nouvelles de Giulietta ; je craignais même, en m'informant du palais Venuzzi, d'attirer les soupçons ; portant le même uniforme que Romuald, on pouvait me suivre, et le découvrir.

« Retenu par cette inquiétude, j'entrai dans un des cafés de la place Saint-Marc sans aucune détermination fixe, tremblant de dire un mot qui put compromettre mon ami, et ne voulant pourtant pas retourner près de lui, sans rien savoir de Giulietta. Le sort me servit ; j'entendis au bout de peu d'instans prononcer le nom de Venuzzi ; je faillis renverser le verre que je portais à mes lèvres.

« — On l'enterre aujourd'hui, dit une des personnes placées près de moi ; il était bien vieux, mais je crois qu'il ne serait pas mort

encore, sans l'horrible malheur arrivé à sa femme.

« — Eh quel malheur? demanda un autre.

« — Vous étiez absent, il est vrai, reprit le premier, sans cela vous ne pourriez ignorer un événement qui a fait tant de bruit : La belle Venuzzi a été assassinée dans sa gondole; on assure que c'est une vengeance d'amour.

« — Et, est-elle morte?

« Mon sang se glaça en attendant la réponse.

« — On a craint pour sa vie pendant trois jours, continua le premier; mais quoiqu'elle ait perdu beaucoup de sang et que la blessure soit profonde, on assure qu'elle guérira.

« Je respirai, j'aurais voulu courir à l'instant même vers Romuald, mais je craignais que mon départ précipité n'inspirât quelques soupçons; je restai, empressé aussi de connaître quelques autres détails.

« — On prétend, continua le Vénitien, qu'un officier italien, au service de France, nommé

d'Orsini, qui, il y a quelques années, afficha de l'amour pour Giulietta, est revenu pour la punir de son inconstance. Ces Français ou ceux qui ont voulu le devenir, sont étonnans, ajouta-t-il en baissant la voix, ils veulent être plus habiles que personne et même faire des miracles en rendant les femmes fidèles. Dans cette occasion pourtant, ce d'Orsini ne l'a pas emporté; il paraît que le beau Grec, le cousin de Giulietta en est passionnément aimé. Il a failli perdre la raison tant qu'il l'a crue en danger. Mais au bout de plusieurs heures d'une faiblesse si grande qu'elle ressemblait à la mort, la belle Venuzzi a été rendue à son amant. Comme on avait appris sans précaution la nouvelle de son danger à son vieil époux, il en a été tellement frappé, qu'il y a succombé.

« — Pourquoi soupçonne-t-on ce d'Orsini? demanda un des assistans.

« — Pourquoi, c'est qu'on prétend l'avoir vu à Venise le jour même de l'assassinat commis sur sa belle infidèle, d'autres disent que cet

officier qu'on a remarqué portait un autre nom. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que Giulietta n'a point nommé son assassin; soit qu'elle ne le connaisse pas; soit qu'elle ne veuille pas le perdre.

« J'en savais assez maintenant pour être plus tranquille sur le sort de Romuald; cependant ne voulant négliger aucune précaution, je fis un long détour pour l'aller rejoindre, quoiqu'il m'en coutât de mettre ce retard à lui porter de si consolantes nouvelles.

« J'allais enfin atteindre la maison où je l avais laissé, quand je rencontrai Wilhis pâle et défait; il tenait une lettre à la main, je n'eus ni le temps ni la force de la lire quand Wilhis eut balbutié :

« — C'est son dernier adieu sans doute; puisqu'il est peut-être mort à présent, depuis une heure, au moins, je vous cherche, monsieur.

« — Malheureux, tu l'as abandonné; je te l'avais confié.

« — Il vivait encore, lorsque je l'ai quitté, répondit le pauvre garçon, et je ne l'ai laissé qu'après l'avoir mis entre les mains d'un chirurgien. Mais, hélas ! ce chirurgien ne laissait aucune espérance.

« J'avais senti mes forces m'abandonner, elles revinrent au plus léger espoir de recevoir au moins le dernier soupir de mon ami, et je me mis à courir; mais tout était fini, et je reculai devant le spectacle qui s'offrit à moi.

« Romuald était couché sur un lit imprégné de sang ; ses yeux pour jamais fermés, sa pâleur livide, le silence, la solitude qui régnaient autour de lui, faisaient de ce spectacle une image désolante et terrible. A terre, au pied du lit, j'aperçus un poignard ; je devinai que c'était le même qu'il avait enfoncé dans le sein de Giulietta et qu'il avait gardé sur lui. Je n'y avais pas songé, et par ce coupable oubli, je lui avais laissé les moyens d'accomplir son funeste dessein, tandis que peut-être la nouvelle de la conservation de Giulietta l'en aurait détourné.

Il était là, immobile, celui que tant de passions agitèrent. Je ne devais plus entendre cette voix qui, tant d'années, avait seule fait arriver jusqu'à mon âme les douces consolations de l'amitié. Il avait cessé de battre, ce cœur si dévoué, si tendre. O Romuald! Romuald! m'écriai-je en tombant à genoux près de lui; ce n'est point toi que je plains; ta tâche est finie et la mienne est au-dessus de mes forces.

« Je restai plusieurs heures plongé dans un anéantissement qui ne me permit de m'occuper d'aucun détail. Sans Wilhis, dont le zèle et la présence d'esprit ne se démentirent pas, la mort de Romuald pouvait entraîner des révélations dangereuses ; à force d'or on obtint du silence, et le soir même on disposa tout pour rendre le lendemain à la terre les restes de mon malheureux ami.

« Je voulus connaître entièrement les dernières heures de sa vie. Wilhis essaya de s'y refuser; il préférait que je l'accusasse de négligence

plutôt que de revenir sur une scène qui augmenterait mon désespoir. J'exigeai qu'il me dît tout.

« — Il y avait environ une heure que vous étiez sorti, me dit enfin ce digne serviteur, lorsque je m'approchai doucement du lit. Les yeux de M. d'Orsini étaient ouverts. Il me dit qu'il avait besoin d'écrire, et comme je lui faisais observer qu'il serait plus prudent se reposer, il m'assura qu'il était bien. Je restai debout à quelques pas de lui, il ne se détourna de son occupation que pour m'engager à m'asseoir car je devais être bien fatigué, aprés avoir couru devant votre voiture depuis Aix. Lorsqu'il eut fini sa lettre, il y mit une adresse, et tirant sa montre, il considéra un moment le cachet. Je me souvins que c'était vous, monsieur, qui le lui aviez donné; il le porta plusieurs fois à ses lèvres, et me demanda une lumière pour cacheter sa lettre. J'appelai quelqu'un de la maison afin de ne pas le quitter, il ne témoigna ni humeur, ni surprise de cette précaution.

Quand il eut terminé, il posa la lettre sur la table, en ayant soin de la retourner de manière que je ne pusse voir ce qui était écrit dessus. Ensuite il me tendit la main avec bonté et me dit :

« — Mon bon Wilhis, je n'ai jamais bien pu te récompenser de tous les services que tu m'as rendus. Si, comme je le crois, je meurs du mal qui me consume, car, tu le vois bien, j'ai la fièvre, si j'en meurs donc, je te léguerai ma montre; tu la garderas, non comme une récompense, mais comme un souvenir du meilleur ami de ton maître.

« Je m'inclinai avec émotion sur sa main que je serrai respectueusement. Jamais ce pauvre jeune homme n'avait été si intéressant et si digne de respect.

« — Ah! vous vivrez, m'écriai-je en pleurant, vous vivrez pour mon maître si ce n'est pour vous. Jamais il n'eut tant besoin de votre amitié, lui aussi est malheureux, j'en suis

sûre, depuis son séjour à Aix; je crains bien que ce voyage ne lui ait porté malheur.

« — Mon sort se sera donc accompli, s'écria M. d'Orsini, en levant les yeux au ciel. J'aurai été fatal à tout ce que j'aurai aimé.

« Il se tut et s'appuya sur la table où il parut s'endormir.

« — Vous seriez mieux sur le lit, lui fis-je observer respectueusement. Il consentit à ce que je l'aidasse à s'y placer, en me disant :

« — Tu as raison, je serai mieux là.

« Mais il ne voulut pas se déshabiller.

« — J'ai bien soif, dit-il au bout d'un moment.

« J'allais appeler, mais une pensée soudaine, et que je me reprocherai toute ma vie, m'engagea à le quitter un instant. Je voulais ajouter quelque calmant dans ce que j'allais lui présenter; il paraissait d'ailleurs si tranquille que je ne voyais rien qui pût m'alarmer. Je sortis. Je ne demeurai qu'un moment, je n'étais pas loin, je n'entendis aucun bruit, et cependant

quand je rentrai le coup fatal était porté. Le sang sortait à flots de sa blessure. Je tentai de l'arrêter, j'envoyai chercher des chirurgiens, hélas! il n'y avait aucune ressource. M. d'Orsini ne prononça pas un seul mot; mais je devinai son éloquent regard et je sortis en courant pour vous chercher.

« Ah! mon cher maître! continua Wilhis, vous ne pouvez me reprocher plus que je ne le fais moi-même le tort de l'avoir quitté. Toute ma vie cette imprudence.....

« — Tu n'en as point commis, mon pauvre Wilhis, interrompis-je; nous ne pouvions toujours le garder à vue, il nous serait échappé. Va te reposer, je veux passer cette dernière nuit près de lui.

« Resté seul, je saisis la main inanimée de mon ami, qui tant de fois répondit au serrement de la mienne, cette main toujours prête à me défendre, et dont la pression arrivait si bien à mon âme.

« Romuald, murmurai-je, tu la connais

maintenant cette énigme de la mort dont tant de fois nous avons parlé ensemble. Peut-être est-elle moins terrible que la vie; peut-être, es-tu plus heureux que tu ne le fus jamais. Mais moi..... C'est donc pour toujours que nous sommes séparés. Non, tu ne m'aimais pas comme je t'aime, puisque tu as pu te décider à m'abandonner. Ni mes cris, ni mes prières ne peuvent te réveiller; toi, si vite prêt au moindre danger qui pouvait atteindre ton ami. Combien de fois t'es-tu relevé précipitamment lorsque nous étions sur la terre où nous reposions sous le même manteau, croyant que quelque péril me menaçait. Et maintenant te voilà seul sous ton linceul, et moi, plus seul encore dans le monde....

« Le silence de la nuit régnait autour de moi, je voulus dans ce moment solennel entendre le dernier adieu de Romuald, et sans quitter sa main glacée, je pris sa lettre et je lus :

« Pardonne, ô Caliste, cher et fidèle compagnon de ma vie, pardonne; je vais mourir,

j'échappe à ton inquiète amitié. Je ne te verrai plus. Je ne te dirai point que cet instant n'est pas horrible : quels que soient les malheurs de l'existence, il y a quelque chose d'affreux dans la destruction de soi-même. Mais ce n'est que la douleur d'un instant, et celle qui me dévore eut fait de ma vie une longue agonie ; je n'aurais pu la supporter sans la maudire et quelques mois, ou quelques années plus tard, j'eusse pris le parti que je prends aujourd'hui. J'ai tué Giulietta, j'ai ravi à la terre un être jeune et charmant, dont le seul crime fut de rencontrer quelqu'un qui sut se faire mieux aimer que moi. Je reconnais l'injustice et la cruauté de ma conduite; et cependant je te l'avoue, si j'étais à recommencer, je crois que je ferais encore ce que j'ai fait. Et si le ciel, en voulant m'épargner un plus grand forfait, a permis que Giulietta ne soit pas morte, ne regrette pas que je n'aie pas vécu pour l'apprendre. Nous étions séparés pour jamais par mon crime, plus encore par

son infidélité; je te le répète, je l'aurais plutôt poignardée encore que de la laisser à mon rival. Toi seul me regretteras, eh bien! je suis satisfait. Tu sais que ton ami, quoique assassin, ne fut ni méprisable, ni cruel. Pourquoi ce Dieu que tu invoquais il n'y a qu'un instant, mit-il dans notre sein de si violentes passions pour faire de la vie un tourment continuel? Ah! s'il voulait que l'amour ne fut pour moi que ce qu'il est pour tant d'autres, pourquoi me fit-il connaître Giulietta?

« Mais il faut finir cette lettre, profiter de ton absence pour te quitter à jamais; te quitter, oh! Caliste, comprends bien la force d'une affection qui me fait tant regretter la vie, lorsque je sais que la mort va me délivrer de maux intolérables.

«Adieu, le meilleur des amis et des hommes.

« Adieu, toi seul prendras soin des restes de Romuald, et jusqu'au dernier moment, depuis celui où nous échangeâmes notre premier mot d'affection, tu n'auras pas cessé d'être mon

bienfaiteur et mon appui. Ton amitié veillait sur ma vie, maintenant, ô Caliste, je te lègue ma cendre!...

« Donne ma montre à Wilhis, reprends et ne quitte plus le cachet que tu y attachas toi-même. »

« Des sanglots s'échappèrent de ma poitrine ; je me précipitai sur le corps de celui qui était, il y a si peu d'heures, mon Romuald, mon seul ami. Sa lettre me le rendait tout entier. On ne peut dire combien sont puissantes les lignes qui viennent d'être écrites il y a si peu de temps, quand vous tenez inanimée la main qui les a tracées.

« Au jour, Wilhis vint me rejoindre. Nous conduisîmes ensemble le corps de Romuald au Lido, et j'y vis creuser son dernier asile ; je pensai alors à ce qu'il m'avait écrit de son duel, c'était là qu'il avait cru donner la mort à son rival, et le destin le soumettant à son arrêt fatal, l'y ramenait le premier pour y trouver une tombe.

« Je ne voulus point qu'elle fut tout à fait inconnue, et je fis graver le nom de Romuald sur le marbre, je voulus aussi qu'on ajoutât ce vers d'un poète, que nous avions souvent lu ensemble et dont la pensée convenait si bien à mon malheureux ami :

Fermosi al fin cuor che balzò tanto.

« Je venais chaque jour surveiller le travail que j'avais ordonné. Tant qu'il ne fut pas achevé, je me trouvai moins malheureux ; mais quand je n'eus plus rien à faire pour Romuald, ce fut alors que je sentis le vide de mon existence et que de cruels souvenirs, que cet horrible événement avait éloigné sans les affaiblir, s'emparèrent entièrement de moi. Quelle vie m'était réservée ! je n'avais plus d'ami, personne ne s'intéressait à moi, le remords et le crime me séparaient de celle qui aurait pu me consoler de tout. Je confiais mes plaintes et les regrets de mon fatal amour à la tombe de Romuald ; une tombe devait seule recevoir la confidence d'un crime.

« Depuis trois mois j'avais perdu Romuald, et mes regrets, loin de diminuer, devenaient chaque jour plus profonds ; chaque jour il me manquait davantage; sans doute s'il eut vécu, je ne lui aurais jamais confié le secret de mon amour ; secret qui devait mourir dans le sein de deux coupables. Mais Romuald m'aurait plaint sans le connaître et seulement parce que je souf-

frais. Avec qui retrouverai-je l'abandon et la confiance que nous avions l'un pour l'autre. La différence de nos caractères; loin de nous désunir, nous rapprochait au contraire, car nos légères discussions rendaient sans cesse nos entretiens plus animés ; et si nous ne nous entendions pas, sur tous les points, notre amitié, notre sensibilité communes nous réunissaient toujours.

« Combien de fois nos âmes découragées s'étaient-elles rétrempées dans notre intimité, et c'était maintenant une froide pierre qui recevait seule mes plaintes. Ah! que souvent, je m'écriais penché sur cette tombe : il ne me répond pas, mais peut-être il m'entend.

« Cependant je m'étais occupé de la mission qui était la première cause de nos malheurs. Le général était de retour, je compris à son accueil que quelques bruits étaient arrivés jusqu'à lui. Il lui eut été facile de remonter à leur source et d'arriver à la vérité tout entière. Mais c'était un brave et digne homme qui ne

cherchait point à punir, et grâce à son indulgence, on ne sut point entièrement ce qui s'était passé. Mon nom et celui de d'Orsini se confondaient dans cette déplorable affaire, qui ne pouvait avoir de suite, puisque personne n'avait demandé vengeance.

« Une seule fois, le général me parla de la mort de d'Orsini ; il comprit ce que je souffrais, et il ne revint plus sur ce triste sujet, mais souvent il essayait de me distraire de ma profonde tristesse.

« Il m'employa dans une mission dangereuse et difficile en Dalmatie. J'eus le bonheur de bien m'en acquitter et d'être utile au général M**** qui gouvernait cette province. A mon retour à Venise, je reçus un brevet de colonel et l'ordre de rejoindre mon régiment en Allemagne ; mes regrets se portèrent alors du côté du Lido.

« Pauvre Romuald, me dis-je, je vais donc abandonner tes cendres ; mais je ne les oublierai pas, et je reviendrai prier sur elles.

« En attachant les épaulettes de mon nouveau grade, je pensai au bonheur que nous avions ressenti le jour où, récompensés ensemble, nous nous disputâmes, Romuald et moi, le plaisir de nous offrir ces insignes de gloire qui nous étaient alors si précieux. Ah ! que tout était changé ! Romuald n'était plus là pour jouir de mon triomphe ! et l'indifférence de ma famille, la fatale position où m'avait placé mon égarement, faisaient de moi un être abandonné de tous.

« Que m'importe, m'écriai-je en jetant tristement ces brillans hochets de la vanité ; que m'importe un avancement qui n'intéresse personne.

« Entièrement découragé, je me promettais de me rendre à Naples auprès du roi pour prendre congé de lui, et ensuite en Allemagne, sans passer par la France. Je ne voulais jamais y retourner ; je me croyais indigne de m'agenouiller sur les cendres de ma mère ; quant au comte de Valbreuse, je devais, je voulais fuir sa présence, et je ne croyais

point trouver d'obstacle à cette résolution, ni dans sa volonté, ni dans sa tendresse. Depuis que j'étais en Italie, il m'avait écrit une seule fois et c'était dans les commencemens : mon frère m'oubliait entièrement en Espagne, et celle dont je devais pour jamais repousser le souvenir, ne s'occupait sans doute de moi que pour me maudire et peut-être me chasser entièrement du cœur de mon père.

« Comptant partir le lendemain, je me rendis à la fin du jour au tombeau de mon ami. J'eus un moment le projet de charger quelqu'un d'entourer de fleurs ce tombeau à chaque saison. Des fleurs! pensai-je presque aussitôt; on ne doit en cultiver aucune sur une terre couvrant un malheureux qui, marqué d'une destinée fatale, ne connut de la vie que les tourmens et les déceptions.

« Courbé sous ces pensées mélancoliques, j'avançais vers le monument que j'avais fait ériger à Romuald, une femme en grand deuil était inclinée sur le marbre.

« Elle paraissait profondément recueillie, et j'étais près d'elle qu'elle ne m'avait pas encore aperçu. Elle leva enfin la tête et ne parut ni effrayée, ni étonnée de me voir.

« A sa belle chevelure blonde, à ses yeux d'azur, je reconnus la beauté si fatale à mon ami. Je reculai involontairement, mais plus juste, je fus au moment de la remercier de l'hommage qu'elle rendait anx cendres de Romuald.

« — Vous êtes Caliste, dit-elle d'une voix brisée, Caliste dont il me parlait si souvent dans ses lettres. Peut-être je vous offense en venant ici, mais j'avais besoin de prier pour l'infortuné.........

« — Qui est mort pour vous, interrompis-je avec un peu d'amertume; comment ne pûtes vous l'aimer? et ce cœur si fidèle ne méritait-il pas une autre récompense.

« Elle garda un instant le silence, et me montrant dans l'éloignement un riche mausolée qu'on achevait de construire, elle dit:

« — Là repose mon époux. Peut-être j'of-

fense ses mânes; mais dans cet asile de la mort, la vérité doit être entendue; qui oserait tromper ici? J'aimais Romuald avec une véritable et tendre affection; mais son imagination seule l'abusa quand il voulut reconnaître de l'amour dans cette tendresse. Plus entraînée que séduite, en exposant pour lui ma réputation et mon existence, je cédai à la pitié, mais jamais à la passion. Je n'aurais pas aimé davantage un frère, si le ciel m'en avait accordé un. Devais-je en me sacrifiant, sacrifier aussi sa vie entière. Car, soyez-en bien sûr, il a voulu me tuer parce que je ne pouvais être à lui. Il l'eut fait également un jour si j'avais été son épouse. Je ne sais quel sentiment eut satisfait son âme ardente. Je le regretterai toujours. Jamais je n'ai nommé mon meurtrier. Ne me haïssez donc pas, ajouta-t-elle avec un regard angélique, l'amour naît-il de la volonté.

« — Vous avez peut-être raison, dis-je tristement ému, et je pense, ainsi que vous, que Romuald n'eût jamais pu être heureux.

Mais il est mort pour vous avoir trop adorée. Ne délaissez donc point cette tombe; je pars demain, elle serait abandonnée sans vous, venez-y quelquefois, et vous ferez tressaillir de joie la cendre de Romuald.

« Nous nous quittâmes et laissâmes solitaire la dépouille terrestre de celui qui nous avait tant aimé l'un et autre.

« A mon retour chez moi, j'allais ordonner à Vilhis les apprêts de mon départ pour Naples, quand il m'annonça qu'un courrier qui n'avait pas voulu dire d'où il venait, m'attendait. Il me remit une lettre. A la vue d'une écriture inconnue, je brise le cachet avec le pressentiment qu'un nouvel événement va bouleverser ma vie. Cette lettre était ainsi conçue :

« — Vous ne devez point retourner à Naples,
« et vous allez recevoir l'ordre de revenir à
« Paris. Au lieu d'y arriver le dix du mois pro-
« chain, soyez-y le neuf, descendez dans un
« quartier éloigné de l'hôtel de Valbreuse, et à
« six heures du soir, rendez-vous dans la grande

« allée du Luxembourg. La nuit sera presque
« arrivée, cependant vous resterez jusqu'à ce
« qu'une femme s'approche de vous et pro-
« nonce ces paroles :

« — Aix, deux heures du matin.

« La lettre s'échappa de mes mains. Je n'en doutais pas, Marguerite seule pouvait m'écrire ainsi. Était-ce l'amour qui me la rendait?..... Je frémis de la coupable joie que cet espoir me donne, et ramassant le mystérieux écrit, je cherche dans chaque ligne à deviner mon sort.

« Cinq mois s'étaient écoulés depuis la nuit enivrante et fatale que ce billet me rappelait. Depuis ce moment, ma vie appartient à Marguerite, elle peut en disposer; cependant puisque je n'allais pas à Naples avant de me rendre en Allemagne, de qui devais-je recevoir l'ordre de revenir à Paris? J'avais encore quinze jours devant moi avant celui qui m'était désigné. J'en passai quatre dans une attente et une agitation continuelle, je pensais toujours à ce

rendez-vous qui m'attendait, et mon imagination, constamment fixée vers Marguerite, rendait à ma passion un espoir coupable que j'essayais vainement de calmer. Je me demandais par quelle fatalité, elle aussi avait changé de nom, et comment poussés l'un vers l'autre, celle qui j'en suis sûr me haïssait, en était venue à m'aimer, car vainement j'aurais voulu repousser le souvenir de mon coupable bonheur; il faisait le seul charme de ma vie. Elle m'avait aimé, mais seul je m'en souviendrai peut-être, et que va-t-elle exiger de moi?

« Je reçus une autre lettre, et cette fois, j'en reconnus le timbre et l'écriture. Elle venait de Paris, elle était de celui que je n'osais plus nommer mon père. Je tremblai, en l'ouvrant, d'y trouver cette fois des expressions de tendresse ; elle m'eussent accablé. Mais non, le comte, toujours le même, me félicitait avec une froide ironie de mes succès dans tous les genres.

« Ce n'était point assez, ajouta-t-il, de mon

rapide avancement militaire; je faisais encore du bruit par mes aventures amoureuses.

« Je compris que la sanglante catastrophe de d'Orsini avait été tellement défigurée, que M. de Valbreuse la jugeant d'après son caractère n'y avait compris qu'une intrigue seulement scandaleuse, dont j'étais le héros.

« Mon père m'annonçait que l'empereur, en m'accordant un régiment, me donnait cependant le choix d'entrer dans sa garde, si je le préférais.

« Je devinai sans peine que les faveurs que m'accordait Napoléon, causaient de l'humeur au comte. Il avait bien tort, toutes mes illusions ambitieuses étaient évanouies. Une seule personne désormais pouvait disposer de mon sort et de ma vie. Je me dirigeai vers Paris, afin de savoir ce qu'elle en ordonnerait.

« Le jour indiqué par cette lettre que je ne cessais de relire et de commenter, j'entrai avant six heures dans le jardin du Luxembourg.

« Quoique nous fussions au mois d'octobre, la soirée était belle, mais le jour était à son déclin. Je regardais toutes les femmes avec une appréhension et un battement de cœur qui allaient jusqu'à la souffrance. Aucune d'elles n'était seule; d'ailleurs était-ce Marguerite qui viendrait elle-même, ou confierait-elle à une autre le secret d'une entrevue si importante?... La nuit ne permettait presque plus de rien distinguer ; on allait fermer le jardin, quand une femme, la tête enveloppée d'un voile épais, passa près de moi et prononça les paroles qui me rappelaient un moment si cher et si fatal. Elle marcha devant moi, je la suivis. Arrivés à la barrière d'Enfer, elle regarda autour d'elle avec inquiétude et ne voyant personne, elle traversa la rue, entra dans une maison dont la porte était ouverte ; après m'avoir fait signe de la suivre, elle monta un escalier solitaire et poussa une porte. Je me trouvai dans un appartement modeste, une seule bougie était placée dans un coin ; la femme qui m'avait conduit était de-

bout immobile devant moi. Je ne doutais point que ce ne fut Marguerite, mais je n'osais ni m'approcher, ni parler.

« — Vous m'avez obéi, dit enfin sa voix qui pénétra mon âme, vous m'avez obéi et vous allez connaître toute l'horreur de mon sort.

« — Ah! m'écriai-je, daignez m'entendre une fois, une seule fois.

« — Ne m'approchez pas, dit-elle en reculant, j'ai horreur de vous, et de moi-même.

Ce mouvement fit tomber à ses pieds le voile qui couvrait sa tête, et je la revis telle que l'amour et le remords l'avaient fixée dans mon souvenir; mais qu'elle était imposante! Je m'arrêtai à cet accent sévère, mes regards seuls implorèrent ma grâce. Elle reprit d'une expression plus douce :

« — J'ai réfléchi et je me suis convaincue que vous n'aviez point eu le projet de me perdre et qu'un hasard malheureux a tout conduit. J'avais besoin de cette conviction pour

ne pas vous mépriser autant que je vous déteste.

« Ce dernier mot expira sur ses lèvres, elle reprit :

« — La fatalité me conduisit moi-même quand je cédai à la tentation de quitter mon nom. Je dois à celui que je porte, à ma propre dignité, d'expliquer les motifs qui me poussèrent à ce changement. Je vous haïssais avant de vous connaître. Vos lettres, ce que me disait de vous le comte, tout me portait à croire que nous ne nous conviendrions jamais. On assurait qu'élevé avec une rigidité extrême, la sévérité de votre caractère me présenterait à chaque instant un obstacle ou un désagrément. Je pensais aussi qu'aimant passionnément votre mère, vous ne pourriez jamais rendre justice à celle qui était appelée à la remplacer. Enfin je craignais, je redoutais de vous voir et me promettais d'en éviter constamment les occasions.

« Ce fut donc avec joie que j'appris que

vous partiez pour l'Italie. On me parla bientôt de Romuald d'Orsini, qui était votre meilleur, votre seul ami. Madame de Bethune, qui est de ma société intime, me dit qu'elle avait connu madame d'Orsini, et qu'elle adorait son fils. Que ce fils, ce Romuald, avait un caractère romanesque, passionné, et je m'étonnais qu'il pût être l'ami d'un sage, d'un homme exempt de faiblesses, comme on assurait que vous l'étiez; on assurait aussi que Romuald, bien jeune encore, était dévoré d'une passion profonde qui avait failli lui coûter plusieurs fois la vie.

« Le comte fut nommé à un commandement en Italie, il désirait que je l'y suivisse; mais me servant de l'empire que j'ai sur lui, je sus lui persuader que j'avais le plus grand besoin d'aller aux eaux; que j'y resterais quelques semaines, et qu'ensuite je me rendrais auprès de lui, s'il persistait à le désirer. Je comptais bien éluder cette promesse, je craignais trop de me trouver dans un pays que vous habitiez. Hélas!

continua Marguerite, le ciel a puni une haine injuste, il l'a punie par le plus cruel des châtimens pour une âme fière, le mépris de soi-même... Je partis pour Aix avec madame de Bethune, au moment où j'allais écrire mon nom sur le registre des étrangers, j'y lus celui de Romuald d'Orsini, et je m'arrêtai.

« — Ce jeune Romuald est ici, dis-je à madame de Bethune, il est l'intime ami du fils aîné du comte, voilà une occasion de savoir ce que Caliste pense de moi, mais je ne le saurai pas si M. d'Orsini me connaît. Peut-être même me fuira-t-il ?

« — Eh bien, me répondit en riant madame de Bethune, faites-vous passer pour madame de Molmont, ma nièce, elle est à peu près de votre âge. Nous ne connaissons personne ici. M. d'Orsini ne peut avoir eu l'occasion de la voir, et rien ne sera plus facile, suivant ce que vous penserez de lui, de quitter ou de garder le nom que je vous prête aujourd'hui.

« Cette fausseté me répugnait ; mais madame

de Bethune trouvant sans doute dans cette ruse quelque chose qui servait son goût pour l'intrigue, me pressa vivement et je pris le nom qui devait m'être si fatal.

« Je vous vis, dit Marguerite d'une voix émue, je vous vis.... Une fois seulement, vous devez entendre ce langage, quelque coupable qu'il soit, il est nécessaire à ma justification, car si je ne vous eusse pas aimé, comme je croyais que jamais on ne pourrait aimer sur la terre, je ne serais pas la plus malheureuse des femmes, j'en serais la plus méprisable.

« Vous devinâtes mes combats, mon trouble, vous vîtes même que j'oubliai de vous interroger sur ce Caliste que je redoutais. Je vous l'avoue, ma prévention contre lui diminuait à mesure que je vous connaissais mieux. Il me semblait impossible que votre ami ne fut pas digne de vous. Mais ne parlons plus d'une époque qu'il faut oublier, dit Marguerite avec effort. Coupable, déshonorée, je vous ai fui remplie d'une terreur et d'un trouble qui devaient dé-

sormais empoisonner ma vie, cependant j'ignorais encore que l'horreur de mon sort put s'accroître.

« Elle se tut, je tombai à ses pieds, sans oser l'approcher et tendant vers elle mes mains tremblantes :

« — Ah ! m'écriai-je, vous le savez, je vous croyais libre, et mon crime, tout grand qu'il fut, n'était qu'un entraînement de l'amour que j'espérais pouvoir réparer. Le ciel m'a frappé d'un nom que tout mon cœur repousse; cependant devez-vous me haïr parce que je vous aime avec idolâtrie, parce que je sens que jamais rien ne vous effacera de mon âme. Je puis me punir par la mort, par l'exil, parlez, dès ce moment, si vous l'exigez, je sors de ma patrie....

« — Relevez-vous, interrompit Marguerite en me tendant la main, je vais juger si je dois compter sur vos sermens, sur vos remords. Vous ne savez pas encore toute l'étendue de nos malheurs, mais avant de vous l'apprendre, jurez de ne

vous refuser à aucuns des sacrifices que je pourrai exiger.

« — Je le jure, ma vie vous appartient.

« — Au lieu de vous exiler, de m'abandonner seule à l'horreur de ma situation, reprit-elle, il faut demeurer à Paris et accepter ce qui peut vous y fixer.

« Un moment j'eus la coupable pensée qu'elle m'aimait encore et ne pouvait supporter notre séparation. Un moment, j'osai envisager sans frémir l'espérance criminelle de conserver son amour. Cependant une sueur froide mouilla mon front : Suis-je donc entièrement perverti, me dis-je ; tout sentiment d'honneur, de vertu, est-il éteint dans mon âme. L'image si pure, si angélique de ma mère se présenta à moi comme un remords. Marguerite sembla répondre à ma secrète pensée.

« — Mais en restant ici, ajouta-t-elle avec fermeté, il faut élever entre nous une barrière non moins forte que le devoir. Il faut vous unir à une autre.

« — Ne puis-je donc mourir?.

« — Sont-ce là vos promesses, votre mort réparera-t-elle notre crime, en empêcherait-elle les horribles suites.

« — Je me tus. Apprenez un secret qui augmente ma honte et que je suis résolue d'ensevelir dans la tombe, si vous ne faites pas tout pour m'aider à éloigner jusqu'à l'ombre du soupçon. Je porte le fruit de notre égarement et je préférerais mille fois la mort à la pensée qu'on puisse me croire coupable, quand vous ne seriez pas mon complice. Jugez donc ce dont je serais capable si on pouvait seulement mêler votre nom avec le mien. Le comte n'est que depuis un mois à Paris, son absence m'a permis de lui cacher le dérangement de ma santé. Maintenant, prononcez, je me sens la force et l'inébranlable volonté de me soustraire à l'infamie, mais non celle de la supporter.

Marguerite cacha sa belle tête dans ses mains. Ce silence était solennel et je ne pouvais le rompre. Toutes mes pensées étaient boule-

versées; l'amour, l'horreur, se disputaient mon âme, et lorsqu'enfin je pus parler, je ne sus balbutier autre chose, sinon que j'obéirais; que je lui soumettais mon avenir, ma volonté. Hélas! le lien qui nous unissait, quoique tissu par le crime ne faisait qu'accroître l'amour que j'avais pour elle. Je l'aimais encore plus de nos malheurs et de notre horrible destinée. Je sentais pourtant que ma tête était trop faible et mon cœur trop blessé pour aider aux projets que pouvait former Marguerite.

« — Je vous obéirai, répétais-je plusieurs fois.

« — Voilà seulement ce que je vous demande, reprit-elle avec plus de calme : depuis cinq mois j'ai considéré mon horrible situation sous toutes les faces, j'en ai reconnu tous les dangers. Madame de Bethune vous verra, elle saura que vous n'êtes point Romuald d'Orsini; aura-t-elle oublié que vous lui fîtes l'aveu de votre amour pour moi, aveu qu'elle traitait alors comme une plaisanterie, mais qui pourrait la conduire à la découverte de la vérité. Je

me tuerais à l'instant si mon secret était connu d'une telle femme. Jusqu'à présent, à force de précautions ce secret n'a point encore été dévoilé, il peut ne l'être jamais; quand vous serez marié, j'aurai le crédit de faire donner une mission au comte, et rien ne m'empêchera d'entreprendre un voyage avec vous et votre épouse, de m'arrêter quelque part enfin, où je puisse me délivrer de mon cruel fardeau.

« — Eh! pourquoi, m'écriai-je, me lier à une femme que je n'aimerai jamais, que je ne pourrai rendre heureuse? Ne puis-je être seul victime..... Laissez-moi, Marguerite, attendre que vous n'ayez plus rien à craindre pour vous-même; j'emporterai sur une terre étrangère ce que vous appelez un cruel fardeau; et qui sera pour moi le trésor le plus cher, le plus précieux.

« — C'est impossible, reprit-elle avec résolution. Un mariage peut seul vous fixer à Paris le temps nécessaire; il déroutera les soupçons; je le ferai proposer au comte par madame

de Bethune. J'ai jeté les yeux sur une jeune personne dont la famille est alliée à celle-ci. En l'occupant ainsi, en lui donnant un motif personnel de s'intéresser à vous, elle ne parlera pas du passé, d'autant que je saurai la prévenir avec adresse de tout ce qu'il faudra dire.

« — Que pouvais-je opposer aux volontés de celle qui menaçait de se donner la mort. Je lui avais juré qu'elle était maîtresse de mon sort; et je l'écoutai me tracer le plan qu'elle jugeait le plus prudent. Il fut convenu que j'userais de la faculté que daignait me laisser l'empereur, d'entrer dans sa garde; que le comte me proposerait le mariage dont nous venions de parler, et que je l'accepterais sans hésiter; que loin de me justifier, en lui apprenant que d'Orsini était le héros de la terrible catastrophe de Venise, je me laisserais accuser et feindrais de conserver une grande passion pour une Italienne.

« Je soupirai amèrement en songeant au rôle qui m'était imposé; je demandai au ciel le cou-

rage de le remplir tant qu'il serait nécessaire à la tranquillité de Marguerite.

« Marguerite, d'abord émue, était redevenue calme et parlait de notre éternelle séparation, du malheur auquel elle me condamnait, avec un sang-froid qui glaçait mon cœur. On eut dit qu'elle décidait de la destinée d'un indifférent. Cependant quand il fallut nous quitter, sa voix devint moins assurée; elle me laissa prendre sa main et tomber à ses genoux pour lui dire un dernier adieu.

« — Oui, c'est le dernier, murmura-t-elle en détournant les yeux; d'aujourd'hui, nous devons oublier le passé. Mais souvenez-vous de ce que vous m'avez promis; votre obéissance peut seule me sauver.

« Elle partit, et peu d'instans après, je sortis de la maison.

« Je passai la nuit et la journée qui précédèrent le moment où je devais me rendre chez M. de Valbreuse, tour à tour abattu et exalté; comment supporterais-je sa présence. La fausseté m'eut paru pénible dans quelque circonstance que ce fut, mais ici c'était à plus que de la dissimulation qu'il fallait m'assujettir.

C'était un crime qu'il fallait cacher. De quel front aborder mon père? Dans mon désespoir, j'étais tenté d'aller me cacher à tous les regards, ou d'écrire à sir Williams pour lui demander ses conseils. Mais pouvais-je fuir, abandonner celle que j'avais entraînée dans l'abîme, pouvais-je confier un tel secret?

« Ce fut tourmenté de ces perplexités qu'arriva pour moi l'heure de me présenter sous le toît paternel. Ah! je ne l'eusse jamais souillé de ma présence, le ciel m'en est témoin, si Marguerite ne me l'eut point ordonné. J'envoyai d'abord Wilhis avec mes équipages; je croyais beaucoup gagner, en retardant ainsi le moment où j'allais voir le comte.

« Mon père me reçut avec un mélange de froideur et de persiflage. Les yeux baissés vers la terre, j'écoutai sans répondre un seul mot sa longue sortie contre ma conduite à Venise. Ne pouvant rien me reprocher concernant mon état, il s'en vengeait en appuyant avec affectation, sur ce qu'il appelait mon es-

capadeamoureuse. Heureusement il m'engagea à me retirer bientôt dans l'appartement qui m'était destiné et à m'occuper de ma toilette, voulant me présenter à la comtesse le soir même.

« — Elle reçoit aujourd'hui, ajouta le comte en reprenant son ton ironique, je vous annoncerai là comme un héros de roman accoutumé aux galantes et brillantes aventures; rien ne dispose mieux les femmes qu'une histoire bien romanesque. Vous êtes, dit-on, encore passionnément amoureux, on voudra vous consoler et vous deviendrez l'homme à la mode qu'on s'arrachera.

« Il était facile de juger que mon père avait de la peine à me pardonner l'éclat de ma jeunesse, et ne pouvait s'accoutumer à se voir remplacer sur la scène du monde où il avait brillé si long-temps. Ah! que j'étais loin de vouloir y jouer un rôle.

« Wilhis fut obligé de m'avertir plusieurs fois que la soirée s'avançait, avant que je me décidasse à me présenter chez la comtesse. Ce

retard, dont mon trouble et les remords étaient cause, fut jugé par mon père avec sévérité.

« — Vous avez voulu, me dit-il amèrement, produire plus de sensation en vous faisant désirer.

« En effet, et pour augmenter mon embarras, tous les yeux étaient fixés sur moi, quand je m'inclinai vers la comtesse à qui M. de Valbreuse me présenta.

« — Voilà, madame, dit mon père avec amertume et ironie, un Amadis, un Galaor, que je vous amène. Lancé dans votre société, il ne peut manquer de réussir.

« Et fatigué d'avoir rempli son rôle de père, M. de Valbreuse s'éloigna et je demeurai debout devant celle que je n'osais regarder. Elle, sa voix était assurée, lorsqu'elle me souhaita avec grâce la bienvenue dans la maison de mon père.

« Je la sentis s'éloigner, car je ne l'avais pas regardée et je restai appuyé sur l'angle de la cheminée. Je n'apercevais pas la société

brillante qui remplissait les salons, je n'entendais ni le bruit de la foule, ni celui d'une conversation qui paraissait enjouée. Tout entier à mes souvenirs, je me demandais si c'était là cette Marguerite que j'avais vue une fois si passionnée. Je me demandais si c'était de la vertu que son entier oubli, que son empire sur elle-même : je fus tiré de mon anéantissement. C'était elle qui, s'approchant de moi avec un doux sourire, laissa échapper ces mots d'une voix basse et sévère.

« — Est-ce là ce que vous m'avez promis ? Est-ce ainsi que vous m'obéissez ?

« Je relevai la tête, je voulus rencontrer ses yeux pour y puiser du courage, mais ils évitaient les miens, ne sachant ce que j'acceptais, je me trouvai d'une partie où je dus faire une triste contenance ; je brouillais tout, on m'en avertissait vainement, et quand la société se sépara, M. de Valbreuse dut être bien rassuré sur les succès qu'il redoutait de me voir obtenir dans le monde.

« Je continuai à ne m'y présenter que lorsque je ne pouvais faire autrement, et, fuyant autant que la prudence me le permettait, la maison habitée par Marguerite, j'errais dans des lieux écartés. Ah! si l'on peut deviner comment on arrive à la folie, ce doit être lorsqu'une idée fixe remplit la vie, quand rien ne peut en distraire et que vous appelez vainement un moment, une minute où la même image ne soit pas devant vous unique et invariable.

« Il fallut pourtant que je fusse présenté aux Tuileries. Pendant que nous attendions l'empereur, je devinai que M. de Valbreuse, qui m'avait laissé presque seul, racontait en plaisantant, ma prétendue passion pour une Italienne. On attache si facilement le ridicule à ce qu'on ne peut comprendre, que le récit de ce qu'il appelait, mes romanesques amours, fit sourire. Je m'en occupai peu; ce n'était pas dans cette brillante société où la volonté de Marguerite me fixait seul, que j'aurais

cherché un ami, et la tombe de Romuald renfermait le seul être à qui j'aurai donné ce titre. Jamais je ne l'aurai profané en le prodiguant; mais toutes les plaisanteries cessèrent, et si l'attention demeura fixée sur moi, c'est que je fus un des premiers à qui Sa Majesté parla en sortant de son cabinet.

« — Je suis bien aise, me dit-il avec bienveillance, que vous ayez préféré entrer dans ma garde. Vous vous êtes conduit en Italie de manière à mériter cette faveur. Continuez; nous userons de vos talens et de votre bravoure. Vous pouvez, dès demain, commencer votre service.

« Je m'inclinai et je me retirai; mon père ne me suivit pas et je fus m'occuper des nouveaux devoirs que j'avais à remplir. Je me croyais heureux d'avoir ce motif de distraction, j'en augurais quelque allégement à mes maux, mais cette espérance fut promptement détruite. Les voyages, les fatigues, les dangers de la guerre, une vie active m'auraient peut-être

mieux servi. J'avais trop d'heures d'inaction, trop d'occasions de revoir l'objet de mon fatal amour, quoique je misse tous mes soins à les éviter. Je ne pouvais me dispenser constamment de me trouver dans les mêmes lieux qu'elle. Cependant les précautions dont j'usais pour éviter ces rencontres furent assez marquées pour mécontenter mon père. Il prenait pour de la haine et un éloignement injuste, le sentiment tout contraire qui faisait le tourment de ma vie; souvent il me forçait à servir de chevalier à la comtesse, et me prenant pour but de ses sarcasmes, il torturait mon âme en plaisantant de mon amour constant pour la belle Vénitienne.

« Marguerite riait, avec contrainte il est vrai, mais enfin elle pouvait rire; moi, tremblant comme un coupable que j'étais; j'aurais donné ma vie, pour m'éloigner, pour mettre fin à cette horrible contrainte. Hélas! mon supplice ne devait faire que s'accroître.

« — Je ne sais, me dit un jour M. de Val-

breuse, si ce que je vais vous proposer vous conviendra. Vous êtes tellement indépendant par votre caractère, votre position et votre fortune que je n'attends pas à trouver en vous une grande déférence. Mais enfin votre famille, je veux dire celle de votre mère, et une madame de Bethune, qui est fort bien en cour, et qui paraît très liée avec la comtesse, ces personnes réunies me proposent pour vous un parti avantageux, une jeune personne, que l'on assure charmante et fort riche. L'empereur même verrait avec plaisir ce mariage; décidez donc s'il vous convient de vous en occuper.

« — Je frémis, mais je me rappelai mon serment.

« — Si vous l'exigez, répondis-je d'une voix à peine intelligible.

« — Moi, je n'exige rien, seulement il me semble que vous ferez bien de vous fixer. Vous avez porté le trouble dans un ménage, parce que le mari n'était pas jeune comme vous.

Ce sont là, messieurs les jeunes gens, les avantages dont vous vous prévalez; mais tous les hommes ne sont pas des Venuzzi. ...

« Je m'aperçus que mon père était plus irrité de ma prétendue bonne fortune, parce qu'elle offensait un vieillard et que cette circonstance lui faisait faire un retour sur lui-même, que par ce qu'elle pouvait avoir d'immoral. Je me tus. Il était trop important de ne pas me justifier et j'acceptai d'être présenté à la jeune personne à qui on voulait lier mon sort.

« Il me fallut revoir madame de Bethune qui, sans doute bien prévenue, me plaisanta avec gaîté sur mon changement de nom qui n'avait eu pour but, à ce qu'elle parut croire, que mon aventure de Venise. Je ne lui demandai même pas comment on avait arrangé à ses yeux toute cette affaire; mais je dus penser qu'on l'avait fait avec adresse; car elle ajouta en terminant ses railleries sur cette tromperie de ma part.

« — Vous avez si bien joué votre rôle, que

je vous ai cru véritablement amoureux de ma prétendue nièce. Si cette passion eut été réelle, avouez, mon jeune ami, que les suites en auraient pu devenir sérieuses. Je ne m'étonne pas que madame de Valbreuse ait voulu partir si vite. Mais n'allez pas devenir si facilement inconstant, si vous épousez ma jeune parente. Il est temps que je vous présente à elle; la voilà assise près de votre sérieuse belle-mère. Convenez, ajouta madame de Bethune avec le contentement d'une vieille femme heureuse de trouver un défaut à une jeune, convenez que la comtesse paraît trop imposante, et que cette jolie personne à qui il vous est permis d'offrir votre hommage, peut inspirer moins d'admiration mais plus d'amour.

« Ah ! que j'étais loin de penser comme elle ! Que Marguerite me semblait ravissante, et que j'étais indifférent pour les charmes de cette jeune fille que j'entendais vanter. Je ne sus que m'incliner devant elle et balbutier quelques phrases de politesse. Je n'en-

tendis pas plus les paroles qu'elle me répondit, qu'elle n'avait probablement entendu celles que je lui avait adressées ; mais j'avais obéi.

« Chaque soir, il me fallait recommencer ce supplice, et employer ces formules d'usage qui sont reçues comme des engagements. Je cherchais les yeux de Marguerite, espérant y trouver de la pitié ; mais si je parvenais à les rencontrer, elle les détournait avec terreur.

« Toujours brillante, entourée d'hommages, son esprit la plaçait au premier rang dans le monde ; à la cour elle y éclipsait toutes les femmes, et il fallait que je la visse partout, que je m'enivrasse d'une passion qui devenait chaque jour plus profonde.

« La contrainte que j'étais obligé de m'imposer pour adresser quelques mots à une autre, la froideur de Marguerite, la jalousie, tout enfin allumait dans mon sein et dans ma tête une fièvre dont souvent j'étais effrayé. Quelquefois assis au milieu d'un cercle nombreux, regardant Marguerite si belle, si fière,

je me disais. Quoi ? elle fut à moi cette femme qui ne daigne pas même aujourd'hui me consoler d'un mot, d'un regard, au moment où je lui sacrifie plus que ma vie, et pourtant elle porte dans son sein un enfant qui est le nôtre... Oui, malheureux, me disais-je alors en frémissant, c'est ton sang uni au sien, mais il ne formera qu'un être que la nature, les lois repousseront; et tu oserais invoquer tes droits, tu oserais réclamer ton titre de père! toi, qui outrages le tien et qui l'outrage encore volontairement, en nourrissant une fatale et coupable passion.

« Ces pensées, qui me poursuivaient sans cesse, me jetaient dans un état de stupeur plus douloureux, peut-être, que l'exaspération qui m'enlevait à moi-même, et je finissais par me soumettre par inertie.

« L'époque fixée pour ce fatal hymen approchait, les arrangemens qui devaient le précéder s'étaient conclus avec une facilité qui ne me laissait aucun espoir de le voir se rompre.

J'ignorais même si je le désirais réellement puisque Marguerite y attachait sa tranquillité.

« A l'aide de sa grande et belle taille, Marguerite dissimulait parfaitement les suites fatales de notre erreur. Mais une fois le soupçon éveillé, elle était perdue. Et, si elle trompait les indifférens, en serait-il de même des intéressés, de madame de Bethune, si fine. Un soir Marguerite était assise auprès de celle à qui on me forçait d'adresser mes hommages, lorsque, plutôt pour m'épargner des paroles que par galanterie, je présentais à ma fiancée un magnifique bouquet de fleurs rares; ma main le tendait vers elle, mais mes yeux, mon âme étaient fixés sur celle qui était la maîtresse de mon cœur. Tout à coup elle pâlit d'une manière effrayante, sa belle tête se penche sur le fauteuil où elle était assise. J'oublie tout, le bouquet tombe à ses pieds et je tends les bras vers elle.

« Qu'on éloigne ces fleurs, s'écria mon

père qui s'était approché, toujours elles lui font mal.

« Marguerite revint promptement à elle, moins sur ses gardes que de coutume, elle laissa encore une fois ses yeux dire leur secrète pensée, et je ne sais pourquoi il entra tant de joie dans mon âme quand je crus deviner que ce n'était pas les fleurs seules qui avaient causé son évanouissement. En effet, c'était la première fois que je m'étais montré un peu plus empressé auprès de celle qui allait devenir mon épouse. Marguerite aurait-elle dû s'y méprendre.....

« Mais je ne pus retrouver en elle la moindre trace de sensibilité; elle me traita, au contraire, depuis ce moment, plus froidement que jamais. Il me fallut même la voir s'occuper avec empressement des préparatifs de mon odieux hymen; ce fut elle qui choisit les présens que je devais offrir. Je me sentais atteré, sans courage, et prêt à m'affranchir à tout moment par la mort du sort cruel qui m'était préparé.

Mais Marguerite, devais-je la laisser seule à son malheur, et pouvais-je réparer un crime par un autre.

« Ce fut bourrelé par ces alternatives de désespoir et de résignation que j'atteignis la veille du jour affreux où j'allais me lier pour jamais. A peine depuis quelques jours avais-je entrevu Marguerite. Elle m'avait paru plus souffrante, quoique faisant plus d'efforts pour cacher sa contrainte. On devait signer mon contrat de mariage le soir même, M. de Valbreuse me fit appeler dans son cabinet pour me faire part des arrangemens pécuniaires qu'il prenait à mon égard. Je reconnus dans la conduite de mon père l'influence de Marguerite; sans elle, il ne m'eut jamais montré tant de générosité. Hélas! croyait-elle me faire moins malheureux, en me rendant plus riche. Je fis observer à mon père que je désirais qu'il ne m'accablât pas de ses bontés. J'avais la fortune de ma mère, mon grade, ma dotation, qui me rendaient plus riche que mon frère.

Je demandai seulement au comte qu'il assurât sur ses biens, le douaire et la dot de celle qui devait porter mon nom.

« Mon projet, en agissant ainsi, était de conserver intacte la fortune de ma mère, pour soigner l'existence de l'être infortuné qui allait naître. Vainement Marguerite aurait-elle voulu le repousser. Je comptais au moins de ce côté l'emporter sur sa volonté.

« C'était le lendemain que devait s'accomplir le sacrifice; déjà tout est préparé; on ne parle que de fêtes, et le soir même elles commencent par un bal chez madame de Bethune. Mon père, assez ennuyé de tous ces détails de famille, avait écouté et signé avec distraction le contrat qu'on venait de lire. Il y avait beaucoup de jeunes gens et de grands parens; ceux du côté de ma mère s'y étaient tous rendus; on me parlait d'elle, on m'accablait de bontés, on lassait enfin mon père de mon éloge. Il s'était déjà donné le plaisir de répéter plusieurs fois que je n'étais si triste que parce

que j'étais encore amoureux de mon Italienne. Madame de Bethune me fit frémir; une fois, elle regarda M. de Valbreuse avec le plus malicieux sourire, et ne parla pas assez bas pour que je ne pusse l'entendre.

« — Mon Dieu! dit-elle, comme l'orgueil et la vanité aveuglent.

« Je tremblai, je tâchai de cacher mon trouble; enfin mon père n'y put tenir plus long-temps, et je l'entendis dire à Marguerite :

« — A présent que le bal est commencé, on ne s'apercevra pas de mon absence, je vais passer une heure ou deux chez le comte de C***, il donne une fête qui doit être assurément plus amusante que celle-ci.

« Ce fut à ces frivoles circonstances que nous dûmes de pouvoir cacher le terrible événement qui arriva. Pour ne point ajouter aux soupçons de madame de Bethune, car je ne pouvais m'empêcher de craindre qu'elle n'en eût, je ne cherchai point, comme je le faisais quel-

quefois malgré moi, à me rapprocher de Marguerite. Je ne pouvais pourtant prendre sur moi de ne pas la regarder; sa figure me sembla bouleversée. Elle, ordinairement si brillante, paraissait distraite, tantôt elle parlait d'une manièr brève, tantôt elle tombait dans un silence absolu; ses joues très-pâles par momens, se couvraient dans d'autres d'un rouge pourpre. Cependant je l'avais vue danser plusieurs fois.

« Vers une heure, on quitta les salons pour aller souper: Marguerite était demeurée assise; elle se leva, je la vis mordre ses lèvres qui se teignirent de sang. Je n'y pus tenir et m'avançai; cette fois elle ne me repoussa pas.

« — Emmenez-moi d'ici, balbutia-t-elle d'une voix étouffée, je me meurs.

« Nous traversâmes l'antichambre qui était à peu près déserte, les domestiques étant occupés au service du souper. J'avais eu soin de jeter sur les épaules de Marguerite son châle qui était posé sur le fauteuil où elle était as-

sise. Elle s'appuya sur mon bras et nous descendîmes dans la cour qui était remplie de voitures. J'allais demander celle de mon père qu'il avait dû nous renvoyer, Marguerite m'arrêta.

« — Imprudent, me dit-elle, l'instant est arrivé et sans que j'aie pu prendre aucunes précautions; mais aux douleurs intolérables que j'éprouve, je n'en doute point, je vais être débarrassée de cet odieux fardeau, sortons d'ici!....

« En parlant, elle m'entraînait. Il avait plu toute la soirée; il faisait encore un vent effrayant et un épouvantable orage d'hiver, qui aurait porté le trouble dans l'âme la plus tranquille.

« Nous marchions au hasard; elle, presque entièrement appuyée sur moi et l'un et l'autre dans une parure de fête. Où aller? que devenir? La maison de madame de Bethune était située dans le faubourg Saint-Germain, non loin de l'hôtel de Valbreuse, mais ce n'était pas là

qu'il fallait songer à nous rendre. A qui s'adresser par un pareil temps, à une telle heure? Enfin, par une inspiration du ciel, je me souvins qu'environ un mois auparavant j'avais rendu un service assez essentiel à une pauvre femme qui demeurait non loin de là. Peut-être s'en souviendra-t-elle, mais retrouverai-je sa demeure où je n'étais entré qu'une fois?

« Pour rendre du courage à ma malheureuse compagne, je lui parle de mon espoir, je lui dis, ce qui est vrai, que cette femme ne sait pas mon nom; qu'elle m'a toujours appelé M. le comte, parce que le jour où je lui fus utile, j'avais la voiture de mon père où étaient blasonnées ses armes; qu'aucun indice ne peut nous compromettre, que nous sortirions de cette maison avant que rien ne puisse nous faire découvrir. Enfin, je la voyais si abattue, si tremblante, que je lui donnais des espérances que je commençais à perdre moi-même, car au milieu de la nuit je craignais, et chaque pas rendait mes craintes plus vives, je crai-

gnais, dis-je, de ne pas reconnaître la porte de la maison où logeait ma pauvre protégée. Je retrouve cependant l'allée étroite, elle est ouverte, j'y entraîne Marguerite, et je frappe à une porte, tremblant encore de me méprendre. L'indigence n'est pas méfiante, il me fut ouvert à l'instant même. Celle qui était la maîtresse de l'asile où nous nous adresions me reconnut, elle m'offrit sans me faire aucune question, tout ce dont elle pouvait disposer. Je lui demandai après avoir placé Marguerite au moins à l'abri, où je pourrais trouver un chirurgien; elle m'en indiqua plusieurs. Soit que l'orage empêchât d'entendre, soit qu'ils ne voulussent pas se déranger, aucun d'eux ne m'ouvrit. Ce fut ainsi que j'arrivai dans votre quartier, si éloigné de celui où j'avais laissé Marguerite. Vous vous souvenez du temps affreux qu'il faisait; la pluie avait recommencé avec une nouvelle intensité. La situation horrible où j'avais laissé Marguerite, les dangers qu'elle courait, bouleversaient mon âme.

« J'étais entré dans votre rue, voulant faire une dernière tentative, résolu si elle était inutile, à retourner mourir avec Marguerite, quand j'entendis le roulement d'une voiture; c'était un fiacre qui s'arrêta à une porte qui fut ouverte à l'instant pour un monsieur et une dame, qui reculèrent à mon approche, car je m'étais élancé près d'eux. Promptement rassurée, la dame m'indiqua votre nom, votre demeure située à deux pas. Vous vous souvenez comment je parvins à vous entraîner; l'étonnement que vous éprouvâtes à la vue de Marguerite et la prière instante que je vous fis de garder ma malheureuse enfant. La dame qui m'avait indiqué votre maison, m'avait répété plusieurs fois :

« — Le docteur Delmot ne vous refusera pas, c'est le meilleur des hommes.

« Votre aspect vénérable, la pitié que vous témoignâtes, tout m'assura que vous ne repousseriez pas un dépôt, que je comptais venir bientôt réclamer. Vous savez comment, avec une

inconcevable énergie, Marguerite m'entraîna. Hélas! mon cœur eut sans doute un reproche cruel à faire au sien, car elle ne jeta pas un seul regard sur notre enfant abandonnée, et vous ne dûtes qu'à l'étrange position où elle se trouvait, une confiance qu'un caractère comme le sien n'eut pas accordé aussi légèrement. Mère avant le terme, elle ne songea qu'à une chose, sauver son honneur ou mourir. Je pense aussi qu'elle ne crut pas que cette enfant, arrivée avant l'époque fixée par la nature, put vivre, et elle me fit entendre qn'elle regardait cette circonstance comme une grâce du ciel. J'étais loin de penser comme Marguerite. J'aimais déjà ce petit être qu'elle repoussait sans lui donner une larme! Elle ignorait votre nom, votre demeure et je suis convaincu qu'elle n'a jamais fait la moindre démarche pour s'en informer, dans la crainte d'éveiller quelques soupçons.

« Les femmes seules de Marguerite l'attendaient, elle avait déployé un courage qu'il est

inutile de vous rappeler, d'après ce que vous connaissez de son caractère.

« Mais à peine fut-elle arrivée chez elle, qu'elle s'évanouit et tomba dans le plus imminent danger. Mon angoisse était horrible à la seule crainte de sa mort. Mourir! elle, Marguerite! et ce serait mon funeste amour qui causerait sa perte; alors il m'était odieux.

« Le jour était arrivé : je pensai pour la première fois, depuis la veille, à mon mariage; il y avait quelques minutes seulement qu'on venait de m'informer que Marguerite était très mal, mais qu'elle avait défendu de le dire à personne. Je résolus d'obtenir de mon père de remettre cet odieux hymen. Et déjà j'espérais faire consentir Marguerite, si elle vivait, à le rompre entièrement. L'événement arrivé la nuit même le rendait moins nécessaire : si je la perdais j'étais résolu à la suivre. J'allais me rendre chez mon père, quand une des femmes de madame de Valbreuse me remit un billet. Je crois que ce fut, pendant le cours de

nos malheurs, la seule marque de confiance qu'elle ait donné à un tiers, et il fallait que la circonstance fut aussi pressante, pour qu'elle s'y décidât.

« Je me sens bien mal, m'écrivait-elle; je vous adjure au nom de vos sermens, de ne pas reculer d'un jour, d'une heure, votre mariage. Et, quoiqu'il arrive, fussé-je descendue dans la tombe, ne confiez jamais à personne notre secret. Faites pour ma mémoire ce que vous avez juré de faire pour ma vie. »

« Je lui envoyai ces deux lignes :

« Je jure de vous obéir, mais si vous mou-
« rez, je jure de ne pas vous survivre. »

« Le comte me fit demander. Il mit mon trouble, ma tristesse, ou plutôt mon désespoir sur le compte d'une passion qu'il continua de traiter d'extravagante, de coupable même, tant il était fatigué de s'occuper si long-temps d'un objet qui l'intéressait si peu. Il me parla avec dureté. J'en remerciai le ciel, s'il m'eut

témoigné quelque tendresse, je serais tombé à ses pieds.

« M. de Valbreuse allait me donner quelques détails sur l'indisposition de la comtesse, car elle persistait à faire dire que ce qu'elle éprouvait n'était qu'une indisposition, heureusement on annonça les voitures. Le comte m'entraîna ; je jetai en sortant un douloureux regard sur les fenêtres de Marguerite et je marchai à l'autel pour lui obéir puisqu'elle vivait encore, mais décidé à mourir, si elle succombait.

« Le ciel vous envoya encore à mon secours, continua le marquis en pressant les mains de M. Delmot. Ce fut encore vous, qui toujours bienfaisant, accourûtes offrir vos soins à un malheureux qui se montrait sans force devant une douleur profonde et terrible. Ces épreuves étaient au-dessus de mon courage. La contrainte dans laquelle j'avais vécu depuis deux

mois, l'événement arrivé la nuit dernière, le danger que courait celle que j'adorais, m'avaient réduit à un état qui me fit enfin trouver l'oubli de mes maux. Je prononçai, du moins on me l'a assuré, le serment solennel; j'articulai le oui fatal; mais je sortis de l'église la tête tellement perdue, que ce fut sans doute machinalement que je donnai la main à celle qu'on nommait mon épouse. Nous rentrâmes à l'hôtel, j'entendis dire que Marguerite touchait à sa dernière heure et je tombai mourant aux pieds de mon père.

« Je ne puis me souvenir de ce que je suis devenu pendant long-temps, continua le marquis, des images fantastiques m'assiégeaient sans cesse. On dit que j'ai été furieux, je le crois, j'aime à penser que sans cela on n'eut pas attenté à ma liberté, qu'on n'eut pas chargé mes bras de chaînes! Je fus certainement fou, durant les années qui échappent à l'analyse de ma raison, je voyais passer successivement devant mon imagination malade ceux que j'a-

vais aimés ; ma mère si tendre et si bonne, Romuald, mon unique ami; mais l'image qui ne me quittait jamais, qui m'était sans cesse présente, ou comme une belle vision, ou comme une persécution menaçante, c'était Marguerite.

« Ce que je sais du temps où j'ai été privé de raison, Wilhis qui ne m'a jamais quitté me l'a appris, avant qu'on ne le séparât de moi.

« Après être tombé dans un évanouissement profond, je ne revins à la vie qu'au bout de plusieurs heures, une fièvre dévorante, un délire continuel m'agitaient d'une manière effrayante. Il ne fut plus possible de me contenir, et ma fureur était horrible.

« — Cependant, ajouta Wilhis, jamais vous ne m'avez maltraité. Une fois seulement, une seule, je m'en souviendrai toujours, vous m'étreignîtes avec tant de force, que je fus forcé de me dégager rudement. Je tombai ensuite à vos pieds, ô mon bon maître! pour vous demander pardon. Je vous avais fait un peu mal en me défendant, je baisai en pleurant la blessure

légère dont j'étais cause; vous vous jetâtes dans mes bras. Votre esprit n'avait plus de raisonnement, mais votre cœur était toujours rempli de bonté. Madame la comtesse, contre toute attente, s'étant rétablie, se chargea de donner les ordres qui vous concernaient. M. votre père ne pouvait entendre vos cris et ne vous visita pas une seule fois. Madame la comtesse décida que vous ne pouviez rester à l'hôtel. On voulut me séparer de vous; je me jetai aux pieds de madame votre belle-mère et j'obtins de ne pas vous quitter.

« Puisque vous exigez, continua mon excellent Wilhis, que je vous dise toute la vérité, eh bien! monsieur, on fut obligé de vous enchaîner, et plusieurs hommes faisaient d'inutiles efforts pour vous retenir et vous soumettre. On essaya des remèdes, ils augmentèrent vos maux. On vous mit dans cette maison de santé destinée aux aliénés, et depuis plus de quatre ans, je n'en suis pas sorti plus que vous.

« — Quoi! me dis-je alors en moi-même, de-

puis plus de quatre ans, j'étais privé de ma raison, enchaîné, soustrait à la société; et c'était elle qui m'avait fait traiter ainsi. Peut-être même ne m'avait-elle jamais accordé un regret ni une larme! Et pourtant je l'aimais encore! oui, l'image de Marguerite régnait toujours sur la faible raison que j'avais reconquise.

« Wilhis m'engageait à réclamer ma liberté, à prouver, en appelant un médecin, en faisant des remèdes pour arrêter la fièvre lente qui ne me quittait pas, que j'avais retrouvé l'usage de ma volonté et de mon intelligence. Je le priai de me laisser quelque temps réfléchir à ma situation. Il m'était resté une timidité extrême et une grande frayeur de retomber dans l'horrible démence d'où je sortais; d'ailleurs, je ne me le dissimulais point, j'aimais encore, j'aimais plus que jamais, et mon amour était un crime qui devenait plus coupable par sa durée. Si je rentrais dans le monde, il faudrait me soumettre sans doute au joug d'un hymen détesté, puisque j'étais marié.

« Non, m'écriai-je ! non, fers pour fers, je préfère ceux qui me condamnent à une entière solitude.

« Aussi, malgré les instances de Wilhis, je me refusai à faire ouvrir ma prison. Les événemens, plus forts que ma volonté, amenèrent un changement dans mon sort, ou, pour m'exprimer mieux, ils changèrent seulement le lieu de ma captivité, et me firent porter presque volontairement mes chaînes.

« Un jour je fus arraché de l'anéantissement, plutôt que du sommeil dans lequel je passais mes nuits, par le bruit du canon tiré à quelques toises de la maison où j'étais retenu.

« Wilhis, couché dans un cabinet voisin, vint me faire part de ses conjectures, nous ne pûmes les vérifier, car personne ne parut chez moi de la journée. Depuis que j'étais tranquille on m'avait retiré mes gardes, chaque jour le maître de la maison venait s'informer si je ne manquais de rien; Wilhis me servait seul et un tour pratiqué à l'entrée de la pre-

mière pièce contenait, chaque matin, ce qui nous était nécessaire pour la journée.

« Les événemens dont je n'avais aucune connaissance, marchèrent à pas de géant, et je serais demeuré dans la même ignorance, sans l'arrivée d'un ami, arrivée qui, dans le premier moment, me sembla tenir du prodige.

« Un soir, j'étais pensif près des barreaux de mon étroite fenêtre; elle donnait sur une cour entourée de hautes murailles, contre lesquelles s'élevaient d'obscurs cabanons grillés.

« C'est donc ainsi que j'ai été, me disais-je en écoutant les cris et les rires efffrayans de la folie, plus horribles que les plaintes du désespoir? Si je retournais dans le monde, si je revoyais Marguerite, qui sait si encore une fois je ne redeviendrais pas insensé.

« Absorbé par ces désolantes réflexions, je fus frappé par le son d'une voix sévère qui pourtant caressa doucement mon oreille.

« — J'exige que vous m'ouvriez, disait-on avec autorité, voici un ordre.

« Les verroux sont tirés, la lourde porte de ma prison roule sur ses gonds, et sir Williams Foster me serre dans ses bras.

« — Infortuné, me dit-il, dans quel état je vous retrouve? Quoi ! depuis cinq ans vous m'oubliez. Et toi, Wilhis, ajouta-t-il avec l'accent du reproche, pourquoi ne pas m'avoir averti de la situation de ton maître : c'était ton devoir ?

« — Son bon cœur l'a rendu prisonnier avec moi, répondis-je à sir Williams, et je n'ai pu vous écrire, mon ami, car pendant plus de quatre ans, j'ai perdu l'usage de ma raison.

« — Vous? Et des larmes coulaient sur ses joues ridées par l'âge; vous, Caliste, ah! qu'il a fallu qu'on vous fît souffrir. Mais qu'importe! on ne pouvait, on ne devait pas vous priver de mon amitié, si j'avais su... Oh! Dieu, si

votre angélique mère nous voit, elle m'accuse, et elle a raison. Est-ce ainsi que Williams Foster sait tenir ses promesses?

« J'eus bien de la peine à calmer les remords de sir Williams, et à lui persuader qu'il n'avait rien à se reprocher.

« — Hélas! lui dis-je, quand vous auriez été près de moi, je ne vous aurais même pas reconnu.

« Lorsqu'il fut un peu plus tranquille, il me demanda de lui raconter ce qui m'était arrivé depuis que mes lettres étaient devenues aussi tristes, aussi embarrassées et avaient enfin cessé de lui parvenir. J'essayai d'arranger mon récit de manière à ne pas lui dévoiler mon important secret. Mais il y régnait trop d'obscurité et d'embarras pour en imposer à un homme d'un esprit aussi éclairé que celui de sir Williams, et qui me connaissait aussi bien.

« — Vous me trompez, Caliste, dit-il après m'avoir entendu; mais je vous estime trop pour ne pas être certain que vous y êtes forcé. J'en-

trevois plus d'un mystère ; j'ai entendu murmurer, à mon arrivée dans cette ville, que vous étiez malade et que votre raison était dérangée. Je ne l'ai pas cru, j'ai pensé qu'on avait profité de quelques accès de délire causés par la fièvre, pour attenter à votre liberté et vous empêcher de vous marier en Italie, avec une femme qu'on accuse d'une conduite plus que légère. Voilà ce que j'ai pu comprendre de ce que m'a dit votre frère, car c'est à lui seul que j'ai pu parler, le comte et la comtesse, ou plutôt, reprit-il avec un sourire amer, le marquis et la marquise de Valbreuse, sont occupés de préparatifs de voyage, car votre père est nommé ambassadeur auprès de je ne sais quelle puissance.

« — Ambassadeur? dis-je avec étonnement. Mon ami, je présume qu'il est arrivé de grands changemens ; l'état où j'étais, ma captivité justifient assez mon ignorance, depuis que j'ai retrouvé la mémoire et la faculté de comprendre, j'ai entendu le bruit du canon, ce n'était pas celui qu'on tire pour une fête ; j'ai vai-

nement interrogé, mais on a pensé sans doute qu'on ne devait rien répondre à un insensé.

« — Si quelque chose pouvait vous consoler de la perte momentanée de votre raison, répondit sir Williams, c'est qu'elle vous a épargné de voir votre patrie avilie et à deux doigts de sa perte. Je vais vous raconter succinctement ce qui s'est passé en France, cela me conduira à vous apprendre ce qui concerne votre famille; car elle a joué, du moins madame de Valbreuse, un rôle assez important.

« Puisqu'il y a plusieurs années que vous êtes ici, continua mon ami en soupirant, et que vous n'y avez eu aucune relation, vous serez douloureusement surpris; vous êtes encore assez jeune pour vous étonner de quelque chose.

« Vous savez comment le divorce de Napoléon avec l'impératrice Joséphine fut prononcé. Ceux qui croient à de secrètes influences, prétendent que l'empereur dût ses malheurs à son ingratitude; moi, je crois qu'il se les attira par ses fautes. Comme honnête

homme, il ne devait jamais se séparer de sa compagne; comme souverain il devait accepter la paix pour le peuple. Peu de mois après son divorce et maître de choisir, Napoléon assit sur le trône de France la nièce de cette Antoinette qu'on avait immolée pendant la révolution, et les mêmes hommes qui avaient fait couler jadis le sang autrichien, vinrent saluer et mendier un regard de la nouvelle impératrice. Plus tard, ils ont prodigué leurs sermens à la fille d'un Bourbon qu'ils avaient encore plus outragée, et ils ont insulté au malheur d'un grand homme.....

« — Quoi !....

« — Écoutez, reprit sir Williams, le long sommeil d'Épiménide ne lui révéla pas plus de miracles que vous n'en trouverez au bout du vôtre, dans un espace si court. Mais les Français marchent vite, ajouta-t-il tristement, sait-on où ils s'arrêteront? Napoléon, fier de son alliance avec la plus ancienne dynastie de l'Europe, ébloui de ses succès, père

d'un fils qu'il nomma roi au berceau, se laissa enivrer par les fumées de l'orgueil, fumées bien autrement perfides et dangereuses que celles de la gloire; il voulut soumettre la Russie; il perdit l'Espagne, laissa son armée, jusqu'alors toujours victorieuse, dans des déserts glacés et sur les bords de la Bérésina. Dès ce moment, rien ne lui réussit, on l'abandonna, et le premier souverain du monde, le plus grand capitaine, je ne dis pas de son siècle, mais des siècles passés et sans doute de ceux à venir, a maintenant pour royaume une petite île où quelques fidèles seulement l'ont suivi.

« — Je rêve encore, dis-je, en interrompant sir Williams, non, ma raison n'est pas revenue; Napoléon abandonné, trahi!

« — Oui, et les coups de canon que vous avez entendus étaient ceux qui annonçaient que Paris, à son tour, devait recevoir des vainqueurs. Le roi de France est rendu à un peuple fatigué de conquêtes sans doute, mais qui aurait voulu ne pas payer son retour par tant d'hu-

miliations. Les puissances se sont réunies pour ramener les Bourbons, il ne fallait pas moins que plusieurs armées rassemblées pour soumettre un colosse. Napoléon a abdiqué : s'il l'eut voulu, deux partis combattaient en France. Il a bien fait d'abdiquer, c'est un crime impardonnable de faire couler du sang pour sa propre cause.

« — Mais son fils, mais l'impératrice !

« — Comme une faible femme, elle a abandonné celui qu'elle devait être fière de nommer son époux. L'empereur n'a auprès de lui ni épouse, ni enfant. S'il n'eût pas repoussé Joséphine, elle ne l'eût jamais quitté. Le destin a épargné à cette bonne et aimable femme le chagrin de souffrir long-temps des malheurs de celui qu'elle a constamment aimé. Elle est morte il y a quelques semaines.

« — Vous avez raison, dis-je à sir Williams, tant d'événemens inattendus m'atterrent. Au moins la France est-elle heureuse?

« — La France souffre à son tour la présence

de l'étranger. Elle attend que les Bourbons répandent un baume sur ses blessures; le temps nous apprendra si ses espérances seront réalisées. Mais revenons à ce qui concerne votre famille. Pendant que Napoléon, à la tête d'une puissante armée, commençait sa gigantesque entreprise en Russie, il perdait une partie de l'Espagne et toutes les places qu'il y avait conquises; de ce nombre fut Rodrigo, où votre frère commandait le génie. On annonça à sa famille qu'il avait succombé en défendant les remparts qu'on lui avait confiés. Mais au bout de quelques mois, on apprit que, grâce au courage et à l'amour, il vivait et était libre. Depuis plus d'une année il est revenu, traînant à sa suite sa libératrice qu'il a rendue mère. Cette jeune femme est, dit-on, charmante, son dévoûment devait lui mériter la main de celui à qui elle avait sauvé la vie et la liberté. Votre frère l'avait juré et voulait tenir sa parole mais votre belle-mère, ambitieuse adroite, a repris sur lui son empire, et la pauvre Espagnole, exilée de son

pays, proscrite, sans amis, attend dans les larmes qu'on soit au moins juste envers elle.

« Oh! que je souffrais de savoir Marguerite si cruelle.

« — Madame de Valbreuse, continua sir Williams, ne met plus de frein à ses espérances ni à ses ambitieux projets. Vous savez qu'elle haïssait Napoléon.

« — Je l'ignorais, répondis-je; je savais au contraire que très bien reçue à la cour de l'empereur, elle en était un des plus brillans ornemens.

« — Oui, reprit mon vieil ami d'un ton amer. Mais ce ne fut point seulement parmi les courtisans et ceux qu'il avait élevé à la plus inconcevable fortune que Napoléon trouva des traîtres. Les femmes mêmes conspiraient en cherchant son sourire. Depuis plus d'une année, madame de Valbreuse était en relation avec les étrangers. J'ai eu occasion de lire en Angleterre des rapports écrits de sa main; ce fut

par elle que passèrent les proclamations et les promesses des alliés, quand Napoléon régnait encore aux Tuileries; madame de Valbreuse y brillait toujours, qu'elle jetait des regards de mépris sur les abeilles qui allaient bientôt céder la place aux lis. Accompagnée de son époux, elle alla des premières à Saint-Ouen au-devant de Louis XVIII. Aussi, le marquis votre père qui a repris son ancien titre, est nommé ambassadeur, et le comte Henri colonel d'un régiment de la garde. Vous vous étonnez de m'entendre donner à votre frère un titre qui vous appartient, mais déjà on a l'air de ne plus vous compter pour rien, et c'est presque dans ce sens que lui-même m'a parlé.

« Je ne répondis rien, l'indifférence, la cruauté de Marguerite, déchiraient bien plus mon cœur que tout le reste. Sir Williams poursuivit:

« — Inquiet de votre silence, vous ayant vainement écrit plusieurs fois, ne sachant que penser des détails qui m'avaient été donnés

par des étrangers qui les répétaient, je l'espérais, d'une manière inexacte; aussitôt que je pus quitter le lit où j'étais retenu depuis plusieurs mois, je partis. Arrivé dans Paris, je me présentai à l'hôtel de Valbreuse. On me dit d'abord que madame était chez elle, mais quand je me nommai, on refusa de me recevoir. J'interrogeai les gens, je n'en obtins que des réponses embarrassées. Votre frère était sorti, et pendant plusieurs jours je ne pus parvenir à le rencontrer. Je demandai ce qu'était devenu Wilhis, on garda le silence, je n'étais recommandé à personne en France; vous connaissez la simplicité de mes relations et de mon caractère, tout devenait obstacle pour moi; pourtant je pensai qu'il était impossible qu'un officier de votre naissance, de votre grade, eut disparu sans laisser aucune trace. Vous me parliez souvent dans vos lettres du désir que vous conserviez de vous enfuir dans quelque retraite profonde et loin des hommes. Je ne prenais alors ces désirs que pour les rêveries d'un

cœur et d'un esprit blessés, je rapportais tout à cette funeste passion que vous aviez conçu en Italie. En y pensant, je me persuadai que vous étiez réellement disparu et qu'on vous disait malade pour cacher cette singulière démarche. Cependant, vous ne m'aviez point écrit pour me parler de votre fortune. Cette réflexion me fait naître une espérance, je me décide à m'adresser à votre frère pour lui demander ce que je devais faire de vos revenus accumulés depuis cinq ans, et du capital lui-même.

« Il me répondit pour m'indiquer une entrevue. Je le trouvai ce que vous me l'aviez dépeint. Décidé d'abord à me tout cacher et cédant ensuite à mes prières, il me confia que vous aviez perdu la raison le jour même d'un hymen auquel vous aviez cependant consenti. Il me dit enfin à peu près ce que vous venez de me raconter. Mais lorsque j'insistai pour savoir où l'on vous avait renfermé, il m'assura qu'il l'ignorait lui-même, que, persuadé que vous ne reconnaissiez personne, toute tentative

pour vous rendre la raison ayant été inutile, il avait cédé aux représentations de votre belle-mère qui, pour épargner à la famille la douleur de se mêler d'un objet si triste, s'occupait seule de ce qui vous concernait. Jc fus tenté de reprocher à votre frère son indifférence ; mais il semblait embarrassé, et je devinai à son air inquiet, qu'il se repentait de m'en avoir tant révélé. Le comte ajouta, que d'ici à quelque temps on prendrait des mesures pour ce qui concernait votre fortune particulière et me pria de vouloir bien la gérer encore.

« Plus tourmenté après cet entretien, puisque j'avais la certitude de vos souffrances, sans pouvoir y remédier, je résolus de tâcher d'obtenir une autorisation pour visiter les maisons de santé de Paris, car votre frère avait laissé échapper que c'était dans une d'elles que vous étiez renfermé.

Les étrangers jouissent dans ce moment à Paris d'un immense crédit. Ce fut par l'intervention d'un grand personnage de ma nation

et sous le prétexte de chercher un jeune Anglais disparu depuis long-temps, que j'obtins un ordre pour me faire ouvrir toutes les maisons de détention. Vous voyez comment je suis parvenu jusqu'à vous, vous savez maintenant ce que vous devez penser de votre famille et surtout de votre belle-mère. Il faut vous soustraire à cette domination, vous êtes homme et libre. En supposant qu'on ait pu vous retenir tant que votre santé l'a exigé, a-t-on rempli les devoirs que la seule humanité demandait? A-t-on essayé de vous guérir? a-t-on appelé auprès de vous les premiers médecins? vous a-t-on entouré de soins?... Non, on vous a livré à des mercenaires qui voyant dans vous un riche pensionnaire, se sont contentés de vous enchaîner, plutôt comme un malfaiteur, que comme un être souffrant. Cette idée me révolte et je ne sais qui me retient de faire connaître au monde entier cette indigne conduite.

« Je cherchai à calmer sir Williams, en lu

racontant ce que m'avait dit Wilhis de mes fureurs et.....

« — Ah! s'écria-t-il, en m'interrompant, si je l'avais su, je me serais joint à ce brave et bon Wilhis, je vous aurais gardé, mais non derrière d'indignes grilles, ajoutait-il en secouant violemment les barreaux de ma fenêtre, et j'en suis bien sûr, vous seriez revenu à vous-même bien plus vîte, puisque malgré les cruels traitemens que vous avez éprouvés, votre raison est si bien rétablie. Le savent-ils au moins, les barbares?

« — Ils savent, répondis-je à sir Williams, que je suis calme maintenant, mais je n'ai voulu faire aucune démarche, quoique Wilhis m'en pressât. Je suis trop abattu, je vous l'avoue, pour reprendre ma place dans le monde et me réunir à une femme qu'on m'a donnée presque malgré moi; je préfère mourir ici.

« — Ai-je donc oublié de vous dire, reprit sir Williams, qu'au bout d'une année, la famille de votre jeune épouse a fait prononcer

votre séparation? Votre état justifiait et a rendu facile cette mesure. Rien ne peut vous retenir que votre volonté, et elle doit céder à la déclaration que je vous fais de m'établir avec vous, dans cette maison. Je ne vous dis point de rentrer de suite dans la société et de vous livrer à ses plaisirs, je conçois que la vue de votre famille vous serait pénible, mais vous pouvez reprendre votre état, et....

« — Non, mon ami, je n'aimais de l'état militaire que la gloire et le danger, la vie d'un courtisan me conviendrait moins que jamais. Je ne vous le cache point d'ailleurs, le monde me traiterait encore d'insensé, car je ne pourrais comprendre ni l'oubli, ni l'ingratitude; non, ma patrie est en paix; elle n'a plus besoin de moi et j'ai déposé pour jamais l'épée dont m'arma un héros. Je ne servirai plus : si je cède à votre amitié, ce sera pour retourner en Angleterre avec vous. J'abandonnerai de grand cœur à mon frère ma part dans l'héritage de mon père. La fortune de ma mère, c'est-à-

dire celle qui me revient de son oncle, et que vous avez bien voulu administrer, me suffira. J'ose vous prier, cher sir Williams, de ne jamais en disposer que sur ma demande, ou sur un écrit de ma main.

« En parlant ainsi je pensais à ma fille, et un instant l'espoir, non du bonheur, il n'en existe pas avec les remords, mais du moins de plus de tranquillité, s'unissait dans mon esprit avec le souvenir de mon enfant. Je voulais la chercher, l'établir avec moi en Angleterre, et lui laisser ma fortune, et sans jamais lui avouer les liens qui nous unissaient, en faire l'objet de toutes mes affections.

« Sir Williams voulait que je le suivisse à l'instant; je lui fis observer qu'on s'y opposerait. En effet, le maître de la maison où j'étais retenu, tout en reconnaissant que je paraissais tranquille, fit comprendre à mon ami, qu'il ne saurait me laisser sortir sans le consentement des personnes qui m'avaient placé chez lui, ou du moins sans les prévenir.

« Pour satisfaire sir Williams, j'écrivis à mon père. Ma lettre, très respectueuse, renfermait par sa mesure et sa sagesse la preuve que ma raison était entièrement revenue. Je le priais de me faire rendre la liberté et de me laisser près de sir Williams, en Angleterre. J'assurais mon père qu'en sortant de la maison où j'étais enfermé, je monterais en voiture pour sortir de France. Ce n'était pourtant pas entièrement mon intention, car je voulais, sans même en prévenir sir Williams, vous chercher, cher et digne bienfaiteur de ma fille, ajouta le marquis en serrant affectueusement la main de M. Delmot, je voulais vous prier de me l'amener en Angleterre. Jamais ni vous ni elle n'auriez su qui était sa mère.

« Wilhis fut chargé de porter ma lettre à mon père; comme il s'était rendu prisonnier de sa propre volonté, on ne pouvait le retenir, et sir Williams jugea que sa présence serait nécessaire pour attester que j'étais complètement rétabli. Je les vis s'éloigner avec un serrement de cœur que je ne puis rendre, et quoiqu'on refermât pour bien peu de temps, ainsi que l'observait sir Williams, les portes de ma triste prison, jamais le bruit des ver-

roux qui se tirèrent sur moi, ne m'avait encore semblé si lugubre et si pénible. Wilhis lui-même avait peine à me quitter. Mon compagnon depuis près de cinq ans, il me prêtait sa raison, lorsque j'avais perdu la mienne, et depuis que je l'avais retrouvée par ses soins et son entière abnégation de lui-même, il me donnait des consolations, je dirai même des distractions forcées. Il avait demandé des livres pour lui, machinalement je me mis à les parcourir, et quand je pus en comprendre le sens, ils m'arrachèrent quelquefois à mes souvenirs. Cet honnête serviteur possédait un esprit et un caractère au-dessus de son état. Il avait commencé à s'attacher à moi par devoir, ensuite par le penchant de son cœur. Wilhis avait aimé Romuald, il l'avait vu mourir, nous en parlions ensemble. Que de motifs pour que ce brave homme fut un ami pour moi, plutôt qu'un domestique, et que notre première séparation, telle courte que nous pûmes la supposer, fut bien pénible à tous deux.

«Je pensai tout à coup qu'il avait dû m'échapper pendant mon long délire quelques paroles qui avaient pu changer en certitude les soupçons que Wilhis pouvait avoir conçus. Sans doute ils n'iraient pas jusqu'à l'affreuse vérité. Mais n'aurait-il pas reconnu dans Marguerite cette madame de Molmont que je ne quittais pas aux eaux d'Aix? n'avait-il pas vu mon désespoir à cette époque. Jamais il ne s'était permis la plus légère indiscrétion, j'étais bien certain qu'il conserverait la même prudence avec sir Williams. Je croyais deviner pourquoi Marguerite avait exigé que Wilhis fût prisonnier avec moi, quoiqu'elle ne l'eût pas reconnu pour l'avoir vu à Aix, parce que Wilhis, un peu malade, ne quittait la chambre que pour le service de mon appartement.Je dis que je croyais deviner, car j'étais loin de prévoir les précautions qu'elle saurait prendre. Je ne pouvais m'imaginer qu'elle m'y sacrifiât entièrement; et dans ce moment où je venais de voir partir ce bon Wilhis, je regrettais son

éloignement que je supposais ne devoir durer que quelques instans, mais sans concevoir le soupçon que je venais de recevoir son dernier adieu.

«Quand sir Williams me quitta, c'était l'heure des réunions, des plaisirs pour tout le monde; pour moi, depuis bien des années, ce n'était comme toutes les autres que celle de la solitude et de l'isolement. Ce soir-là surtout, privé des soins de Wilhis, je cherchai vainement le sommeil, et au moment où je pensais à reconquérir ma liberté, je me sentis plus triste et plus abattu que jamais. L'image de Marguerite dont je venais d'entendre parler, avait réveillé mon coupable amour : l'émotion que m'avait causé la présence de sir Williams, ramena mon imagination à des pensées qui oppressaient mon âme. Si l'amour cessait un instant de brûler mon sang, je pensais à la destinée gigantesque de Napoléon. Qu'il doit souffrir ! me disais-je. Oui, si j'a-

vais conservé ma raison, si l'amour ne m'avait pas perdu, j'eusse demandé à partager son sort. Il n'eut pu faire de moi un courtisan quand il régnait aux Tuileries, mais je me serais offert comme ami dans l'exil.

« Je me rappelais alors toutes les illusions de ma jeunesse; combien de fois avais-je rêvé un héros malheureux pour partager sa misère. Je songeais en même temps à Romuald, j'étais sûr qu'il aurait pensé comme moi. Mais l'amour avait conduit Romuald au suicide : et moi, il avait perdu ma vie et fait un fou digne de pitié, d'un homme peut-être appelé à une toute autre destinée que celle d'être l'esclave d'une femme.

« J'étais fort abattu quand je me levai, et cette journée que je croyais être la dernière de ma captivité, cette journée me parut d'une longueur interminable. Je m'étonnai peu de ne pas voir sir Williams de bonne heure; je savais que si mon élargissement présentait quelques difficultés, il serait trop occupé pour ve-

nir ; car il fallait perdre au moins deux heures pour faire le chemin, et il croirait avec raison que ces deux heures seraient mieux employées à s'occuper de mes intérêts. Mais Wilhis, qui l'empêchait de me rejoindre? J'étais sûr que s'il ne le faisait pas, c'est qu'il ne pouvait agir autrement, et un vague sentiment d'effroi vint peu à peu remplir mon âme. La nuit était avancée, je ne pouvais me décider à me coucher, il me semblait que c'était encore une fois reprendre possession de ma prison. O pouvoir de l'imagination! faiblesse du cœur! je haïssais le monde, il n'y avait que quelques jours encore; je préférais la solitude, et depuis que j'ai l'espérance d'en sortir, elle m'est devenue à charge, mon isolement m'est à présent insupportable. Mon pouls bat avec violence, il me semble que je suis certain de retrouver ma fille; peut-être de revoir Marguerite. Oui, mon ami, continua le marquis, en pressant la main de M. Delmot, j'étais bien criminel, et Dieu n'était pas encore

revenu à moi, car j'aimais toujours avec délire, avec aveuglement, et je ne me plaisais que dans mon égarement. Je ne faisais rien pour me guérir ; faut-il l'avouer même, l'idée de m'expatrier, de ne plus revoir Marguerite enfin, me désespérait. Je n'essaierai pas de vous décrire mon attente tout à la fois déchirante et pénible, et l'anéantissement qui succédait à l'impatience. Il est des sensations qu'on tenterait vainement d'expliquer. Je marchais ou je m'arrêtais, écoutant si j'entendais quelque bruit. Tantôt je prenais le bruissement du vent pour le roulement d'une voiture, tantôt les cris des malheureux insensés pour la voix de ceux qui venaient vers moi. Enfin je ne m'abuse plus, on approche de ma porte, on l'ouvre, et un homme que précède le maître de la maison, m'annonce d'un ton respectueux qu'il vient me chercher de la part de sir Williams Foster.

« Quoique je n'hésitasse point à le croire et à le suivre, je m'étonnai de ne pas voir

Wilhis et j'en fis la réflexion. On me répondit qu'il était occupé des préparatifs du départ. En arrivant à la porte de la maison, je fus également surpris d'y trouver une voiture de voyage. On me fit observer que nous devions prendre sir Williams qui nous attendait hors la barrière. Il faisait un froid très-vif et une neige assez épaisse couvrait le sol. Cependant je voulais toujours tenir la glace de la voiture baissée; mon guide me représenta qu'au milieu de la nuit et sortant d'un appartement très chaud, je risquais de me rendre malade.

« Je ne sais quel vague soupçon vint me tourmenter peu à peu. Cependant, tant que nous fûmes dans des rues, tant que je roulai sur le pavé, je ne m'inquiétai encore que faiblement. Mais bientôt nous atteignîmes la campagne. Je manifestai alors mon inquiétude de ce que nous n'avions pas rejoint encore sir Williams, et ce fut en répétant des questions auxquelles on ne se donnait même plus la peine de répondre, que je vis

paraître le jour. On fit arrêter à la porte d'une maison où nous devions, me dit-on, attendre sir Foster. J'entrai dans une chambre où on me laissa seul ; les heures se passaient, je n'avais voulu ni me coucher, ni rien prendre, et je demandais peut-être pour la vingtième fois ce que signifiait la conduite qu'on tenait envers moi, lorsqu'on me déclara que sir Williams était parti devant, qu'une affaire l'y avait obligé. Je savais que sa première affaire était de m'être utile, et que pour rien au monde il ne m'aurait abandonné, aussi je ne crus plus que je suivisse la route d'Angleterre pour le retrouver.

« Je suis prisonnier, me disais-je, mais est-ce de mon père où de Marguerite? le marquis sait-il mon crime, le punit-il par une éternelle réclusion, et Marguerite serait-elle enveloppée dans ma punition ? qui m'apprendra son sort qui m'inquiète bien plus que le mien. J'essayai de faire parler mon conducteur; il ne me répondit qu'en m'engageant à me re-

mettre en route. La voiture était attelée de chevaux frais et deux personnes de plus s'assirent sur le devant. Le jour commençait à baisser et nous recommençâmes à rouler plus rapidement. Au travers des glaces de la voiture, je n'apercevais que d'immenses tapis de neige, nous ne quittions pas la campagne; bientôt je crois reconnaître, je ne me trompe pas, je reconnais les tours élevées du château de Valbreuse, où reposent les cendres de ma mère. Est-ce là qu'on va me conduire; mais non, la voiture fait le tour des murs, elle entre dans la forêt. Les deux hommes qui s'étaient joints à mon guide, descendent et nous éclairent avec des torches; on suit quelques temps un chemin au travers du bois et l'on arrête à la porte de ce pavillon. Je ne le reconnus point d'abord, les hautes murailles dont on l'avait entouré le déguisaient. Une lourde porte s'ouvre, je ne sais quel instinct, quelle folie me porte à refuser d'entrer. J'aurais dû réfléchir que c'était inutile;

en effet, on me sort de la voiture, on m'entraîne........ ou plutôt on me porte. La faiblesse, la maladie dont je sortais, l'idée d'une nouvelle captivité, tout me jette dans un état d'irritation qu'on prit sans doute pour de la démence. Je poussai quelques gémissemens, mais bientôt, vaincu par la douleur, je tombai anéanti dans les bras de mes gardiens, et ce fut évanoui qu'on me déposa dans cette chambre. J'y fus long-temps malade et dévoré par une fièvre aiguë.

« Je crois qu'on fit venir des médecins, mais je refusai, je rejetai tout secours. Je demandais Wilhis, l'homme qui vous a introduit ici se présentait. Alors je tombais dans un délire que me donnait le désespoir, ils me croyaient fou. Combien peu je l'étais ! Sitôt que l'accès était calmé, j'entendais, je comprenais parfai\ement tout ce qui se passait, tout ce qui e disait autour de moi. Une fois, on me croyait endormi, ou du moins on imaginait que si j'entendais je ne comprendrais pas. Un des

hommes qui m'avait amené et qui n'avait point encore quitté le pavillon causait avec mon geôlier.

« — Je vais repartir, disait-il, madame la marquise vient de m'écrire. Ecoutez avec attention les ordres qu'elle me charge de vous transmettre : d'abord, vous devez contenter tous les désirs de ce pauvre jeune homme, le traiter doucement et ne jamais employer la force qu'à la dernière extrémité. Cette chambre bien matelassée empêche qu'il puisse se faire aucun mal, quand même il deviendrait aussi furieux qu'il l'a été il y a quelques mois. Il ne doit jamais recevoir personne, l'ordre est formel. S'il demandait des livres, ou quelque chose que vous n'ayez pas ici, vous m'écririez à Paris, et je satisferais de suite à votre demande.

« — Mais, observa le gardien auquel on me laissait, est-ce que cette réclusion doit être éternelle? s'il guérissait....

« — On assure que c'est impossible, reprit le

premier, et madame la marquise, après m'avoir donné ses ordres, a même ajouté qu'on avait tout employé pour sa guérison, qu'il se refusait à recevoir les secours de l'art, et qu'enfin il serait plus tranquille ici, près du château de son père que dans une maison de fous. Vous pouvez, si le malade le désire, ajouta-t-il, prendre une garde, mais il faut que ce soit une femme sûre; ou plutôt je me charge de vous l'envoyer.

« Au bout de quelques semaines arriva la personne que vous avez trouvée près de moi, et dont je n'ai qu'à me louer.

« La conversation que je venais d'entendre fixa mon incertitude, c'était Marguerite qui disposait de moi; j'étais son prisonnier. Eh bien! vous l'avouerai-je, cette idée ne fut pas sans douceur. Je souffre, me disais-je, mais c'est pour elle. Éloigné de toutes les jouissances du monde, traité comme un insensé, je ne la verrai plus, mais je ne verrai personne, et elle seule s'occupe de moi. L'incertitude du sort de mon

enfant venait cependant répandre de l'amertume sur ma vie, mais alors je m'en rapportais à Dieu ; la confiance que vous m'aviez inspiré me donnait aussi une grande tranquillité.

« Je résolus d'écrire une fois à Marguerite; une pensée coupable me guidait encore, je voulais l'occuper de moi ; je désirais qu'elle n'ignorât pas que je restais prisonnier par ma propre volonté, et que j'acceptais mon sort pour lui obéir, pour tranquilliser sa vie et non comme une nécessité. En effet, ma lettre était pleine de sens et de raison, mais je n'avais pas eu le courage de ne pas y mêler quelques phrases qui lui rappelaient mon amour. J'étais sûr qu'elle seule les lirait, je connaissais assez maintenant sa prudence.

« Vous avez bien fait, lui disais-je, de me condamner à une éternelle réclusion. Quel bonheur aurais-je pu trouver dans le monde? Je n'ai été heureux qu'un moment, et ce souvenir suffit au reste de ma vie. Je me sou-

mets donc, mais c'est avec la confiance de ma force et de ma raison. Soyez heureuse, Marguerite, moi seul je subirai l'expiation.

« En effet, depuis ce moment, je ne me tourmentai plus par de vains projets ; je regardai mon existence comme fixée, je ne m'agitai plus pour la changer. La présence de cette bonne femme qu'on avait placée près de moi, me fut plus utile que je ne pourrais vous le dire ; elle me rappelait Wilhis ; mais je trouvais en elle une pitié plus douce et plus consolante. Avec elle, je me remis à prier. Mon ami, dit le marquis à M. Delmot, vous êtes philosophe, mais vous êtes chrétien ; vous ne vous étonnerez donc point d'apprendre que je puisai dans la simple piété d'une pauvre femme, la meilleure des leçons. Qui n'aurait été touché de sa foi si vive, si confiante? Quand elle me voyait plus malade, elle priait; et combien de fois ne crut-elle pas devoir à ses prières la fin des crises nerveuses auxquelles j'étais devenu sujet. Souvent dans mes nuits

sans sommeil, elle me lisait ; c'était toujours des livres de piété. La résignation et la patience finirent par entrer dans mon âme. Si l'amour n'en sortit point entièrement, du moins s'y est-il épuré, et j'aime à croire que Dieu l'absoudra ainsi.

« J'aurais pu prouver, à l'aide de ma fidèle garde, car elle me l'offrit, que ma raison était entièrement rétablie et qu'on n'avait aucun droit de me retenir. J'aurais pu écrire à sir Williams, et s'il vivait encore, j'étais sûr qu'il serait accouru à mon secours. Je m'étais inquiété long-temps de la manière dont on l'avait éloigné, peu-à-peu je perdis toute curiosité ; tout intérêt ; un seul me restait, c'était de connaître la destinée de mon enfant.

« Les mois, les années se passèrent sans aucun changement : j'étais fait à ma solitude, et quoique ma faiblesse fut extrême, je ne ressentais point de vives douleurs. Telle était ma situation quand une circonstance inattendue

me troubla ; je reçus la visite de mon frère. Il parut ému en me trouvant couché presque sans force sur l'ottomane où vous m'avez vu la première fois. Notre entrevue fut touchante, il parla de ma mère avec moi, me promit de venir souvent, et en effet ses visites furent fréquentes, ses paroles douces et consolantes ; il me proposa de m'amener un médecin, je le refusai avec fermeté. J'appris seulement alors que mon père était mort quelques années auparavant ; mort sans parler de son malheureux fils. Du reste, Henri crut me consoler en me disant que depuis plusieurs années il ne s'occupait plus de rien, et que la marquise dirigeait toutes les affaires de la famille. Je m'aperçus bientôt que mon frère me traitait comme un insensé qui n'était pas dangereux, et qui retrouvait de temps en temps quelques momens lucides.

« Je n'essayai point de le désabuser, je ne portais plus d'intérêt à rien et à peu près certain que dans l'état de faiblesse où je me trouvais ;

je ne mourrais pas subitement, je nourrissais le secret projet de demander un prêtre à mon heure dernière, de lui confier, sous le sceau de la confession, l'existence de ma fille et de le conjurer de la chercher. Un autre moyen, plus prudent, se présentait également à moi, c'était celui de m'adresser à un médecin, de le prier de m'amener le docteur Delmot, dont le nom, la figure, le souvenir ne s'étaient jamais effacés de ma mémoire.

« Ce fut ainsi que je passai dix années : durant celle qui vient de s'écouler, je vis souvent mon frère, souvent il restait de longues heures à m'écouter jouer sur la harpe des hymnes religieuses. Cette musique me calmait et faisait tant de plaisir à ma bonne garde! Peu-à-peu les visites de Henri devinrent plus courtes et plus rares; il paraissait agité, triste, enfin il ne parut plus.

« Je voyais en lui l'héritier des titres et de la fortune de mon père ; je voulais seulement assurer la mienne à ma fille. Ce fut quel-

ques mois après que je me sentis plus mal; je n'avais point de sommeil, je perdais entièrement l'appétit, je me jugeai en danger et je crus que mon heure approchait. Je consentis alors à voir un médecin, décidé à me confier à lui. Vous savez comment le ciel vous envoya près de moi et combla le seul vœu que j'eusse osé former.

« Vous connaissez à présent mon crime, la fatalité qui m'y a poussé, vous voyez quel intérêt a la marquise de ne jamais laisser soupçonner ce fatal secret, la profonde indifférence qu'elle a montrée pour sa fille; mais enfin le hasard qui vous a tout fait découvrir, ne peut-il lui faire reconnaître aussi dans votre enfant adoptif le fruit d'un amour dont elle m'a tant puni. Je vous le répète, mon ami, mon désir le plus pressant est que vous quittiez la France. J'ai prié sir Williams de ne remettre ma fortune qu'à moi, ou sur un écrit de ma main. Allez le trouver avec notre Caliste, qu'elle recueille une fortune dont l'origine me permet

de disposer. Quoiqu'il m'en coûte de vous voir vous éloigner l'un et l'autre, je sens que je mourrai plus tranquille. »

— Nous parlerons de ce projet plus tard, dit M. Delmot, se levant pour se retirer; croyez que je ne reculerai devant aucune démarche qui pourra vous rendre calme et assurer le bonheur de ma fille adoptive. Mais avant tout, j'exige que vous suiviez le régime que je vous ai prescrit.

Le marquis, sans en attendre beaucoup de bien, le promit, et au bout de peu de temps, il fut en état de sortir de son appartement et de se promener un peu dans le jardin qui entourait le pavillon. Bientôt même il se sentit la force d'aller quelquefois au-devant de M. Delmot, ou de le reconduire. Mais il s'arrêtait toujours aux limites de la forêt.

Tandis que M. Delmot, fidèle à son caractère, consacrait sa vie à soulager le malheur; la famille de Valbreuse, au comble de ses vœux, n'aurait eu plus rien à demander au sort, si l'ambition pouvait jamais être satisfaite et si l'on pouvait surtout imposer silence à sa conscience, mais la conscience parle plus haut le bruit du monde et de ses plaisirs. Pourtant quelle que soit la perversité humaine, il se rencontre souvent dans les fautes qu'elle commet,

plus de faiblesse ou de passion que de véritable cruauté. Henri et la marquise de Valbreuse en étaient la preuve.

Douée de beaucoup d'esprit, d'un caractère supérieur, Marguerite était entrée dans la vie avec l'opinion que les grandeurs et les richesses pouvaient seules rendre heureux. Elle s'était dit, parce qu'on l'avait élevée dans cette idée, que l'on devait tout faire, tout sacrifier pour briller et parvenir. Elle détestait la révolution, parce que donnant des droits égaux à tous les hommes, elle attaquait et détruisait le prestige de l'aristocratie. Sous le toît plus que modeste qui, durant plusieurs années, servit d'asile à elle et à sa vieille tante, et malgré les privations qu'elle endurait, Marguerite ne pouvait oublier ni les flatteries, ni le luxe qui entourèrent son berceau. Elle épousa M. de Valbreuse sans consulter son cœur, et seulement parce qu'elle devenait riche et qu'elle se retrouvait à la place que lui avait marqué sa naissance.

Si, au lieu de s'unir à un être frivole et peu sensible, elle eût choisi un homme qu'elle aurait pu aimer, son caractère serait devenu tout autre et sa destinée différente. Dès le premier moment elle aima celui qu'elle croyait Romuald d'Orsini. Marguerite, l'altière Marguerite, aima avec toute l'énergie, toute la puissance de son caractère. Vainement se débat-elle contre l'entraînement qui la subjuge. Cette femme si fière, qui jusqu'à ce jour a exercé tant d'empire sur elle-même et sur tout ce qui l'entoure, ne peut cacher son amour; on le lit dans son regard et elle succombe peut-être plus vîte qu'une autre, car plus qu'une autre elle a compté sur sa force.

Lorsque Marguerite s'arracha du bosquet où elle venait de commettre un double crime, elle emporta avec elle un trait plus profond, plus acéré qu'elle ne le crut dans le premier moment. Réellement vertueuse et sage, elle s'était promis que, quoiqu'enchaînée à un homme qu'elle n'aimait pas, jamais elle n'oublierait

ses devoirs; cependant, ce n'était point assez d'avoir déshonoré son époux, elle apprenait que son complice était le fils de celui qu'elle trahissait. Vainement, pour le haïr, se répétait-elle qu'il savait qui elle était et n'avait voulu la séduire que par vengeance. Elle se le disait pour soutenir son indignation, mais elle frémit bientôt en s'avouant que ce criminel, ce complice qu'elle doit détester, lui est toujours cher. Je ne suis donc, s'écrie-t-elle, qu'une femme ordinaire; me voilà soumise à cette redoutable ivresse qui avilit si souvent celle qui l'éprouve. Il est un homme qui peut disposer de mon sort, qui a le droit de me faire rougir.

Marguerite fut quelque temps dans un état de douleur et de perplexité inimaginable; elle était alors aussi à plaindre que Caliste. Mais chez un caractère que les premières impressions de la jeunesse avaient plié à la dissimulation et qui s'était fait un devoir de l'empire de soi-même, le combat ne pouvait être douteux, et quand elle s'aperçut des fatales suites

de son égarement, cette découverte ne changea rien à la détermination qu'elle avait prise.

Madame de Valbreuse avait bien jugé l'âme de Caliste. Elle ne douta pas qu'avec son caractère romanesque et son cœur délicat, il se croirait pour jamais lié au sort de celle qu'il avait perdue, et qu'elle en ferait son esclave si elle le voulait. Elle conçut le projet d'un mariage pour Caliste; ce mariage sauverait son honneur à elle, et dérouterait tous les soupçons, surtout ceux de madame de Bethune, qu'elle redoutait avec raison. Résolue à se donner la mort, plutôt que de laisser connaître sa honte, Marguerite fit donner l'ordre à Caliste de venir à Paris et lui déclara ce qu'elle attendait de lui. Mais elle sentit en le revoyant combien elle l'aimait, elle sentit que cet homme que la nature, la vertu séparaient d'elle, dont l'amour était un outrage, lui était pourtant cher au-delà de toute expression. Elle lui avait choisi une épouse, et son âme se déchira à la seule idée qu'il put l'aimer. En un mot, elle voulait qu'il

se sacrifiât à sa tranquillité; qu'il fût malheureux et qu'il ne pût jamais lui rappeler leurs liens; mais en même temps elle ne pouvait supporter la crainte qu'il l'oubliât. Ceux qui ont observé le caractère des femmes, comprendront la contradiction des sentimens de madame de Valbreuse; les femmes peuvent consentir à se séparer de ce qu'elles aiment, si elles ont la certitude de ne pas être remplacées dans le cœur qu'elles délaissent. Ces sentimens manquent de générosité; mais la physiologie de l'âme est-elle autre chose qu'un triste combat entre le mal et le bien?

L'événement inattendu de la naissance de son enfant, la perte de la raison de Caliste, vinrent renverser les plans arrêtés par Marguerite. Elle trembla que dans son délire la vérité n'échappât à Caliste; ce fut ce qui l'engagea à rendre Wilhis prisonnier avec son maître, quoiqu'elle eut soin de faire repandre quelques bruits sourds qui tendaient à donner à penser, qu'atteint d'une passion malheureuse

pour elle, le fils de son époux en perdait la raison quoiqu'il n'eut jamais osé avouer ses sentimens à celle qui en était l'objet. Madame de Bethune se rappelant ce qui s'était passé à Aix, confirma ces bruits : le malheureux fut sacrifié, et la vertu de madame de Valbreuse ne fut pas mise un seul instant en doute.

L'horizon politique changea de face. Henri était revenu avec Antonia; sa belle-mère reprit facilement sur lui son premier empire, et elle ne tarda point à le décider à payer d'ingratitude l'amour et le dévoûment de sa bienfaitrice. Elle ne se donna même pas la peine d'exiger qu'il s'en éloignât entièrement, le connaissant assez pour être certaine que l'effet du temps l'amènerait lui-même à l'abandonner. Des intérêts puissans occupèrent bientôt madame de Valbreuse. On la vit une des premières, saper le trône où s'était placé lui-même celui qu'elle n'avait jamais regardé que comme un soldat parvenu. Elle risqua plus d'une fois sa fortune et sa vie, pour ramener une famille

qu'elle regardait comme la seule qui eut des droits à la couronne et qui devait, à ce qu'elle croyait, rendre à la noblesse tout son éclat. Qu'était-ce en effet pour madame de Valbreuse que le titre de comtesse, quand elle voyait, marchant sur la même ligne, l'obscure épouse d'un obscur plébéien, qui sortant de cultiver le champ de ses pères, ou quittant l'atelier d'un simple artisan n'avait dû qu'à la bravoure et au mérite personnel les titres qu'on n'avait jusque-là accordés qu'à la naissance. Telles étaient les idées fausses qui obscurcissaient, chez madame de Valbreuse, un esprit supérieur et une âme qui n'était pas dénuée de générosité. Mais toutes les fois que les femmes voudront s'occuper de politique, elles y mêleront toujours leurs passions, leurs intérêts particuliers, leur amour-propre et leur vanité. Faites pour les sentimens tendres, pour les inspirer et les ressentir, leur esprit perd de sa grâce par la discussion, et leur cœur de sa bonté; plus adroites que prudentes, elles jugent avec leur

imagination, et leur imagination les égare presque toujours.

Ce fut à cette époque que sir Williams Foster se fit annoncer chez la marquise. Elle n'avait point oublié le malheureux qui gémissait sous des verroux; mais depuis quelques mois l'ambition l'avait entièrement occupée. Elle ignorait même que Caliste eut retrouvé la raison. D'ailleurs, en rendant Caliste au monde, n'était-ce pas s'exposer à de nouveaux dangers; il voudrait, elle n'en doutait pas, retrouver cet enfant qu'elle croyait devoir chasser du cœur et du souvenir de son père. Il ramènerait l'attention sur elle au moment où, ses vœux exaucés, elle jouissait du plus grand crédit. Peut-être aussi Marguerite ne s'avoue-t-elle pas la plus forte raison qui lui fait désirer de ne pas voir reparaître Caliste dans la société. Elle sent dans le fond de son âme que l'amour n'y est point éteint. Elle s'est étourdie, mais ne s'est point guérie.

Si je le revois, pense-t-elle, aurai-je le cou-

rage de l'éloigner encore; et s'il s'éloigne de lui-même, s'il m'oublie, pourrai-je supporter son abandon et peut-être son amour pour une autre.

Madame de Valbreuse décida irrévocablement du sort de Caliste. Alors qu'on croyait qu'il ne retrouverait jamais la raison, on avait préparé pour lui le pavillon de la forêt. Ce fut là qu'il fut conduit; ce fut là qu'il se résigna à son sort. La marquise allait partir et pouvait être long-temps absente. Elle pensa que rien n'empêcherait alors sir Williams de retrouver celui qu'il était venu chercher en France. Son caractère annonçait de l'insistance et de la fermeté. Mais qu'y a-t-il d'impossible, pour une femme belle, séduisante et dont le crédit est immense, sir Williams reçut l'ordre de repartir à l'instant même pour l'Angleterre et d'emmener Wilhis avec lui. Sans doute il n'eût pas été impossible qu'il découvrît Caliste. Mais il fallait que sir Foster fit faire des démarches auxquelles la marquise apportait à chaque

instant de difficiles entraves, et le destin qui semblait la servir en tout enleva à Caliste son seul ami.

Irrité d'être obligé d'obéir à un acte arbitraire, la goutte qui tourmentait depuis de longues années sir Williams lui remonta subitement dans la poitrine et ravit au malheureux Valbreuse son dernier appui. Le généreux Anglais n'eut que la force de presser la main de Wilhis, de lui laisser une assez forte somme d'argent, et de prononcer le nom de Caliste. Le pauvre Wilhis pleura le meilleur des hommes, et revint assiéger l'hôtel de Valbreuse. Le marquis et la marquise étaient partis pour leur ambassade, et Henri, tout entier au plaisir, ne pensait même pas que son frère existât. Wilhis, après avoir dépensé en démarches inutiles, pour retrouver son maître, l'argent que lui avait laissé sir Williams, tomba malade et s'en alla mourir dans un hôpital. Ce fut vers cette époque que le marquis mourut, laissant à sa femme

un riche douaire, et la jouissance de la terre de Valbreuse.

Le temps avait produit sur la marquise son effet accoutumé. Il avait donné à son ambition plus d'énergie, plus de calcul encore; cependant malgré elle, elle se souvient trop de celui qui posséda son unique amour, et plus d'une pensée sombre la poursuit. Maintenant qu'elle est libre, que le temps a fait évanouir jusqu'à l'ombre du soupçon, peut-être consentirait-elle à rendre la liberté à Caliste. Mais il ne la demande point, depuis une seule lettre qu'il lui a adressée, aucune réclamation, aucun mot de lui n'est parvenu jusqu'à madame de Valbreuse. Que ferait-il dans le monde? se répétait-elle, comme pour endormir sa conscience. Il est calme, et sans doute, s'il me voyait, une funeste frénésie le tourmenterait encore. Qui sait même, s'il reprenait son rang dans la société, quelle serait sa conduite? Sa tête romanesque ne comprendrait jamais que tout doit céder à la nécessité de s'élever, de

s'enrichir. Henri, au contraire, me devine, me seconde; la faiblesse de son caractère a besoin de l'appui du mien. Antonia abandonnée, je puis, par un mariage, fixer la destinée de Henri et porter la splendeur de la maison de Valbreuse aussi haut qu'elle peut aller, tandis que je ne trouverais que des obstacles dans l'esprit malade et exagéré de Caliste; d'ailleurs, suis-je si sûre de mon cœur? Et mêlant le remords, l'amour et l'ambition, Marguerite jurait de nouveau que Caliste ne sortirait point de sa captivité. Ce fut cependant avec une profonde émotion qu'elle entra pour la première fois sous les magnifiques ombrages de Valbreuse. La splendeur vraiment royale de cette terre, lui donne le désir d'y passer une partie de sa vie, peut-être, car qui peut deviner le cœur d'une femme? se laisse-t-elle dominer par le bonheur de se rapprocher de celui qui lui a été si cher?

Triste, résigné, Caliste garde, dit-on, constamment le silence; faible, abattu, il paraît peu souffrir et continue à refuser de rien faire pour

le rétablissement de sa santé. Après avoir entendu ces détails, non sans émotion, la marquise retourna à Paris, où de nouveaux intérêts l'appellent. Un homme qui lui doit déjà sa fortune, est porté par ses intrigues au ministère ; sa nièce doit devenir l'épouse de Henri, un seul obstacle s'oppose à ce que tous les honneurs tombent sur sa famille, et cet obstacle, c'est le malheureux Caliste. Se décidera-t-elle à faire prononcer légalement qu'il n'a plus sa raison? Elle a besoin pour affermir son cœur de se faire répéter que le retour de Caliste à la santé ne laisse pas d'espoir. Ce fut alors que, rappelant Henri à Valbreuse, elle lui permit de voir son frère; l'oisiveté fit parler un instant la pitié au cœur de Henri. Mais bientôt sa facile imagination s'allume à la vue de la jeune Caliste, il croit aimer encore, il oublie que cent fois il a profané l'amour en donnant ce nom à cet égarement de ses sens; il oublie que peu de mois viennent de s'écouler depuis qu'en abandonnant Antonia, il a voué au malheur celle qui

lui avait tout sacrifié, et employant auprès de Caliste ce langage séducteur que le libertinage et le mensonge empruntent au véritable amour, il trouble pour jamais le repos d'une fille innocente, et ne songe pas qu'il ne peut et ne veut rien réparer ; et s'il ne la rend pas aussi coupable que malheureuse, c'est que Dieu voulait qu'au moins l'infortunée mourût en paix.

Dès ce moment où commença cette nouvelle intrigue, Henri cessa de voir son frère qu'il ne considérait que comme un pauvre insensé dont l'existence inutile nuisait aux autres ; et pourtant, le cœur de Henri n'était ni dur ni insensible. Mais combien existe-t-il de ces êtres à qui on accorde si facilement les qualités passives de la bonté et de la douceur, qui ont déchiré plus d'un cœur, bouleversé plus d'une destinée !

Pressé par la marquise, Henri quitta Valbreuse. Il partit, regrettant cette jeune Caliste si belle et si tendre. Peut-être si le pouvoir de

sa belle-mère ne l'eût pas emporté, Henri aurait pu se laisser dominer par la certitude d'être aimé avec tant de bonne foi et de candeur. Mais comment oser proposer à la marquise de rompre un mariage qu'elle avait décidé; et qu'est-ce après tout que les larmes, le désespoir d'une femme pour un homme qui a passé sa vie à ressentir ou à inspirer de nouvelles passions! Il avait aimé Antonia de son premier amour, et quand il crut avoir causé sa mort, son désespoir fut aussi profond que le comportait la sensibilité si émoussée de son cœur. Mais facilement convaincu, il crut madame de Valbreuse qui l'assura que ce n'était pas Antonia qu'il avait vue le jour de son mariage, qu'elle était calme et heureuse dans sa patrie. Elle l'assura qu'elle avait accepté des secours pour elle et pour son fils. Madame de Valbreuse avait pour principe de ne point s'occuper de ce qui était irrémédiable? Apprenant la mort de la pauvre Espagnole, elle plaignit l'exaltation de cette infortunée, elle

se promit même de faire élever son fils; mais cet enfant disparut, on apprit à madame de Valbreuse que son grand-père l'avait emmené, elle était bien loin de soupçonner que ce grand-père fut M. Delmot, qui par un concours de circonstances, amenées par son bon cœur, se trouvait mêlé dans tout ce qui concernait la famille de Valbreuse. L'oncle de l'épouse du comte Henri, déclara que le moment était favorable et ne se retrouverait peut-être plus, pour assurer la pairie à son neveu. On a vu comment la marquise s'y prit pour arriver à ce résultat; on a vu qu'au milieu du triomphe qu'elle remporta, les remords commençaient à empoisonner sa vie.

La duchesse de Valbreuse donna le jour à un fils. En l'embrassant, Henri se souvint de celui d'Antonia, dont aucun luxe n'avait entouré le berceau. Il n'avait pour appui que les faibles bras de sa mère, pour protecteur que son père. Qu'était devenu cet enfant, et pourquoi, au milieu de tant de grandeurs et de prospérité, son souvenir vient-il se présenter avec tant de puissance à Henri et assombrir un si beau jour? C'est que, suivant

la pente de son caractère, Henri se lasse facilement de ce qu'il possède et regrette ce qu'il a perdu ; c'est qu'auprès de sa jeune épouse, il pense tour à tour à l'amour d'Antonia et à la beauté de Caliste. Il peut trouver de faciles distractions et de brillantes conquêtes ; mais déjà il avance dans l'été de la vie ; il se sent las de ces liaisons sans bonne foi, que la vanité forme et que la légèreté détruit. Il se rappelle des momens où, sûr d'être aimé pour lui-même, il rendait Antonia et Caliste si heureuses d'un mot de tendresse ou d'un regard passionné. Son cœur n'est pour rien dans ces souvenirs de son imagination qui, lasse de nouvelles jouissances, demande du charme aux anciennes, et erre des frais ombrages de Valbreuse à la brûlante terre d'Espagne. Le malheur veut que Caliste soit plus près de lui. Qui l'empêcherait de la revoir? Fatigué de lui-même, traînant partout l'ennui qui l'accable, que lui importe que son désir de se distraire trouble le repos d'un être innocent. Sa tête se

monte, son imagination s'allume, il pense que Caliste sera heureuse de le revoir; il le croit bien plus sûrement après avoir adroitement interrogé M. Lesbière qu'on recevait quelquefois à l'hôtel de Valbreuse; car Henri apprend que la fille du docteur est tombée dans un dangereux état de langueur, et qu'elle ne sort jamais.

Elle m'aime, se répète-t-il avec tout le contentement d'une vanité sans pitié; elle m'aime! je me justifierai, l'amour est si crédule dans un jeune cœur. Et déjà il arrange dans sa tête les argumens qu'il emploiera pour la séduire encore : déjà applanissant en idée les obstacles qui les séparent, il pense à décider l'infortunée à accepter avec son amour une vie déshonorée. Mais comment quitter Paris et se rapprocher de Caliste sans éveiller les soupçons de la marquise, bien plus prompte à s'alarmer que la jeune madame de Valbreuse. La contrainte qu'il est obligé de s'imposer, commence pourtant à lasser Henri.

Ainsi que tous les ingrats, il s'irrite de l'empire de celle dont il croit n'avoir plus besoin, et il est loin d'être aussi soumis avec sa belle-mère que par le passé. Parvenus au comble de leurs désirs, il semblent que n'ayant plus rien à attendre l'un de l'autre, ils reconnaissent combien ils se conviennent peu. Depuis quelques mois aussi, la marquise change visiblement, ses nuits se passent sans sommeil. Elle attend avec anxiété des nouvelles de Valbreuse; elle n'ose y retourner, et par une suite de l'inconséquence du cœur humain, elle ne tient plus maintenant à ce qui lui a coûté tant de peines à obtenir. Avec le dépérissement de sa santé, arrive l'abattement; elle regarde autour d'elle et s'aperçoit enfin que cette vie de grandeur et de dissimulation ne lui a pas donné un ami. Pour la première fois depuis dix-sept ans, elle regrette d'avoir été mère sans en avoir rempli les devoirs. La marquise est enfin arrivée à cette époque de la vie à laquelle n'échappent jamais les esprits supé-

rieurs. Elle connait trop le monde pour l'aimer; que lui demanderait-elle qu'il ne lui ait donné? Des richesses! quand on a tout obtenu avec elles, qu'on ne désire plus rien de ce qu'elles peuvent acheter, elles perdent de leur prix. Du luxe, des titres! en est-elle plus satisfaite depuis qu'elle n'en a plus à désirer. Elle regarde en arrière, et peut-être maintenant voudrait-elle redescendre et retrouver ce qu'elle a sacrifié. Les erreurs du cœur peuvent et doivent souvent amener les remords, mais elles ne dessèchent point l'âme et n'entraînent pas le mépris. La femme qui s'égare, parce que sa sensibilité l'entraîne, trouve seule une excuse dans la sympathie des autres.

La marquise était fort abattue, quand se contraignant pour remplir un devoir qui commence à lui peser, Henri vint l'avertir froidement qu'il allait partir pour une de ses terres où sa présence était indispensable. Le prétexte qu'il prend, ce départ si prompt, lorsque si peu de jours viennent de s'écouler

depuis qu'il est père, étonnent la marquise et lui donnent le vague pressentiment que Henri déguise la vérité. Ses soupçons ne se portent point sur Valbreuse ; Henri n'avait plus paru occupé, depuis son mariage, de la fille du docteur Delmot. Il n'avait pas même essayé d'en faire un obstacle à son hymen avec une autre. Madame de Valbreuse n'avait entendu parler de Caliste que fort légèrement, elle était donc loin de craindre que cette jeune fille fut pour rien dans le voyage du duc. Elle essaie pourtant de le détourner, en lui faisant observer qu'il affligerait sa femme ; qu'il pourrait confier à un autre le soin de ses affaires. Henri, impatient, refuse, s'excuse légèrement et part.

Cependant, de crainte d'éveiller une surveillance incommode, il prit le chemin de la terre dont il avait parlé, et ce ne fut qu'à moitié route qu'il se dirigea sur Valbreuse, où il eut soin d'arriver de nuit, en ordonnant au concierge et aux gens du château de ne point dire qu'il y était. Instruit que M. Delmot pas-

sait une partie de la journée au pavillon près de son frère, Henri jugea qu'il ne lui serait pas impossible de faire parvenir une lettre à Caliste, de la voir même, et alors il se croyait certain de la ramener. Il écrivit: sa lettre n'eut pas convaincu la raison, mais elle ne pouvait manquer son effet sur un cœur innocent et prévenu. Caliste ignorait qu'il fût marié, elle pensait que M. Delmot, animé par le ressentimen tde la conduite de Henry envers Antonia, l'avait jugé trop sévèrement. Caliste n'avait pas voulu lire l'histoire d'Antonia, et si elle n'osait penser qu'elle avait mérité tout à fait son sort, elle se disait que bien des circonstances pouvaient atténuer les torts de Henri. Peut-être n'avait-il pas encore réellement aimé. Elle est si dangereuse pour une femme cette pensée à laquelle s'attache avec tant d'avidité le cœur et l'amour-propre! En écoutant ce qu'on aime, quels que soient les conseils de la prudence, on finit par se peruader que jamais il ne fut aussi tendre, et que l'amour qu'il exprime ne peut s'éprouver deux fois.

Cependant déjà plusieurs jours s'étaient écoulés, et vainement Henri les avait-il passés autour de la maison de M. Delmot. Il voyait le docteur se rendre au pavillon, il savait que Caliste était seule, mais la porte du jardin restait constamment fermée. Il n'avait point revu cette porte sans émotion, c'était là où il attendait Caliste, c'était là où il la reconduisit la dernière fois. Il lui semblait encore entendre cette voix si tendre prononcer un triste adieu. Les obstacles qu'il trouvait à ses désirs, allumaient son imagination et donnaient à sa volonté une énergie qui ne lui était pas ordinaire, et un jour, en quittant les environs de la maison habitée par Caliste, il se dit :

Je veux la voir demain.

Le sort ne l'exauça que trop. Le lendemain, un doux soleil d'automne réchauffait la terre ; c'était un adieu ; en la quittant il semblait vouloir déployer toute sa magnificence. Le temps était si doux, que M. Delmot engagea Caliste à venir le conduire jusqu'à la porte du jardin,

où il la laissa se reposer en respirant l'air pur d'une douce matinée. Deux ou trois fois, le docteur tourna la tête et fit de loin un geste d'amitié à sa fille. Il se réjouissait du beau temps, pensait avec confiance à la force de la jeunesse de Caliste, pour espérer de la guérir, et formait d'heureux projets. Tandis que le bon docteur rêvait ainsi le bonheur des autres et voulait y sacrifier ses habitudes si chères à un vieillard, un ennemi s'approchait. Caliste appuyée contre la petite porte, regardait tristement tomber les feuilles que le reflet du soleil achevait de dorer, et se rappelait que le précédent automne elle n'était pas seule; un autre était là; mais dans ce temps, elle ne s'atristait pas de ce que la nature se dépouillait de sa parure. Alors elle vivait de cette existence d'amour, dont le prisme répand un charme sur tout ce qui nous entoure. Est-il alors des changemens de temps, de saisons? Est-il de la mélancolie? du découragement? Non, tout est joie et bonheur pour le cœur que

remplit un sentiment véritable; il porte la vie si légèrement qu'elle ne lui semble qu'un jour de fête. Mais qu'il devient à plaindre celui qui, dépouillé de tout bonheur présent, n'en attendant point de l'avenir, se ressouvient avec cette ineffaçable mémoire du cœur, du temps où il était aimé !

« Quoi ! se disait Caliste, quoi ! il est possible que deux êtres qui se sont confiés leurs plus secrètes pensées, qui, sans que rien les y forçât, se sont juré de s'aimer toujours, soient ainsi séparés, séparés pour jamais. Comment! je n'obtiendrais pas de le voir un instant, fut-ce à la dernière heure de ma vie, et je pourrais attendre d'un étranger la pitié que je n'obtiendrais pas de lui ! »

Ce fut au moment où elle se livrait à ces dangereux regrets que Henri parut devant elle. Il la retrouva pâle, changée, l'ombre d'elle-même. Mais à elle, qu'il lui sembla beau! que son regard était passionné! elle se souvint bien plus du ressentiment de son père que du

sien. Elle essaie de fuir, mais sa faiblesse trompe sa volonté, et déjà le perfide est à ses pieds, employant pour la ramener le langage séduisant que le ciel prête à l'amour et qu'il devrait refuser à la séduction. Caliste le regarde, l'écoute; peut-être va-t-elle le croire, quand la voix du jeune Henri qui s'approche la rend à elle-même. Le souvenir d'Antonia lui rappelle les torts de M. de Valbreuse, et elle a le courage de fuir.

Elle se promet de ne plus s'approcher de la petite porte, mais son trouble s'augmente, sa fièvre change de nature, ce n'est plus la pulsation lente de l'abattement, c'est une agitation cruelle et douce à la fois. Ses joues se colorent d'un rouge pourpre, ses grands yeux noirs sont brillans et donnent à sa figure une expression particulière; on la croirait bien portante, sa démarche n'est plus lente et faible; M. Delmot lui-même s'y trompe, tant le cœur est facile et prompt à s'abuser.

Le docteur, occupé d'écouter l'histoire

du marquis, laisse sa fille seule. Pourquoi éloigne-t-elle alors le fils d'Antonia? Pourquoi la présence de cet enfant et celle de Geneviève la gênent-elle? C'est que sa faible raison la pousse vers cette porte, derrière laquelle il est sans doute.

Elle approche, elle recule, elle veut s'arrêter elle semble écouter la voix qui lui apporte tant de bonheur. Pourquoi ne le verrais-je pas? se dit-elle. Et, encore une fois vaincue par l'amour, elle croit Henri et ne veut bientôt plus croire que lui.

Il comprit qu'elle ignorait son mariage; et sans avoir, dans le premier moment, la détermination bien arrêtée de profiter de son ignorance pour la perdre entièrement, il ne parle que de ses regrets d'avoir été obligé de s'éloigner, de son amour qui toujours aussi violent le ramène à ses pieds. Caliste, trop heureuse de le croire, accuse jusqu'à son vieux père pour justifier Henri. Cependant elle va parler d'Antonia, exiger la vérité, quand elle se rappelle que le docteur le lui a défendu et ne veut

pas qu'on sache qu'il s'est chargé de cet enfant. Peut-être dans le fond de l'âme est-elle contente d'avoir une raison de ne point aborder cette question. Il lui en coûterait tant maintenant qu'elle a revu Henri, de le trouver trop coupable pour l'aimer. Chaque jour il revient et chaque jour elle dit avec une nouvelle ivresse : à demain.

Il n'est déjà plus question de reproches, de justification ; elle le croit, elle ne veut croire que lui, elle sent qu'elle mourrait si elle était détrompée.

Henri, ramené encore une fois à une douce agitation qui donne du charme à sa vie, repousse la pensée de retourner près de sa femme, de rentrer sous un joug qui lui pèse. Il ne voulait d'abord que revoir Caliste, obtenir son pardon, aujourd'hui qu'elle ignore les liens qui l'enchaînent ; il veut plus, il veut la posséder tout entière et à lui seul.

Qui m'empêche, se demande-t-il, de passer avec elle en pays étranger, d'y rester quelques

années et ensuite...... Ensuite de lui consacrer, peut-être, le reste de ma vie. Henri avait raison de dire peut-être, car au fond de son âme, il savait parfaitement qu'il ne voulait pas renoncer pour toujours à son rang et aux prérogatives qu'il lui donne. Mais songe-t-il à l'avenir d'un autre, celui qui n'aime que lui et qui n'a jamais été arrêté par la crainte de détruire le bonheur de personne.

Déjà l'imprudente Caliste ne repousse que faiblement la proposition que Henri ose lui faire de le suivre, et d'attendre pour s'unir à lui qu'ils soient loins de la domination de la marquise; car il a su lui persuader, qu'elle seule s'oppose à leur union.

Quelle puissance n'a pas la voix de ce qu'on aime, quel empire surtout ne doit-elle pas exercer sur un être qui vient de tant souffrir de l'absence et qui a cru ne plus être aimé. Caliste éprouve encore de la douleur physique, sa poitrine lui fait bien mal, la fièvre ne l'a point quittée, elle se dit même qu'elle ne

peut vivre long-temps, et ce pressentiment affaiblit sa résistance.

Si je dois mourir, pense-t-elle, mourir de ne plus voir Henri, mon père me perdra-t-il moins. Au contraire, avec Henri je puis retrouver la santé; mais, si je succombe, que du moins celui que j'aime entende mon dernier adieu, reçoive mon dernier soupir.

Et tout entière soumise à l'amour, elle accorde à Henri la promesse de le suivre. Pour effectuer ce projet, il sait qu'il doit prendre quelques arrangemens indispensables. Il faut qu'il se munisse d'une forte somme, et pour cela, qu'il retourne à Paris; il exige avant de la pauvre et égarée Caliste un serment solennel.

Dans dix jours, le deux de novembre, Henri l'attendra à la nuit tombante, près de la petite porte du jardin, ils fuiront, mais pour revenir bientôt, assure-t-il, se jeter aux pieds de M. Delmot.

Pendant que sa fille adoptive prépare un coup si cruel à son cœur, le bon vieillard, heureux de penser qu'elle allait mieux, que le marquis

reprenait des forces, arrangeait pour cet hiver même, durant l'absence de la marquise, d château de Valbreuse, le projet de son départ avec le marquis et Caliste. Il ne songe point à vendre sa modeste maison, il y laissera de vieux serviteurs, Geneviève, si elle ne peut le suivre; et cependant malgré son abnégation, le cœur du vieillard se serre à la pensée de s'expatrier.

Je vais aller chercher un tombeau bien loin, pense-t-il; j'aurais tant aimé qu'il fût placé dans le cimetière de ce village. J'aurais aimé que ses habitans, à qui j'ai rendu quelques services, le saluassent en passant.

Mais le bon Delmot, étonné d'avoir une pensée qui ne soit pas pour la félicité des autres, se dit aussitôt :

Ma Caliste et son père seront heureux, leur bonheur me suffira.

Hélas! tandis que ces illusions généreuses occupaient le docteur, que le marquis, plus tranquille depuis qu'il lui avait ouvert son âme, retrouvait un peu de sérénité, pendant que Caliste, aussi malade, mais ne sentant plus

ses souffrances, livrait son âme à de dangereuses espérances, Henri se rendit à Paris, où il trouva la marquise inquiète et mécontente. L'oncle de la jeune madame de Valbreuse témoigna avec amertume son déplaisir de ce que le duc s'était éloigné au moment où il venait d'être père. Ces observations ne servirent qu'à fatiguer Henri et à le fortifier dans la résolution de passer quelques années hors de France.

« Je suis las d'être contraint depuis si longtemps, se disait-il; près de Caliste je trouverai un bonheur libre que je ne devrai qu'à l'amour, il sera temps plus tard de reprendre mes chaînes. »

Et Henri, animé par l'attrait de la nouveauté de sa résolution, ne pouvait montrer ni le sang-froid, ni le calme nécessaires pour faire prudemment les démarches utiles à sont projet. La marquise devina à la froideur qui avait succédé chez Henri à son empressement près de sa femme, que quelque nouvel objet l'occupait. Elle eut dédaigné de s'en inquiéter si elle n'avait

découvert qu'il cherchait à emprunter une somme considérable sur ses biens. Avec son adresse accoutumée, la marquise mit de fortes entraves à ce que Henri pût réaliser l'emprunt qu'il méditait, et ces obstacles eussent renversé ses projets ou l'auraient forcé d'en éloigner l'exécution, si l'interdiction de son malheureux frère ne l'eût rendu possesseur de tous les biens que celui-ci possédait. La famille de sir Williams avait rendu sans difficulté ceux dont elle était dépositaire. Ils consistaient dans une belle terre située dans le nord de l'Angleterre et des sommes considérables déposées à la banque de Londres.

Qui m'empêchera, pensait Henri, de me rendre en Angleterre, d'y toucher l'argent qui m'est dû et de m'y établir avec Caliste? Qui saura?..... D'ailleurs, ajoutait-il avec toute l'imprévoyance que montrent presque toujours les caractères faibles, qui viendra la réclamer? Sera-ce son vieux père? il n'oserait, la marquise en serait capable, mais elle préférera assoupir cette affaire.

Ainsi le patrimoine dont on avait dépouillé le père de Caliste, allait servir à consommer le déshonneur de sa fille.

Tranquillisée par les précautions qu'elle avait prises, la marquise essayait de chasser les soupçons que lui avaient inspiré la conduite de Henri, quand M. Lesbière vint les changer en certitudes. Il n'avait pas été difficile à madame de Valbreuse de se faire de ce personnage, un complaisant dévoué à ses volontés. Avec quelques politesses sans conséquences à la campagne, elle s'était attaché cette espèce de parasite dont elle méprisait la flatterie. Aussi elle allait l'accueillir froidement, car depuis quelque temps elle n'aimait pas qu'on troublât sa solitude, lorsqu'elle crut découvrir dans M. Lesbière plus d'importance que de coutume. C'était sa manière quand il se croyait possesseur d'un secret, et la marquise le connaissait trop pour s'y tromper. Son inquiétude se porta de suite sur le marquis. Mais il y avait peu de jours qu'on lui avait écrit qu'il n'y avait rien de nouveau au pavillon. En effet,

quoiqu'il fût mieux, le marquis paraissait encore trop faible, pour qu'on annonçât son entière guérison. D'ailleurs c'était un sujet que M. Lesbière ne risquait jamais d'aborder, car il avait compris qu'il n'était pas agréable à la marquise. Il allait commencer un long panégyrique sur les sentimens de dévouement qui l'engageaient à se mêler de ce qui regardait la famille, la marquise de Valbreuse l'interrompit et le pria d'aller au fait.

— Je suppose, reprit-il d'un ton mystérieux, que madame la marquise ignore que M. le duc vient de passer près de trois semaines au château et qu'il avait défendu qu'on parlât de son arrivée à personne. On a obéi à ses ordres et moi-même qui sais tout, je l'aurais ignoré, si je ne l'avais aperçu, et si je n'avais deviné les motifs qui l'amenaient à Valbreuse.

— Les motifs.... répéta la marquise, parlez, que savez-vous?

J'ai vu M. le duc se rendre à la petite porte du jardin appartenant au docteur Delmot, la

fille du docteur s'y trouvait, je les ai épiés pendant plusieurs jours, et j'ai cru de mon devoir, madame la marquise, de venir vous prévenir. J'avais envie de faire également part de ma découverte au docteur, mais dans ces sortes de choses, on n'aime pas à se trouver compromis.

— Vous avez bien fait, répondit madame de Valbreuse, je me charge de cette affaire. Ce que je vous demande instamment, monsieur Lesbière, c'est d'observer sur tout ceci le plus profond silence.

Il le promit, mais se garda bien d'avouer que déjà plus d'une personne était instruite par lui-même; et que la réputation de la malheureuse Caliste était compromise.

— Voici donc, pensa la marquise, le sujet de ce pressant voyage. Il est marié, et c'est froidement, car il ne sait pas aimer, et c'est froidement qu'il décide la perte d'une jeune imprudente, qui mériterait son sort, puisqu'elle ne peut ignorer qu'il n'est plus libre. Pourtant je dois la sauver. Est-ce par le déshonneur de sa fille, que la maison de Val-

breuse doit récompenser les soins désintéressés que le père rend à un infortuné. Je rougirais de voir mon nom mêlé dans une action si lâche.

Mais quel moyen doit-elle employer; écrire à M. Delmot, ou aller elle-même lui parler. Cette démarche peut éveiller les soupçons de Henri, le mettre sur ses gardes. La marquise était loin de penser que dans ce moment Henri projetait de quitter la France. Il ne faisait plus aucune démarche pour se procurer de l'argent; il s'occupait de fêtes, de plaisirs. Quelle ne fut pas l'indignation de la marquise, lorsqu'un matin elle apprit que le duc était parti! Deux heures après lui, elle était sur le chemin de Valbreuse.

La nuit était sombre quoiqu'il ne fût que six heures. Les habitans du village de Valbreuse rentraient chez eux avec empressement, car ce n'était pas une de ces soirées fraîches mais belles de l'automne, un vent du nord très piquant agitait avec violence les arbres et jonchait la terre de leurs fragiles débris. Une voiture attelée de chevaux de poste venait de passer derrière le village et de quitter la grande route, sans que personne l'eût remarqué. C'était le deux novembre, la fin du jour de la fête des morts, et quoique cette fête fut triste, les voisins

et les amis se rapprochaient avec plaisir d'un foyer échauffé par une flamme pétillante, et personne ne s'occupait de ce qui se passait au dehors.

Une seule pourtant, constamment à l'affût des nouvelles, et ayant beaucoup de temps à donner aux affaires des autres parce qu'elle en donnait peu au bonheur de ce qui l'entourait. M. Lesbière enfin, entendit passer la chaise de poste.

Où va cette voiture de ce côté, se dit-il tout à coup ; elle quitte la grande route et ne prend pas celle du château. On dirait vraiment qu'elle longe le clos du docteur. Et qui m'empêche de savoir la vérité ? D'après même l'avertissement que j'ai donné à la marquise, c'est en quelque sorte un devoir.

Il sortit et ne fut retenu ni par une bise presque glaciale, ni par l'invitation de sa famille. Mais pendant qu'il avait fait ses réflexions et quelques préparatifs, la voiture avait eu le temps de s'éloigner ; la nuit était obscure et il était impossible de rien distin-

guer. Cependant M. Lesbière ne renonça pas au désir d'être plus instruit, et comme ses soupçons se portaient sur la fille de M. Delmot, il se tapit près de la porte du jardin du docteur, bien décidé à attendre.

Caliste pâle, agitée, allait avec inquiétude de la pendule placée sur la cheminée à la fenêtre qui donnait sur le jardin. C'était par là que devait rentrer son vieux père et elle ne pouvait se décider à l'abandonner sans l'avoir embrassé encore. Elle allait le quitter pour suivre un homme qui lui avait déjà coûté tant de larmes. Pauvre Caliste! quoi! rien ne peut t'arrêter, ni la reconnaissance, ni la vue de ces lieux où tu fus si tranquille, ni les caresses du fils d'Antonia qui devrait pourtant te rappeler les fautes de son père. Dangereuse et dévorante passion que l'amour, tout disparaît devant elle, et si elle fait naître quelques vertus, à combien de fautes irremédiables n'entraîne-t-elle pas plus souvent encore.

— Mon père ne vient pas, répétait Caliste, et Henri m'attend. Elle entendit marcher dans

le vestibule, ouvrit la porte du petit salon et après avoir embrassé son père, elle aperçut près de lui un étranger d'une figure noble et belle, il ne lui fut pas difficile de deviner le marquis de Valbreuse, le prisonnier du pavillon. Il la regardait avec un intérêt si tendre et si aimable, qu'involontairement elle lui tendit la main; jamais la présence de personne ne lui avait fait ressentir une émotion semblable. Elle oubliait presque, en le voyant si affectueux, en entendant son organe si doux, elle oubliait Henri et son funeste rendez-vous.

— N'est-ce pas une surprise bien agréable que je te cause, mon enfant, dit M. Delmot. J'ai pensé qu'un peu de société ferait du bien à M. de Valbreuse ainsi qu'à toi. Il était bien empressé de te connaître.

Le docteur jugeant le marquis un peu mieux et la santé de Caliste paraissant plus forte, songeait sérieusemeut à partir avec eux pour l'Angleterre, et comprenant l'impatience du marquis de connaître sa fille, il n'avait trouvé aucun inconvénient à l'amener le soir chez lui. La nuit

était obscure, personne ne le verrait sur la route, et M. Delmot était sûr de ses gens. Qui aurait voulu affliger un si bon maître ou lui désobéir?

— Mon petit Henri, dit le docteur au fils d'Antonia, je compte sur ta discrétion, tu ne diras à personne que monsieur vient ici.

— Bon papa, s'écria l'aimable enfant, vous savez que je vous obéis toujours ainsi qu'à ma chère Caliste.

Et il se jeta dans les bras de Caliste, dont l'angoisse et la douleur devenaient visibles. Jamais ce qui l'entourait ne lui avait présenté un aspect plus aimable. Le marquis, qui quelques instans auparavant était un étranger pour elle, semble être devenu un lien de plus. Elle détourne les yeux de la figure si vénérable de son vieux père, elle éloigne doucement le jeune Henri; mais toujours elle retrouve le doux et pénétrant regard du marquis. Il semble que ses yeux ne peuvent la quitter. Il a désiré si long-temps la voir...

Caliste tressaille, il semble que la vie va l'abandonner. Huit heures viennent de sonner, et

il y en a deux que Henri doit l'attendre. Elle se lève en chancelant, n'osant embrasser son père; elle porte à ses lèvres la main qu'il lui tend et s'éloigne en assurant qu'elle va revenir. Le petit Henri veut la suivre, elle l'envoie commander le thé de M. Delmot, entre dans sa chambre, couvre précipitamment sa tête d'un chapeau et d'un voile, et pour se garantir du froid de la nuit, s'enveloppe de son châle le plus grand et le plus chaud. Elle se rappelle quel attendrissement M. Delmot avait témoigné en le lui donnant il y a peu de temps, et avec quelle expression, lorsqu'elle en admirait la magnificence, il lui a recommandé de le conserver toujours, toujours.

—Voilà le seul de ses dons que j'emporterai, se dit Caliste, en jetant un douloureux regard autour d'elle.

Mon père arrangea cette chambre pour moi; voilà son portrait que j'ai peint moi-même. Si je pouvais....... Mais non, je fuis en coupable le toît hospitalier qui protégea ma jeunesse, j'accomplis mon sort. Enfant

abandonné, j'errerai peut-être un jour seule dans le monde. Peut-être un jour Henri me trahira, comme il a trahi Antonia.

Caliste va peut-être reculer devant ce souvenir et la faute qu'elle est sur le point de commettre ; mais cachée sur son sein, comme son plus cher trésor, elle sent la lettre de Henri. Ce papier la brûle, la dévore.

Il m'attend, il m'attend, balbutie-t-elle, et détournant les regards du portrait de son père, elle sort de cette chambre où elle reposa innocente, si elle n'y fut pas toujours heureuse.

Caliste passe rapidement devant la porte du salon et, plus rapidement encore, elle franchit celle du jardin. Henri s'avance, il saisit sa main tremblante, ces deux heures d'attente ont exaspéré sa passion, il a craint qu'elle ne vienne pas et cette crainte a prêté à ses sentimens une violence inacoutumée. Plus il sent qu'il commet une action condamnable, plus il s'irrite de la moindre résistance. Il entraîne Caliste en lui apprenant que, par précaution, il a laissé la voiture assez loin et qu'il faut se

hâter de l'aller trouver. Elle le suit, mais elle chancelle à chaque pas, le vent brise sa poitrine, l'humidité glace son sang. Elle avance avec peine, jamais elle n'a tant souffert; et pourtant le bras de Henri la soutient. Ils s'imaginent cependant être à l'abri du soupçon; mais M. Lesbière les a épiés.

— Que dois-je faire, se demande-t-il, laisser enlever cette jeune fille; la morale, les mœurs... et puis la marquise....... Il m'a semblé voir rentrer M. Delmot, je cours l'avertir.

Et M. Lesbière se précipita tout essouflé dans le salon où M. Delmot causait avec le marquis.

— On enlève votre fille, s'écria-t-il, courez du côté.....

Le marquis saisissant son bras, l'interrompt avec désespoir.

— Ma fille..... ma fille..... venez.....

Et l'entraînant impétueusement, il ne laisse pas à M. Lesbière la possibilité de faire aucune réflexion sur cette singulière exclamation.

— Par ici, répète M. Lesbière en guidant

M. de Valbreuse sur la route qu'il a vu prendre aux fugitifs.

Ils marchaient si rapidement que bientôt ils découvrirent deux personnes.

— Les voilà, cria M. Lesbière, les voilà, arrêtez, arrêtez.

— Nous sommes poursuivis, balbutia Caliste, s'appuyant anéantie contre un arbre; c'est la voix de M. Lesbière.....

— Il ne t'arrachera point de mes bras, s'écrie Henri avec violence. Et dirigeant un pistolet armé du côté où il entendait la voix, il cria plusieurs fois: retirez-vous, ne tentez pas de nous rejoindre.....

Un homme avançait toujours, Henri s'imagine que c'est M. Lesbière : animé par la colère, il lâche la détente du pistolet, étend à ses pieds le marquis de Valbreuse, et emporte aussitôt Caliste dans ses bras.

— Arrêtez! monsieur le duc, s'écrie M. Lesbière d'une voix terrifiée, voulez-vous donc me laisser seul à côté d'un cadavre et avec toute la responsabilité qui s'en suivra.

— Sur qui ai-je donc tiré? s'écrie Henri, s'arrêtant avec terreur.

— Heureusement ce n'est pas sur moi, répondit Lesbière, c'est un étranger qui.....

— Attendez, interrompit Caliste d'une voix creuse, attendez, je vais vous l'apprendre; oui, dit-elle en tombant à genoux près du corps sans vie du marquis, oui Henri, vous avez tué votre frère!......

L'obscurité qui avait enveloppé le lieu de cette horrible scène se dissipa tout à coup: plusieurs personnes s'avançaient; un domestique qui portait une lanterne, éclairait M. Delmot et la marquise de Valbreuse. Le bruit du pistolet les avait guidés de ce côté. Mais quoiqu'ils s'attendissent à quelque événement funeste, ils étaient loin de prévoir toute l'étendue de celui qui allait les frapper.

— J'ai tué mon frère! s'écria Henri avec désespoir, en s'agenouillant près du marquis, j'ai tué mon frère et Caliste se meurt.

— Malheureuse enfant, dit M. Delmot, en

la soulevant dans ses bras, m'as-tu donc fui pour trouver la mort.

— Le cœur ne bat plus, dit M. Lesbière qui s'était penché sur le cadavre du marquis, il est mort.

Ces mots retentirent au cœur de la marquise. Jusqu'alors elle n'avait pas prononcé une parole, et ses yeux étaient restés fixés sur le seul objet qu'elle aima sur la terre. Sans s'expliquer par quel miracle celui qu'elle croyait prisonnier et malade, se trouvait à une telle heure au milieu des bois et tué par son frère, elle ne formait aucun doute sur ce crime, elle y reconnaissait le doigt de la fatalité.

— Vous l'avez tué, dit-elle en retenant avec autorité Henri à genoux près du cadavre de son frère; vous l'avez tué, savez-vous que son âme renfermait toutes les vertus, qu'il était supérieur à vous et au monde entier.

— Ah! s'écria Henri, croyez-vous nécessaire d'augmenter ma douleur. Je ne voulais qu'effrayer ceux qui me poursuivaient; je ne voulais que défendre celle qu'on voulait me

ravir. Comment mon frère se trouvait-il là? Comment connaissait-il Caliste? l'aimait-il? sans cela quel intérêt.....

Un soupçon poignant pénétra à l'instant même jusqu'au cœur de la marquise, M. Delmot abusait de sa confiance, le marquis avait vu cette jeune fille, l'avait aimée. Madame de Valbreuse regarda froidement le cadavre qui gisait à ses pieds.

— Partez, dit-elle au duc, vous vous rendiez en pays étranger, restez-y jusqu'au moment où je vous rappellerai.

Et vous, continua-t-elle en s'adressant à l'homme qui l'accompagnait, vous savez comment je récompense la discrétion. M. Lesbière sentira également le besoin d'en montrer, puisqu'il est la première cause de cette catastrophe.

M. Lesbière s'inclina. Caliste avait repris ses sens et cachait sa tête sur la poitrine de son bienfaiteur, qui l'y pressait en silence. Bien éloigné de lui faire des reproches, il se promettait de lui cacher toujours qu'elle avait causé la mort de son père. L'infortunée n'avait

pas besoin de ce surcroît de douleurs ! car elle entendit la marquise répéter à Henri de s'éloigner et l'assurer qu'elle se chargeait de l'excuser près de sa femme. C'en était trop pour cette âme fière et sensible ; la honte et le désespoir portèrent à son âme un coup dont elle ne devait plus se relever.

Ce triste cortége reprit le chemin de la maison du docteur. Le corps du marquis fut posé sur le canapé du salon, Caliste allait se traîner loin de cet effrayant spectacle, quand la marquise, retenant d'une main la malheureuse enfant, et, montrant de l'autre le cadavre, dit d'une voix vibrante de colère :

— Quoi ! il vous aimait?

La jeune fille ne répondit pas.

— Madame ! s'écria le docteur, ne demandez rien.

— Et vous, monsieur, reprit la marquise avec hauteur, vous osez m'engager à me taire ; quand, coupable d'avoir trahi ma confiance, d'avoir reçu et attiré ici le marquis, vous encouragiez son amour pour cette enfant. Quoi !

j'accours pour la soustraire à un séducteur et je ne trouve que trahison.......

— Silence! répéta avee force le docteur, silence, madame, ou vous pleureriez en larmes de sang la connaissance de la vérité.

— Vous voulez me tromper encore, mais s'il me restait un doute, ce portrait placé sur son cœur, dit-elle en arrachant l'image de Caliste placée sur la poitrine du marquis; ce portrait, monsieur, ne dévoile-t-il pas que votre fille déshonorée.....

— Ah! madame, c'en est trop, s'écria M. Delmot, quoi! cette jeune fille ne dit-elle rien à votre cœur? Quoi! vous ne devinez pas que l'infortuné n'aima qu'une fois et sacrifia tout à son funeste amour, que cet ange tombé, continua-t-il en attirant Caliste et la pressant sur son cœur, que cet ange n'est que l'enfant de mon adoption.

La pâle figure de la marquise se couvrit d'une rougeur brûlante, ses yeux se portèrent des traits inanimés de celui qui n'était plus, à ceux entièrement bouleversés de la jeune

fille. Caliste s'attachant anéantie aux bras de M. Delmot était entourée du châle qui l'enveloppait le jour de sa naissance. Tout fut expliqué à Marguerite.

— Adorable victime! s'écria-t-elle en tombant à genoux devant le corps de Caliste; pardonne, ma punition vient de commencer sur la terre, elle est horrible.

M. Delmot entraîna Caliste et, toujours humain à l'heure du danger, il conduisit la marquise dans une autre pièce. Ce n'était plus cette femme altière dont la voix exhalait des reproches hautains, sa honte était maintenant connue, et devant elle était sans vie le seul être qu'elle eût aimé.

Une voiture étant arrivée, M. Delmot remit madame de Valbreuse aux soins d'une de ses femmes qui l'avait accompagnée, et après avoir ordonné quelques calmans, il rentra près de Caliste, son seul intérêt désormais dans le monde. En touchant son pouls, il ne s'abusa point, et se dit : elle est morte.

Le lendemain au soir, le marquis fut porté

sans pompe dans le caveau de ses ancêtres. On répandit le bruit qu'il s'était donné la mort dans un accès de démence.

M. Delmot se demanda s'il devait donner des regrets au malheureux Valbreuse. Son sort est accompli, se dit-il, la fatalité devait peser jusqu'au bout sur sa tête. Mais si comme je le crois, il est un Dieu qui punit et pardonne, les malheurs de sa vie plaident pour sa faute involontaire. Je devais partir avec lui et elle, continua-t-il, en regardant Caliste, dont la figure présentait déjà l'image de la mort. Nous devions aller chercher un refuge sur une terre étrangère, eh bien! c'est un voyage sans retour que nous allons faire bientôt, et le plus à plaindre est parti le premier.

La jeunesse de Caliste et le courage du vieillard les soutinrent encore quelques mois. Caliste atteinte d'une consomption lente paraissait peu souffrir, mais elle ne pouvait supporter aucun remède. Elle s'éteignait doucement et sans douleur, souvent elle restait de longues heures en silence et dans une parfaite

immobilité. On eut dit qu'alors elle avait oublié le passé. Mais bientôt un tressaillement violent, un long soupir, deux larmes silencieuses annonçaient qu'elle revenait à elle et que son souvenir ressaisissait la connaissance de tous ses malheurs.

M. Delmot avait depuis long-temps mis ses affaires en ordre. Il n'eut qu'un léger changement à y apporter pour assurer à l'enfant d'Antonia presque toute sa fortune. Il le reconnut pour son petit-fils et ne voulant point qu'il restât sans protection, il écrivit à l'ami qui avait assisté aux derniers momens d'Antonia et l'engagea à venir à la campagne.

Le jeune docteur fut attéré en reconnaissant l'état de Caliste et l'affaiblissement de son vieil ami.

— Ne demandez aucun détail, dit M. Delmot, car vous pensez sans doute comme moi, que cette pauvre enfant ne peut guérir.

Le jeune homme secoua tristement la tête.

M. Delmot continua.....

— Nous avons tous deux bien soufferts, elle

surtout si jeune et si sensible. Je sens que ma dernière heure ne tardera pas à sonner avec la sienne. Mon ami, vous vous chargerez de cet enfant, je lui laisse ainsi qu'à vous une fortune indépendante. Faites-en un honnête homme, et qu'il conserve sans tache mon nom.

Pendant que le docteur s'occupait ainsi du dernier intérêt qu'il laissât sur la terre, la marquise, abandonnée à un profond désespoir, ne sortait plus de son appartement. Livrée à des pratiques religieuses et austères, elle s'entourait de prêtres et prodiguait l'or pour obtenir des prières. On prétendait qu'elle venait de donner à un couvent une partie de sa fortune, qu'elle avait le projet de s'y retirer, et que des missionnaires établis depuis quelques mois à Valbreuse obtenaient de la marquise de grands sacrifices d'argent.

La veille de la solennité de Pâques, on devait planter une croix de la mission sur la place du village voisine du cimetière. On parlait de la munificence que la marquise voulait déployer dans cette cérémonie, mais on ajoutait aussi que rien ne lui rendait le repos. Elle n'était plus que l'om-

bre d'elle-même, ajoutait Geneviève, qui haïssait profondément la marquise, quoiqu'elle fut loin de savoir tout ce qui la concernait ; on la dit méconnaissable de toute manière, on la voit pleurer comme la plus pauvre femme; elle n'est plus ni haute ni impitoyable; elle vient de marier une jeune fille qui avait commis une grande faute, on assure aussi qu'elle se fait construire un tombeau dans le pavillon de la forêt. Elle passe les nuits dans son fauteuil, et l'opium seul lui procure quelques heures de sommeil.

M. Delmot fit signe à Geneviève de se taire; mais Caliste, qu'on croyait endormie, tendit vers lui une de ses faibles mains.

— Mon père, dit-elle, c'est demain Pâques. Je me sens bien mieux que je ne l'ai été depuis long-temps. Peut-être devrais-je remplir mes devoirs de religion. Cependant, je vous l'avoue, je ne voudrais pas finir ma vie par un acte de fausseté. Depuis mes fautes je n'ai pas approché du sacrement de Pénitence, je ne me sentais point le courage de les avouer.

Aujourd'hui que je vais mourir, j'éprouve la même répugnance pour confier à un autre que vous les erreurs que m'a fait commettre la passion à laquelle je me suis abandonnée. Vous, mon père, vous que je révère comme ce qu'il y a de meilleur sur la terre, dites, croyez-vous qu'en sortant de cette vie, où je suis restée si peu et où j'ai cependant tant souffert, croyez-vous que Dieu me repoussera et me punira.

— Non, mon enfant, répondit M. Delmot, car je crois à un Dieu indulgent et non à un Dieu inexorable. Hélas! en nous jetant dans le monde, exposées à tant d'erreurs, il n'a point dit : Souffrez durant votre vie, et mourez pour souffrir encore. Rassure-toi donc, ma Caliste, et si Dieu t'appelle, va à lui avec confiance.

— Eh bien! reprit Caliste, bénissez-moi, mon père, et que cette prière ne vous effraie pas, car il y a bien long-temps que je me suis sentie aussi bien. Ma bonne Geneviève, ouvre cette fenêtre pour que ce riant soleil du matin réchauffe ma triste chambre de malade.

Geneviève sortit après avoir ouvert la fe-

nêtre, M. Delmot regardait Caliste et il éprouvait presque un sentiment de joie. Les yeux, la figure de Caliste étaient tranquilles, il tâta son pouls, il était faible mais régulier. Mon Dieu! se disait-il, mon Dieu! si elle allait guérir. Ils demeurèrent quelques momens dans le silence, le temps était serein, le ciel ne présentait pas un nuage et le bruit des cloches tintait lentement dans les airs.

— Ces cloches m'endorment, dit Caliste en retenant dans les siennes une des mains du vieillard.

Elle ne dit plus rien, mais sa figure resta calme. M. Delmot la regaarda durant quelques momens et se sentit lui-même accablé.

C'est l'effet du premier soleil du printemps, se dit le docteur, et sa tête vénérable s'appuya doucement sur le chevet où reposait celle de sa fille.

Deux heures après, Geneviève rentra dans l'appartement : ils étaient morts tous deux.

Le lendemain on célébrait une des plus grandes fêtes de l'année, le lendemain on plantait la

croix de la mission... et pourtant la majeure partie des habitans du village de Valbreuse suivit le convoi de M. Delmot et de sa fille.

Sur le même chemin, on vit s'avancer deux cortèges, l'un formé de missionnaires couverts d'ornemens somptueux; l'autre, suivi du vieux curé du village, se composait de deux modestes cercueils, dont l'un, couvert d'une serge blanche, était porté par quatre jeunes filles, une couronne de roses blanches le surmontait. L'autre cercueil reposait sur les bras des principaux habitans du village.

— Qui sont ces morts, demanda la marquise en s'arrêtant.

— Le docteur Delmot et sa fille, répondit M. Lesbière.

Elle devint encore plus pâle et laissa tomber la croix qu'elle portait.

— Ma fille, songez au ciel, dit un missionnaire avec une dure sévérité.

Elle baissa la tête, reprit la croix et continua sa route. Mais de la hauteur où elle était placée pour la cérémonie, elle aperçut le con-

voi funèbre entrer dans le cimetière du village. Son œil vit la terre couvrir son enfant.

— Je dois être satisfaite, se dit Marguerite, ma fille n'est plus, et mon secret est mort avec toutes mes victimes.

Cependant, vainement elle offrit au ciel des présens et des sacrifices, il lui refusait le repos. Ses souffrances devinrent horribles, elle consentit enfin à voir son médecin.

— Monsieur, dit la marquise, si la fièvre continue avec cette violence, n'est-il pas vraisemblable que ma tête s'égarera, qu'un violent délire me fera tenir des discours insensés.

— Je le crains, madame, répondit le médecin, mais si vous essayez de vous calmer, on pourra prévenir ce danger.

— Je ne puis me calmer, répondit la marquise d'une accent sombre et découragé, je sens au contraire que mon exaspération augmente ; ainsi laissez-moi seule, monsieur, j'exige que personne ne m'importune dans ce moment.

Ainsi, pensa la marquise, dans quelques

momens peut-être la fièvre rendra les autres maîtres de mon secret. Ah! plutôt, plutôt cent fois mourir.

Elle fixa avec un froid dédain une fiole d'opium.

— Voilà, murmura-t-elle, qui guérit tous les maux et assure un profond silence, mais Dieu me pardonnera-t-il?... Caliste, c'est toi, qui t'es sacrifié, c'est toi, qui m'a tant aimée, qui priera encore pour mon autre vie.

— Madame la marquise, crie M. Lesbière en frappant à la porte de l'oratoire, un courrier arrive de la part du roi; veuillez avoir la bonté de m'ouvrir, que j'aie l'honneur de vous féliciter le premier, car ce sont sans doute de nouveaux honneurs.....

— Revenez dans une heure, prononça la marquise d'une voix sourde.

Il revint. Effrayé du silence qui répondait à ses instances, M. Lesbière fit défoncer la porte: on trouva la marquise à genoux, appuyée sur le balcon, la tête tournée vers le pavillon de la forêt; son front était fier encore, et la beauté n'était point disparue, la mort l'avait respectée!

FIN.

